

II. De tout pour faire un monde

I) Hôtes de choix

Qu'est-ce qui pousse l'humain vers autre chose que ce qu'il possède ? Qu'est-ce qui le pousse, parfois avec frénésie, vers autre chose que le milieu où il vit ? Qu'est-ce qui fait que l'on coure, en nombre, sans juger, sans estimer, sans comparer, vers « le couru », le recherché ; apparemment de nos jours avec plus de fringale, davantage de postulants qu'aux âges où les moyens de locomotion se trouvaient limités voire réduits à peu, à l'exception de la marche ?

Que l'on ne voie point cependant en cette facilité de mouvement une chance exceptionnelle, un moyen suprême de posséder l'étranger, d'accéder à d'autres horizons, à d'autres champs d'investigation et de contemplation pour y passer, y résider, s'y fixer peut-être pour longtemps si ce n'est pour toujours.

Non, l'extravagante agitation moderne, l'aisance apparente dans l'appropriation de ce qui pouvait, jadis, paraître impossible ne constitue, trop souvent qu'un leurre du moins en ce qui concerne la mise à profit du nouveau découvert, un leurre pour l'épanouissement de l'individu, un leurre par manque de pénétration dans l'approche, de fouille, de partage qu'empêche un superficiel examen, résultant d'une « bougeotte » motorisée, d'une répulsion malade à aller jusqu'au fond des choses.

Laissons de côté –tout en tenant compte du fait pour le regretter ou s'y résigner- la question de la disponibilité financière qui joue un rôle certain, freine des velléités de départ, empêche des évasions, pour ne considérer que cet appel, ressenti par beaucoup, vers l'exode. Qu'est-ce qui le motive ?... Le site, révélé par la lecture, le prospectus, l'image, le témoignage de ceux qui ont vu, déjà. Notez que le pittoresque ne joue pas toujours le rôle déterminant dans le choix du pays considéré. Certains préfèrent l'apparent sans site –l'uniformité- encore que l'originalité, l'opposition, le contraste, la représentation se créent et s'interprètent. Il y a toujours un petit bout d'inédit à capter partout. Et la lande la plus dénudée n'est pas sans intérêt pour qui sait y découvrir le caché, y apprécier le chant sauvage, y rêver du farfadet.

... Le soleil avec ses deux attributs souverains : la lumière et la chaleur. Qui plus que tout pointe sur les routes du sud, les habituels familiers de la froidure si ce n'est ce besoin thérapeutique de fournir aux sens l'adjuvant indispensable de clarté somptueuse et d'ardente imprégnation !

... Pour une catégorie plus réduite de favorisés –le coût n'étant pas à négliger et l'espace s'avérant plus contenu- le blanc manteau avec ce qu'il permet d'évolutions quasi aériennes, de dépassement de son être dans le bain d'un fluide revigorant et excitant.

... Le snobisme, ce mal sournois, cette drogue perfide que savent si bien agencer à leur profit les marchands d'illusions qui dans leurs officines pavoisées de bannières alléchantes attendent et servent « le pigeon ». Faire comme le voisin, l'ami (souvent l'envié), les autres. Le dérisoire est souvent au rendez-vous dans ce cas. Quoi de plus affligeant que ces exhibitions « jambonnesques » sur les plages à la mode, au « cuisse à cuisse » si l'on peut dire, là où la moindre parcelle de sable est occupée, où se déplacer de quelques millimètres constitue un exploit ; que ces agglutinations de gens au bain, innombrables points qui se touchent, se contrarient, se font obstacle, rendant toute nage impossible, réduisant à presque rien le contact avec l'eau.

Quand on sait tant de grèves hospitalières délaissées, tant de berges sympathiques sans fréquentation, tant de coins champêtres vides, tant de versants dédaignés, on ne peut, à priori, que hausser les épaules devant cet entassement humain, ce collage recherché à moins qu'on n'y constate l'atavique torture de la solitude, la faim de sécurité dans le groupe. Mais tout de même, trop demeure toujours trop.

Disons, pour apporter une note plus réjouissante et puisque aussi bien il s'agit, en tout premier lieu de détente, de loisir donc de plaisir et de joie, que fort heureusement l'irrésistible tentation d'autre chose, le besoin de neuf, sont encore pour bon nombre de postulants au centre de la motivation du départ, de la recherche du lieu de vacances, de l'intérêt au voyage.

Ce qui pousse le commun des hommes à aller de l'avant vers la découverte, vers le changement se retrouve à une échelle plus grande chez l'artiste ; celui de la phrase, de la palette, du burin ou du diapason.

J'ai toujours été surpris ; et pourquoi ne pas le dire un peu porté sur la jalousie ; à la lecture de biographies de certains personnages illustres ou présumés tels, en notant qu'ils paraissent évoluer avec une aisance considérable, tenant du mystère, entre des lieux pourtant situés loin, très loin même les uns des autres. Comme si le côté bourse ne comptait pas pour ces favorisés. Je le veux bien. Ils constituent une élite (et je suis large dans la distribution). Mais, alors que pour nous, le coût du déplacement, celui de la location ou de l'achat de la résidence constituent un handicap ; eux semblent s'en jouer. Et l'attachement familial... ? Du superflu pour ces errants, ces détachés, ces comblés tout naturellement dès qu'ils manifestent quelque désir de se trouver ailleurs, d'être au milieu du spectacle inédit. Comme elle laisse rêveur cette latitude d'aller sans difficulté majeure d'un antipode à un autre antipode. Comme s'il s'agissait de gagner le square tout proche ou de pousser une pointe à la ville voisine. D'où vient que ces heureux entre les mortels aient tant de facilités à l'évasion, à l'établissement, à la jouissance ?

Peut-être d'une fortune personnelle. Le compte en banque ne constitue pas l'exhaustive raison de la satisfaction sur tous les plans. Cette dernière tient à des sources diverses dont la santé est au premier rang. Il appert cependant que le carnet de chèques bien pourvu ouvre des portes qui demeurent obstinément fermées au déshérité, à l'impécunieux, voire au modeste. Fortune d'héritage ; il est des comblés par le sort à tous égards.

... De l'avoir acquis par son travail. Les droits d'auteur, les ventes d'art assurent à ceux que la notoriété a touchés de son aile favorable des subsides substantiels.

... Du mécénat qui bien qu'en perte de vitesse en cette étrange époque d'égoïsme n'est pas pour tous lettre morte, ce dont il faut se réjouir. (Tout ceci affirmé et reconnu, ne nous attardons pas sur un aspect qui touche au spéculatif sordide)

... De la terre de refuge (ici pas question de parler de bonheur total), de l'exil —et de ses hasards- qui joue un rôle très important dans le déroulement de l'existence de ceux qui s'y voient contraints.

Combien de maîtres en leur matière ont donné le meilleur d'eux-mêmes en guise de remerciements au havre qui les couvrait en période dangereuse, au temps du rejet ! Et puisque je viens de parler de hasard, reconnaissons qu'il joue un rôle non négligeable dans le choix qu'il précède ; hasard de circonstance, hasard du passage, hasard de

l'union avec un être de l'endroit, hasard dû au métier ; hasards somme toute nombreux et divers.

... Pourquoi oublier la bohème, l'errance ! Les artistes, ceux qui cherchent le transport de l'individu, de son âme comme de ses sens, ne vont-ils pas de l'avant, poursuivant une quête qui les avantage souvent mais ne les comble totalement, jamais.

Beaucoup de génies durent s'en aller loin d'une fade capitale –monstre impersonnel, débilitant- pour trouver la réponse à leur appel intérieur, celui de l'inspiration, du ravissement, de l'extase, quitte à revenir au lieu bien fourni en moyens matériels pour y mettre à jour leurs carnets de notes ou de croquis, pour trouver un entourage compréhensif, encourageant, le diffuseur incontesté, la salle payante et la cimaise courue.

Ce que l'on doit retenir de très intéressant de l'expatriation des grands de la pensée c'est qu'il s'établit, le plus souvent, un échange entre eux et les lieux choisis ou dévolus. La renommée n'est pas à sens unique. Si beaucoup ont retiré du cadre, du milieu, de l'âme dans lesquels ils se trouvaient plongés de mirifiques apports ; à leur tour ils ont contribué à l'éclat, porté loin, de tel ou tel coin qui serait demeuré, sans eux, dans cet état de méconnaissance absolue qui confine à la mort. Le dépliant le plus astucieux, le mieux présenté, le plus haut en couleurs, le plus dithyrambique dans la louange n'a pas la même portée que ce que donne la touche, l'empreinte, la présence affective –ou en souvenir- d'un être d'exception qui a réalisé de l'extraordinaire et porté au plus élevé des impressions et des jugements.

Ronsard a pour beaucoup contribué au renom du Vendômois après en avoir beaucoup reçu. Combourg ne serait que le noir et féodal Combourg si l'âme jeune de Chateaubriand n'y rôdait encore. Ferney n'aurait pas dépassé le canton de Gex si Voltaire ne l'avait mis en vedette. Qui retiendrait quelque chose, qui même irait se perdre dans l'après-pays de Valdemossa si les amours de Chopin et de George Sand n'y avaient, un jour, trouvé un suave asile ? Milly serait perdue au milieu du vignoble bourguignon, minuscule agglomération si le souvenir et le chant de Lamartine ne l'avaient pas révélée. Et que seraient les îles anglo-normandes si le cri génial de Victor Hugo n'avait pas éclaté du haut du rocher !

Cambo n'aurait pas connu la consécration des continents si Rostand n'avait pas créé Arnaga. Ciboure vit autant par le culte de Ravel que par l'attrait de la mer. Prades entend toujours le violoncelle de Cazals. Porté par le vent du Roussillon il exalte ce coin, le transfigure, lui donne une âme toute neuve. Les chaudes, colorées, lointaines îles rappellent Gauguin comme la Provence est encore frémissante de Van Gogh. Le formidable génie de Malaga, Picasso, a sorti Vallauris de la médiocrité. Que de stations lacustres, maritimes, landaises ou girondines ne seraient rien si des peintres ou des poètes ne les avaient découvertes, encensées et en quelque sorte fait pousser.

Bien qu'à un degré tout autre Sainte-Hélène n'aurait que l'approche du géographe si Napoléon n'y était pas mort. Les sombres marches de l'est garderaient dans un anonymat proche du néant Colombey-les-deux-Eglises, si de Gaulle –un instant à la tête de ceux qui assumaient les espérances de la France- n'en avait point fait son lieu de retraite et sa dernière halte.

Les terres de la liberté connaissent la consécration grâce aux savants, aux penseurs persécutés à différentes époques. Hitler, Franco, Brejnev ont privé leur pays de ce

qu'il avait de plus grand et ainsi sottement (le comble de l'ignominie) offert le prodige à la patrie d'adoption ou d'accueil.

Quelle aubaine pour tous les cieus qui furent choisis, chantés, transfigurés même si la nature y était prodigue de dons !

Que de révélations pour ceux qui ne savaient ou avaient quelques difficultés à voir, à comprendre, à sentir ! L'homme providentiel est venu –a vécu- a passé. Il a appris à saisir le caché. Il a fixé pour longtemps le grandiose du spectacle.

Hendaye méritait certainement mieux que la place acquise au palmarès des lieux choisis par les sommités pour y résider, y créer et aussi, parfois, s'y fixer.

Hendaye au vieux passé maritime ne pouvait en aucune façon être ignorée. La vaillance de nombre de hardis garçons, partis de Saint-Vincent sur les chemins mouvants de l'aventure, devait avoir laissé quelques traces quant à la connaissance –du moins par le nom- de leur lointain clocher d'origine. Quand on a ferrailé, bourlingué, manifesté son extraordinaire courage sur les mers du monde entier ; quand on a hanté, exploré, fouillé les grands fonds qui sont d'incomparables viviers ; quand on a traqué et vaincu le monstre à fanons on ne peut qu'avoir laissé, au passage, sa carte de visite... Et elle portait un nom :



Hendaye. L'îlot au beau milieu de la charmante Bidassoa où se négocia un de ces arrangements qui ne peuvent passer inaperçus et partant, mettent en vedette l'endroit où ils se conclurent, où s'établit une de ces conventions stipulant la volonté commune de deux puissances ennemies depuis longtemps, avec tout ce que cela comporte de tragédies et de misère, d'en finir avec la guerre ; l'îlot des Faisans, à portée de vue d'Hendaye, où la couronne

de France ouvrit ses bras à celle d'Espagne par la promesse d'un mariage prochain entre Louis, le roi qui allait compter au 17^e siècle et Marie-Thérèse, fille de Philippe IV ; l'îlot où le subtil, le renard Mazarin glissa dans les accordailles une clause qui, présentée, à premier examen, comme une garantie pour le pays voisin n'en recelait pas moins une possibilité d'intervention et de prédation lors d'une inévitable succession, au trône de Madrid, dans un avenir pas si lointain ; oui cet îlot devait prendre une dimension historique et révéler les environs.



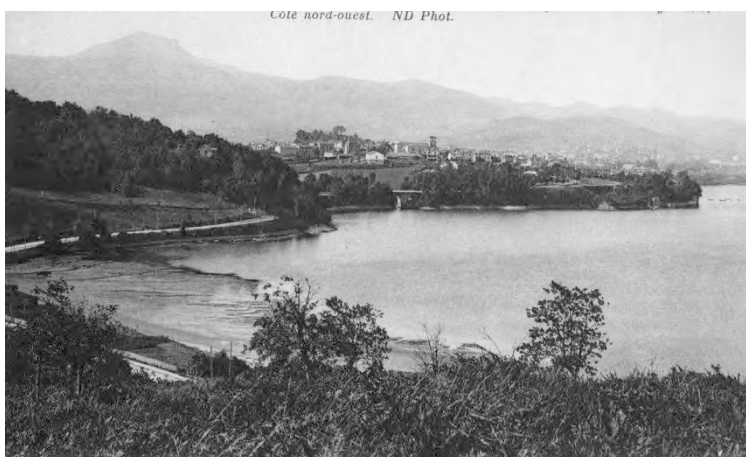
Hendaye, lieu de transit naturel vit passer des voyageurs, des pèlerins, des guerriers qui durent parler à leur retour et dire ce qu'ils avaient vu. Il se trouvait parmi eux des

gens non insensibles à la beauté du site et qui ne pouvaient manquer de l'évoquer même en lui attribuant encore plus de valeur.



Il est avéré qu'Hendaye bénéficie de riches dotations naturelles. La mer, pas souvent en colère, vient lécher une immense plage de sable fin, bien protégée, accessible sans difficulté, une très longue base de départ pour la baignade sans danger. On dirait que l'océan pourtant si rude dans le golfe tout proche a laissé là une partie de lui-même, la plus calme, comme une offrande à l'homme pour se faire pardonner tant et tant de naufrages.

La montagne riante, boisée amplement, jamais rebutante par un aspect trop revêché, trop fermé, trop lointain, sert de toile de fond à une baie largement étalée qui ne connaît qu'un seul inconvénient celui de son manque d'eau à certaines heures, encore que cela passe bien avec l'oiseau qui en nombre s'y ébat en mouvements gracieux, divers et colorés.



Le ciel inconstant tire de cela même un avantage non négligeable, si surprenant soit-il. Il est des journées où tout éclate dans la pureté, dans la chaleur. L'on peut être assuré si la satiété de canicule et de bleu trop vif s'empare de l'individu, que demain un changement, tenant du miracle, s'opèrera. Le voile blanc sera mis et l'air se chargera de brise fraîche. Comme on envie peu la fournaise tenace, la crudité du ciel fatigante pour les yeux, des rivages méditerranéens et comme l'on se félicite de ne pas avoir en permanence, le chargé, le lourd, le tourmenté couvercle du nord ! Même la pluie a ses mérites sans fouaillées insensées, sans lamentables persistances. Le climat y gagne une douceur qui ne se départit jamais de cette salubre qualité.

Tant de dons auraient dû pousser vers Hendaye, en grand nombre, des friands d'art, des boulimiques du beau, surtout qu'en plus, des traditions de danse, de chant, des manifestations d'une âme bien particulière, l'âme basque, offrent des motifs précieux d'observation, d'autant plus précieux qu'ils sont mesurés sur notre planète.

Il faut reconnaître qu'Hendaye ne fut pas honorée –par l'extérieur- à la mesure de ses mérites. Ce que l'on peut prendre pour une bouderie s'explique mal. Reconnaissons qu'il existe –nous y avons abordé- des terres également bénies où l'on ne s'est pas bousculé.

Toutefois Hendaye a eu aussi des Grands. Quelques Grands. De qualité. Faut-il tellement regretter le « non-afflux » qui peut porter des médiocres ?

La qualité des avisés, réduits en nombre, ne supplée-t-elle pas, largement à l'invasion de la mode ou du bon ton ?

Nous ne parlerons que de trois hôtes d'envergure que nous avons connus, précisément à l'époque bien déterminée, où nous nous en tenons.

Mais il y en eut bien d'autres. Que l'on se rassure.

Loti : un Charentais errant en relâche à Hendaye

Hendaye, base navale, base frontière. Pas de prétention en l'occurrence. Un simple rappel d'arbitraire souveraineté. Une affirmation formellement étatique. Un motif, comme un autre, pour hisser le tricolore. On se demande comment feraient les états pour prouver leurs différences, marquer ce qui les sépare s'ils n'avaient le truchement de la force qu'ils exhibent. Une preuve notable de la précarité de l'établissement des frontières, de leur côté dérisoire, une invention humaine, fruit de la conquête et du désir de possession. Le partage terrestre, enjeu de tous les temps, lamentable spéculation avec ce qu'elle implique d'hécatombes, d'incompréhensions, de chauvinisme, pas si vain que cela puisque meurtrier. O frontières que de sang avez-vous fait couler ! Que de crimes à vous imputer ! Que de sots héroïsmes n'avez-vous pas fait naître et aussi que de cupidités n'avez-vous pas engendrées !

Juste à l'endroit où l'effilée Bidassoa s'étale, prend du champ, s'évase, se veut de plus grande mesure pour s'offrir au proche océan comme une promesse non négligeable, se trouve la station navale. Je l'y ai toujours connue. Hormis une courte éclipse –époque assez récente de la présence farouchement autoritaire du vert-de-gris- elle a survécu à toutes les vicissitudes côtières, à toutes les transformations de l'Amirauté. En contrebas du pont international du chemin de fer qui, avec ses quatre lourdes arches, enjambe la rivière –butoir artificiel bien que servi par la nature- depuis 1864, sous le Second Empire, se trouve une plateforme où quelques bâtiments sans ambition servent de casernement. A bien considérer l'ouvrage d'art, décoré aux écussons de France et d'Espagne, donc témoignant dans la pierre d'une approche inévitable, d'un voisinage bien accepté on ne peut que se réjouir d'y voir là une facilité à la communication, à l'ouverture. Pourquoi faut-il donc que tout s'embrume avec le squalre de guerre et de part et d'autre des entrées du pont avec la présence constante de l'armée, de gens en uniforme qui veillent à l'inviolabilité de leur territoire respectif (policiers ou carabineros) ou qu'ils empêchent (douane ou aduana) le libre voyage des produits humains. Autant de stupides obstacles créés contre nature. Cela débouche sur l'autarcie, un surgeon inepte des absurdes frontières.

Donc sur la plateforme on avait utilisé le plancher des vaches. Casernement réduit a-t-il été dit, répondant bien à ce à quoi il était destiné. A un petit détachement de marins-soldats, bien loin des soubresauts de la lointaine équipée ; voués à une existence terne avec seulement quelques sorties en rivière ou à une échelle de cabotage réduite ne dépassant pas le rivage landais. Les effectifs –restreints comme de juste- étaient composés, en majeure partie, d'appelés. Des Bretons, en force. Quelques Basques aussi. J'y ai connu un de mes voisins de la Rue du Port, Ttotte. Son père batelier ou lui-même passeur, avait dû s'aboucher au cours d'une promenade sur la Bidassoa avec quelque touriste influent pour bénéficier d'un « piston » efficace permettant d'accomplir son obligation militaire –laissons à d'autres le suspect et peu convainquant devoir- à domicile ou presque. Quelle ne fut pas la surprise générale de ses compatriotes de voir un beau jour le bleu de chauffe du tireur de rames laissé de côté et troqué contre le col marin et le pompon rouge. Etait-ce au fait un sort enviable ? L'avantage, peut-être unique, de la conscription ne résidait-il pas dans la possibilité de sortir de son cadre familial, de voir du pays, donc de s'ouvrir, de s'épanouir, de se dégager du fermé, du repli sur soi, de constater que l'homme va, vient, vit aussi ailleurs, pas si différent malgré les particularismes. Cela ne devrait-il pas être la belle chance contre le chauvinisme néfaste ? Hélas ! Je le sais bien –ce qui prouve que le mal ronge en profondeur- la certitude de l'universalité humaine n'en parut jamais très évidente ou très peu hormis seulement pour les plus éclairés qui déjà étaient sortis, s'étaient dégagés du cloisonnement dangereux et atrophiant.



Les baraquements étaient ordinaires. Des constructions en planches pour la po-pote, le réfectoire, la chambrée (une seule suffisait) et le bureau du commandant. Il fallait que le drapeau aux trois couleurs flottât au bout d'une très longue perche pour que l'on saisît qu'il ne s'agissait pas de n'importe quelles installations et que la France prouvait là sa présence forte, sa vigilance et son soupçon permanents. Une passerelle en bois reliait cet apparent petit hameau au navire, un hameau d'ailleurs conçu à la mode du pays avec le toit rouge à pans, le mur bien blanc et un seul étage quand il y en avait. Le petit ensemble ne pêchait pas par austérité, plongé qu'il était dans la coquille feuillue et verte de plusieurs rangées d'arbres. Bien que la Bidassoa soit, toute considération gardée, une pacifique, l'Administration avait tenu à mettre ses serviteurs à l'abri des coups de chien en protégeant, par une proue-muraille, l'aire navale.

Le minuscule équipage composé d'appelés pour les subalternes ne requérait point le commandement d'ampleur ni de haut grade. Quand on sait que le « patron » ne dépassait pas le rang de capitaine de l'armée de terre on comprend très vite que sur les bords de la Bidassoa tout était mesuré, les effectifs comme les ficelles.

Surtout songez que dans les débuts du siècle le bâtiment de veille était une canonnière. Je n'ai pas connu le Javelot qui finit son existence en 1910. Ce que j'en sais, je le tiens de récits de témoins ou de la carte postale. Le terrible navire de représailles avait beaucoup du bateau de pêche, celui qui partant de Hendaye, Fontarabie ou Saint-Jean-de-Luz sillonne le Golfe de Gascogne. Mêmes dimensions, même apparence de simplicité, même agencement quant aux installations sommaires et même cage-abri sur le pont où les matelots s'ils n'avaient eu leur classique uniforme n'auraient pas différé de leurs parents, les marins-pêcheurs s'affairant ou en observation sur le plancher d'une coque, plus apte aux tâches pacifiques, à proximité des terres qu'aux rudes et meurtriers contacts d'abordage. J'ai déjà dit le souci —du moins apparent- de l'Etat-major de protéger ses ressortissants. Une preuve supplémentaire de cette sollicitude —prenons la chose pour telle exclusivement- était donnée par les canots de secours que le petit bâtiment semblait tenir

à bout de hampe, tellement ils étaient accrochés à une certaine distance des murs des gaillards et maintenus en suspens, comme planant. Il allait de soi que deux drapeaux ornassent l'avant et l'arrière du garde frontière. Rien d'extravagant à cela puisque encore de nos jours les bateaux de pêche portent aussi ; pour se distinguer et pour que les vigiles (qui existent toujours) s'y retrouvent ; l'emblème de leur pays d'origine.

Le Javelot vint s'amarrer à Hendaye, pour la première fois en 1886. Cinq années plus tard, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud en prit le commandement. En cela réside le fait, certainement le plus intéressant concernant le bâtiment. Il n'était qu'un intermédiaire, mais il permettait à quelqu'un qui devait connaître une notoriété certaine dans les lettres françaises de découvrir, d'apprécier en connaisseur, d'aimer en poète, ce coin du sud-ouest. Et ce quelqu'un allait être plus connu sous son nom d'emprunt : Pierre Loti.

Par deux fois Julien Viaud commanda le Javelot ; en 1891 donc, puis en 1896. Ce n'est point faire injure au chef que de noter l'état vétuste de la canonnière, qui depuis 1899, se trouvait dans l'incapacité de naviguer, même sur quelques milles, ce qui néanmoins — ô lenteur de l'Administration ! — ne l'envoya pas, pour autant, à la casse puisque le stationnement de l'inapte dura en rade d'Hendaye jusqu'en 1910. A cette date, à la veille de la conflagration qui devait ébranler l'Europe et une partie du monde, la relève fut assurée par un navire plus conforme aux nécessités des opérations de surveillance. Le Grondeur mouillera à l'embouchure de



la Bidassoa jusqu'en 1925. La structure du bâtiment fut tout autre. Corvette ou frégate ? A mi-chemin entre les deux ? Qu'importe. C'était une unité qui répondait mieux que le débonnaire et vieux Javelot à l'affectation. Incohérence de l'appellation... On avait baptisé en empruntant à la lance donc à l'instrument du jet véloce ce qui, au demeurant, se présentait

comme un outil lourd et on réservera pour un rapide le terme de réprimande, de sourde menace qui pouvait convenir avec plus de véracité à quelque chose de statique.

« Le Grondeur » que j'ai bien connu, c'était une longue carcasse métallique à fond étroit. Pas d'ouverture dans la coque. Extérieurement, on notait des tourelles, des cheminées, des mâts et des canots. De loin on aurait pu aussi bien croire se trouver en présence d'un sous-marin faisant surface. La forme oblongue, pointue à l'avant et à l'arrière permettait de fendre l'eau aisément et facilitait la poursuite rapide d'un contrevenant. Des litiges il y en eut, n'en doutons pas, avec le voisin espagnol. D'ordre nautique, cela va de soi, et du ressort « en vertu des conventions franco-espagnoles d'un capitaine de frégate (pas un simple lieutenant cette fois) en poste à la station navale »⁽²⁴⁾. Mais l'œil n'était pas seulement français. L'Espagne avait aussi son droit de regard sur les eaux de sa juridiction.

²⁴ Emprunté à P.L. Thillaud auteur d'une plaquette, cartes postales à l'appui, concernant Hendaye.



cela être le moins du monde gêné de devenir le second Président de la République française (bien que monarchiste déclaré), le personnage à l'apoptegme passé à la légende lors de l'inondation toulousaine, Mac Mahon pour tout dire, régna par navire interposé sur le port à l'extrémité nord de la Côte Cantabrique.

Celui qui était devenu capitaine de vaisseau jeta son dévolu, pour une fréquentation plus étroite, sur Hendaye. Julien Viaud avait fait place à Pierre Loti.

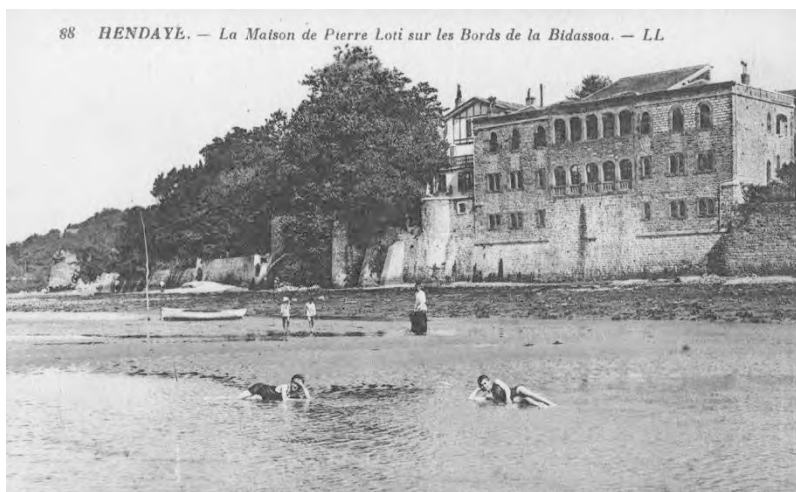
Celui qui avait plus bourlingué que combattu, assimilé maintes coutumes lointaines, partagé sans moue dédaigneuse des mœurs différentes des nôtres, s'en faisant même le chantre après en avoir été l'adepte, celui qui avait bien connu l'Océanie, le Sénégal, le Japon, l'Inde, l'Egypte, la Turquie, et bien plus encore, fut séduit, alors qu'il était en quelque sorte dans un semi-repos à la petite base de la Bidassoa, par un site où il retrouvait des couleurs, des accents, des senteurs, des possibilités de recueillement, de communion qu'il avait connus, loin, très loin, et qu'il avait emportés avec beaucoup de nostalgie dans son cœur. Pour un être aimant la mer, pour un tendre à l'âme poétique, pour un esprit en quête constante des traces du passé, pour une oreille avide du grand souffle, du grand chant venu du large, quoi de plus miraculeusement offert et accepté que ces bords de baie de Chingudy !



Loti s'installa à Bakar-Etxea, une maison parée à la basquaise et qui, côté baie, s'appuie sur le mur épais que fit édifier Vauban. Une demeure à colombage, pans de bois verts et hourdis d'une nette blancheur. Un portail de fer tout simple, caché en partie, ouvre sur un parc à la végétation lourde, à l'enchevêtrement des pousses d'une fantaisie extrême qui voisine l'anarchie de la création. A croire que l'exotique romancier a porté là



les essences les plus disparates, les plus prolifiques et qu'il les a jetées sans ordre, au bon vouloir du sort. Une plaque simple scellée tout en coin, rappelle sans ostentation que « Dans cette maison mourut Pierre Loti le 10 juillet 1923 ». Donc pas de méprise possible quand on se trouve dans la rue des Pêcheurs. C'est bien là que vécut plusieurs années durant l'amoureux d'Aziyadé, l'ami de « Mon frère Yves », le fécond producteur de « Pêcheur d'Islande », de « Madame Chrysanthème », des « Désenchantées » de « Au Maroc », de « Un jeune officier pauvre » (écrit l'année de sa mort) et bien d'autres ouvrages ; c'est là que fit retraite un écrivain au style uni, dépouillé d'appoggiatures, constamment hanté par l'irréparable fuite de la vie, un amoureux des primitifs, un ami des simples (mais pas au point de les suivre), un auteur d'un genre bien personnel, au propos parfois ingénu qui laissait percer son aversion pour la civilisation moderne (que dirait-il aujourd'hui ?), qui observait avec un poignant respect les efforts des humains contre la mort ; cette obsession tenace qui corrompt souvent ses joies et ses plaisirs. A ce sujet, ne s'agissait-il pas d'un trop plein, d'une sorte de « ras le bol » de la jouissance ; un besoin de souffler et de se reprendre, si l'on en croit la chronique qui veut que Loti ne répugna jamais aux bons moments de l'existence, fussent-ils frelatés et sophistiqués ; aux bonnes occasions sous de multiples aspects ; l'amour –même chaud- occupant une large place dans la panoplie. En compulsant la liste des romans et en notant la date de leur conception, on peut remarquer qu'en 1891, Loti écrivit « le livre de la pitié et de la mort » (toujours Atropos au rendez-vous !), en 1896 « Reflets sur la sombre route » (présence de la mélancolie !). Où se trouvait alors le Rochefortais ? En commandement à Hendaye. Simple rappel pour marquer la coïncidence. 1897 nous fournira un pur produit du cru. Nous en reparlerons.



Celui qui s'aventurerait à vouloir déterminer où se trouve Bakar Etxea, soit de la Pointe de Sokoburu en fin ouest de la plage d'Hendaye, soit de Fontarabie, serait voué à une méprise certaine. Jouxant le havre de fin d'existence de Loti, une grosse bâtisse de style mauresque, la maison du docteur Camino, écrase, dissimule sa voisine. Pas de doute possible. Connaissant la ferveur de Loti pour l'Orient et ses toits en ter-

rasse c'est dans la première qu'il a vécu. Et pourtant quel leurre : C'est à côté dans le peu qui se découvre de la petite demeure basque qu'il faut chercher le souvenir du grand vagabond. Mais sans le regretter outre mesure, sans s'en étonner. Peut-être, en définitive, est-ce à dessein que Loti s'est voulu en plein dans le cadre euskarien. Lui qui avait tout vu et occupé de splendides édifices, des palais étranges a trouvé, n'en doutons pas, sous le toit à tuiles rouges, dans le nid à façade blanche et volets aux vives couleurs, ce qui correspondait le mieux à son âme de blasé.

L'homme de la grève fut séduit par l'intérieur du Pays Basque. Ascain lui ouvrit son cœur, lui fit approcher les profondeurs de cet être original, l'homme de l'Euskual-Herria (Pays Basque). Après le marin tant prisé, Loti découvrit, aima, chanta le laboureur au pied de la Rhune ; l'audacieux contrebandier qui hante ses sentiers en se jouant des chaussetrapes des gabelous, le souple, l'adroit, le fin, le racé joueur de pelote. Ramuntcho naquit de la rencontre en 1897. Loti, âme sensible, sensible à la beauté, au canon féminin, ne

peut qu'être transporté par les vertus physiques de la basquaise au port idéalement noble, à la démarche envoûtante. Gachucha (Gracieuse) et aussi Ramuntcho, ces purs produits de la jeunesse et d'une race remarquable n'ont pas trouvé de peintre plus enthousiaste, ni plus fidèle, à la fois.

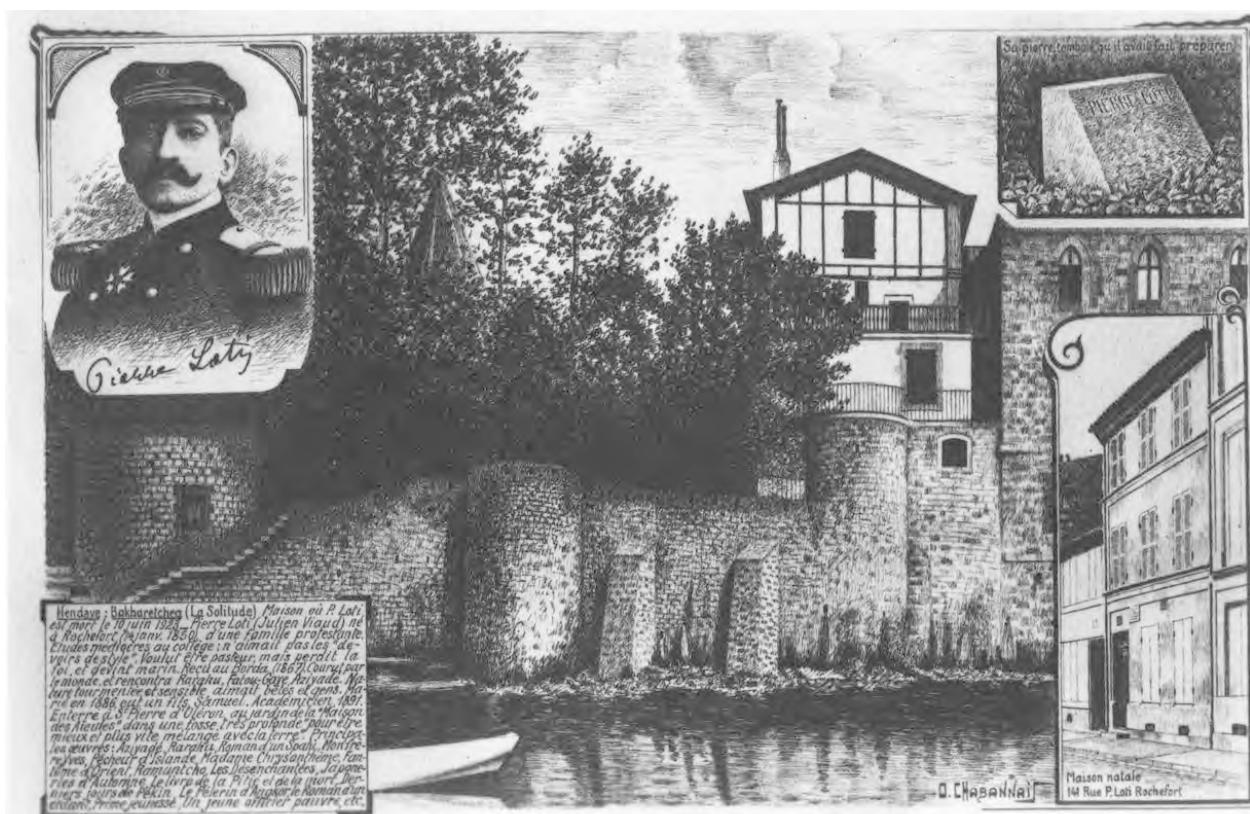
Un étrange personnage apparaissait parfois, par les rues du quartier du Port ; mon quartier. C'était, nous disait-on, un illustre voisin. Illustre, nous le concédions volontiers. Enigmatique assurément et décelable sans grand effort. Le personnage avait de quoi étonner un bout de coin de province peu porté à l'extravagance, touché avec toujours un notable retard par la mode nouvelle, se moquant bien des afféteries, des parures vestimentaires, des mises surprenantes que les plus effrontés tenaient comme des prolongements de carnaval. La tenue ordinaire, c'était celle du travail : en toile (bleue en priorité) ou en coutil et pour quelques-uns en velours côtelé. Le bourgeois que sa profession libérale, son rang social –une trouvaille humaine !- astreignait à la distinction ne sortait pas de la sèche correction et pour rien au monde ne se serait laissé séduire par quelque passade de fantaisie.

Comme il jurait parmi les autres cet homme de petite taille, toujours chargé d'ajustements bizarres qui lui tenaient lieu de costume, portant des guêtres sur des souliers à talon. Ce qui frappait d'abord, c'était le visage à fond de frimas et coloré artificiellement. Bien que non utilisateur, l'Hendayais de la rue du Port n'avait aucune peine à réaliser que la houppette faisait partie de l'attirail de toilette. La poudre, le rose, pour un homme, que c'était curieux : Avec cela une certaine distance, toujours entretenue. Le personnage passait droit et ne saluait que très peu de connaissances. Il est certain qu'il ne se lia pas outre mesure avec ses compatriotes d'adoption et d'un temps. Une splendide basquaise ; de pure souche hendayaise dont la descendance vit encore ; à la brune beauté triomphante ; au port remarquable ; à l'élégance de mise qui tranchait sur l'ordinaire ; eut ses faveurs. Elle tenait un atelier-boutique où elle repassait avec maîtrise le linge fin et propre de clientes aisées. Loti fut un assidu du nid où prenaient forme, s'embellissaient dessous suggestifs, dentelles légères, chemises de choix et riches atours. Pressentons qu'il y était poussé par quelque chose d'encore plus exaltant que la manifestation d'une œuvre d'artiste.

Les voisines –défavorisées par maints côtés- pourvues d'un bec acidulé, ne se prièrent point pour dauber. La jalousie aidant, elles affirmaient des suppositions avec la certitude de témoins qui n'en étaient point.

Loti posait question. Nos interrogations, à nous enfants, ne portaient pas bien loin. Bien peu d'ailleurs auraient pu en dire long sur cet étranger venu séjourner sur le bord de Chingudy. Le plus connu de lui reposait sans doute sur son rôle d'officier de marine. Les plus instruits mettaient en avant quelques livres. La diffusion, à l'époque, s'en tenait à une réserve imposée par le manque de moyens. On parlait bien de l'écrivain, mais sans aller très loin, sans songer à approfondir les dires. Ainsi il se trouvait beaucoup de grands et de petits qui se bornaient à regarder faire cet être, pas de chez nous, dont on ne savait s'il fallait se gausser ou admirer.

Ce n'est que plus tard –je fus de ceux-là que nous découvrîmes le génie de Loti, sa littérature de premier plan, le rang auquel il eut droit dans ce Paris où se tient –par principe et en prétention- le meilleur de l'intelligence française.



Il est prouvé qu'il ne peut y avoir d'homme exceptionnellement exceptionnel, d'homme miracle, de demiurge pour celui qui le sert, l'approche journalièrement de près, en connaît les tares physiques, les sautes d'humeur amoindrissantes, les manies infantiles, les défauts accusateurs. Loti se trouvait, par rapport à nous dans une telle situation. Nous l'apercevions trop souvent. Nous le voyions hanter les mêmes rues que nous. Nous le connaissions pour ce que nous prenions pour du ridicule dans la façon de s'habiller. Nous trouvions ses manières de dandy surprenantes, cocasses donc pas caractéristiques d'un être supérieur. Et puis s'éprendre d'une repasseuse, si belle fut-elle, la fréquenter assidûment n'était-ce pas se mettre au niveau des gens du commun, bien loin des sommets olympiens ? Il fallut attendre sa disparition, connaître les louanges de ses pairs, voir son nom sur les plaques des lieux publics pour réaliser que nous avons vécu tout près, assisté aux allées et venues d'un sujet qui nous dépassait, dont nous aurions dû être plus fiers tant qu'il était parmi nous, dont nous aurions suivi avec plus de compréhension voire d'intérêt admiratif le comportement.

Le 10 juin 1923, cet angoissé par l'au-delà devait y entrer. Elève de l'école communale, je pris part –avec mes maîtres et mes camarades- à l'adieu à l'hôte de Bakar-Etxea. La séparation définitive d'avec Hendaye eut lieu à la gare où le cercueil fut embarqué (participe idoine et qui sent la marine). On le portait à l'île d'Oléron. Presque une inconnue pour nous, à ce moment-là, bien que nous approchions la connaissance géographique. Nous la situions au-dessus de nous, dans un même océan et nous n'allions pas plus avant. Aller l'enterrer dans une île !... Encore une de ces lubies de marginal. Manifestement Julien Viaud n'en finissait pas de nous étonner. Les obsèques hendayaises furent aussi pour nous surprendre, nous habitués au rite catholique. Pas de curé à la levée du corps. Pas de psaumes d'accompagnement. Pas de passage à l'église. Directement en direction de la gare où un homme ; mi-civil, mi-religieux, en noir ; prononça des phrases que nous pûmes saisir car dites en français. L'orateur était un pasteur et Loti un protestant. Peut-être, ce jour-là, ai-je confusément ressenti la différence entre la religiosité et l'apparat ; déjà ressenti tout ce qu'il y a de conforme avec la prière dans ce manque de luxe et de vaine extériorisation.

Un détachement de fusiliers-marins comme on dit ailleurs –ici il s’agissait de tout l’effectif de la base hendayaise- escorta le corbillard, en une haie d’honneur qui avança très lentement. En ce temps-là on allait au rythme du cheval qui tirait sans nulle frénésie. Le dernier salut des armes fut rendu à quelqu’un, qui je le suppose, fut plus motivé par la fleur de lotus que par l’appel guerrier.

La lourde porte du wagon glissa et referma le tombeau roulant. Vite fait. Comme si l’on voulait interdire un dernier regard. Comme si le rapt devait s’opérer avec dissimulation extemporanée. Hendaye laissait partir son hôte de marque sans en conserver une grande part.

Que reste-t-il du séjour de l’écrivain dans notre cité ?

Hormis le souvenir qui tient encore chez certains –très peu nombreux, hélas ! et avançant en âge-, une trace qu’il faut aller chercher, une attestation burinée sans exégèse, sans triomphalisme, de l’existence de quelqu’un de remarquable, d’à part des autres qui méritait sans doute plus qu’une froide citation.



Au Vieux-Fort, à Hendaye, si l’on veut se donner la peine de descendre des marches abruptes pour se rendre à l’endroit où jadis se tenait l’établissement des bains-douches, on remarque collé au mur des fortifications de Vauban, un cadre de pierre patinée, laidement mordu par le noir. Au centre, le profil racé, léger, tout en angles, d’un personnage à la moustache épaisse et à la chevelure dressée en brosse.

En dessous, un simple rappel : Pierre Loti 1850-1923 ; pour ne rien ignorer de l'effigie. On a voulu faire sobre (est-ce une fidélité, un hommage au puritanisme réformé ?). On y a réussi et ce ne sont pas les bas-reliefs d'encadrement qui ajouteront du lustre. A gauche, un homme nu, muscles saillants, l'œil bien ouvert, la lèvre sensuelle qui cherche... A droite, une plantureuse créature en tenue d'Eve, les seins et le ventre lourds et rebondis, une déesse en posture d'offrande, la main droite semblant tenir quelque chose qui se sublime dans l'air. La tête redressée appelle et se donne par avance cependant que la chevelure épaisse tombe sur la nuque ajoutant encore un surplus d'érotisme à une quête amoureuse non feinte.

Pourquoi avoir opté pour le coin caché, dérobé ? Je ne dis rien quant au lieu, lui-même, car il domine cette portion de golfe que Loti sut apprécier et dont il loua les mérites dans des pages désormais classiques. Mais pourquoi cette semi-dissimulation, pourquoi cette timidité dans la reconnaissance ? L'aire supérieure, suffisamment vaste, rendait possible un vrai témoignage de fidélité, bien en vue. C'est là qu'on aurait dû honorer un hôte hors du commun. Même les familiers du petit jardin public pour initiés ne doivent pas être remués par cette œuvre somme toute vouée à demeurer ignorée.

Loti ! Une rue dans la cité peut encore alerter les générations.

Heureusement que demeure le livre, produit de l'homme certes mais qui le dépasse dans la ferveur du temps.

Un auteur satirique en vacances

Aux environs de 1925, la route qui bordait la plage à Hendaye n'avait rien de l'Avenue qui, de nos jours, mène des Deux Jumeaux à Sokoburu. Il s'agissait d'une voie parallèle à la mer, une sorte de sente un peu plus large qu'à l'ordinaire, une prise sur le sable. Pas de mur de séparation pour limiter la plage. Pas de trottoir pour la commodité du pas. Pas d'arbres, pas de tamaris d'ornement et d'abri lorsque le soleil darde crûment ses traits au plus fort de l'été. Et surtout pas de macadam.

Heureuse époque qui ignorait la boîte à sous ; pactole pour les municipalités et les concessionnaires qui palpent, mais tourment pour le possesseur d'une automobile qui se voit ainsi infliger, pour s'arrêter, un surcroît de charge encore aggravé par un horaire imposé et la sanction onéreuse qui frappe tout contrevenant étourdi.

L'époque, disons-le, n'était pas encore au véhicule à moteur et Hendaye-plage au véhicule tout court. La petite reine comme on désignait alors la bicyclette n'y faisait qu'une apparition timide. La marche, la déambulation tranquille étaient la chance non soupçonnée des flâneurs, de ceux qui avaient la faculté de jouir d'un bon moment de loisir et qui ne s'en privaient point ; jamais obsédés par une ruée en avant qui ne mène à rien.

Aux environs de 1925 donc, les Hendayais de la ville ou de la gare qui arpentaient le sablonneux chemin, depuis le Casino jusqu'en face du Jaizquibel, pouvaient croiser un personnage qui, à distance, paraissait comme un sosie du résident de Bakar Etxea. Un frère jumeau aurait-on dit, un siamois avant qu'une extension abusive n'ait péremptoirement arrêté que siamois ne pouvait s'appliquer qu'à des gens présentant une malformation de même nature et à la même place. Ce qui évidemment ne touchait point les deux intéressés, épargnés de disgrâces et de tares. Si l'on s'approchait, on constatait le peu de consistance du jugement et l'erreur de fixation que l'on commettait. Mais bah ! comme le disait un bon docteur de la rue du Port « allez savoir dans le lointain quand vous apercevez quelqu'un vêtu d'une robe noire s'il s'agit d'une femme ou d'un curé ! »



Georges Courteline
Photo : fnac.com

Pour en revenir à notre promeneur il s'agissait, précisons-le, du père de Boubouroche, Georges Moineau alias Courteline, un humoriste de première veine, en vacances à Hendaye-plage pour une certaine durée ; séjour qui ne devait se renouveler que peu de fois.

Courteline avait en commun avec Pierre Loti, sa petite taille et sa moustache drue. La taille ainsi pouvait de loin prêter à la confusion bien que peu d'individus atteignissent dans la troisième décennie du siècle les cimes des joueurs de basket américains actuels. Le diagnostic d'analogie s'arrêtait là. La façon de se vêtir des deux hommes différait. Chez Courteline on ne remarquait aucune trace de recherche extravagante.

Il était le type même du bourgeois moyen, du bureaucrate au second degré, à la mise correcte, stricte. Et ce n'est pas le col cassé et glacé, béant comme pour laisser couler une cravate toute simple, qu'il portait même en vacances, qui contrariait un ensemble de père tranquille, éloigné du snobisme pédant. L'aspect extérieur, ainsi, faisait sérieux sinon austère. J'ai ouï-dire par des gens qui l'ont bien connu aux approches de Sokoburu qu'il

n'avait rien d'un joyeux luron. Qui aurait pensé en conversant avec lui que tel était là l'homme de tant de boutades vives, de tant de traits piquants, de tant de roseries légères et profondes à la fois, de tant de charges satiriques. Un psychologue pourrait gloser à l'envi, là-dessus. Ceci n'entre ni dans mes possibilités, ni dans mes dispositions.

Mais il existait entre Loti et Courteline une parenté certaine. Celle-ci tenait au fond de leurs écrits, révélateurs de leur âme. Bien que touchant à des genres différents ; l'un se servant du roman sérieux, l'autre préférant les saynètes, les comédies et les nouvelles lestement enlevées ; il se trouvait une note commune à chacun d'eux. Elle concernait le dérisoire de la destinée humaine, la désespérance du genre mortel, la désillusion sans issue, « l'à quoi bon » de la fatalité. Ton froid qui saisit chez Loti dans un bain de phrases apte à la tristesse. Humour explosif chez Courteline, le vice, les travers, les ridicules passés au sabre clair, sans complaisance, sans épithètes forcées, tout naturellement.

Quelqu'un a trouvé du Molière chez Courteline. Même dans la gravité. En cela également, il tend la main à l'auteur des Désenchantées. Ne lui doit-on pas une très acceptable Conversion d'Alceste, en vers. Une suite du Misanthrope. Peut-on d'ailleurs, quand il exerce sa verve à pourfendre l'inconséquence de l'homme portée au délire, ne pas éprouver, pour ce dernier –en particulier, c'est sûr, mais presque en général- une indisposition proche de la répulsion. Il faut beaucoup de bonne volonté pour poursuivre la route dans un convoi que l'on sait condamné à l'avance. Mais comment faire autrement puisque le plus grand châtiment de notre prétendue faute consiste en l'inéluctabilité de la vie en société.

On rencontre chez les « traqueurs » à la Flick beaucoup d'animalité (ce qui est très sévère pour certains de nos frères dits sans preuve, inférieurs et qui n'ont pas cet esprit de suite dans l'acharnement morbide contre des innocents en état de non-réponse). Il y a chez ces pioupious une désespérance atone dans leur soumission, même si elle n'est qu'affectée parce que subie cependant.

Lidoire et Potiron ne sont-ils pas les chargés de mission absurde, abracadabrante, pour rien. Des charges, des fonctions sans portée, sans avenir, sans résultat comme tant ou beaucoup en ce bas monde.

Le commandant Hurluret n'incarne-t-il pas la bouffonnerie –son côté bon enfant étant un bon point pour lui et une disposition heureuse qui fait passer tout le reste- de beaucoup de prétendus supérieurs ?.... des condamnés au néant, en définitive, comme tous.

Avec le père Soupe n'assistons-nous pas à la condamnation féroce de la fallacieuse et diabolique Administration où la mesquinerie, la froideur, l'égoïsme, l'irresponsabilité et aussi l'omnipotence qui peut se révéler criminelle touchent au « contre-nature » !

Mâle gaieté... si triste et si profonde. Quand on vient d'en rire on devrait en pleurer... ou se révolter. Comme cela relève bien de Courteline qui dresse un implacable constat de carence, de navrance, d'inéluctable, « d'hélas ! rien à faire ».

Et cela concerne la caserne, la famille, les cafés, les bureaux tout en s'en tenant le plus souvent à des existences banales !

Pour revenir au cadre local, je jurerais que Courteline lorsqu'il écrivit ses satires « le gendarme est sans pitié » ou « Le commissaire est bon enfant » ne se doutait pas qu'il

ferait, un jour, école entre Hendaye et Saint-Jean-de-Luz. Il a inspiré, de toute façon – évidente ou souterraine- une comédie du cru « Les Kaskarots ⁽²⁵⁾ au Commissariat » dont un des rôles était tenu, après la Libération, par un truculent pâtissier d'Hendaye qui excellait aussi bien comme comique, étant naturellement doué, que comme directeur de chorale : Pepito Alonso.

Beaucoup de Courteline, dans la pièce ; à l'échelle du coin, entendons-nous bien. Evidemment les répliques, farcies de pataquès « franco-basque » ont une tonalité autre que celles du fin tourangeau, mais pas un éclat supérieur cependant. Question de pays... Mais le fond demeure de même inspiration... la mise à nu du ridicule d'une police qui applique aveuglément un règlement, déjà sujet à caution par lui-même puisque établi par des hommes.

Courteline a peut-être approché lors d'un de ses séjours en terre basque ces servantes de la marée, si pittoresques. Si oui il a apprécié leur expression sonore, leur comportement libertaire, leurs sorties, pas toutes académiques, pas toutes respectueuses de la syntaxe, de la rigueur du mot.

Comme il aurait sûrement ri des démêlés de ces deux matrones, au verbe étincelant de naturelle insolence, avec un agent très « subséquemment » et très « nonobstant ».

Corps du délit insignifiant mais suite de l'affaire tonitruante. De la bouffonnerie à profusion, sans souffler. Et sans l'ombre d'une quelconque retenue, d'une sorte de timidité, des deux délinquantes, dans le bureau sévère de Monsieur le Commissaire –un homme du nord assommé (le commissaire) par les flots de paroles qui se croisent et, perplexe devant la tentative de corruption que l'on tente, sur lui, sans vergogne. Aussi une conclusion bon enfant puisqu'il n'y avait pas matière à envoyer quelqu'un aux galères. Un peu comme dans la balade des deux lascars à Lérrouville et à sa suite qui n'a pas appelé le conseil de guerre pour désertion.

Courteline a peut-être écouté, ai-je dit déjà, les vendeuses de sardines hendayaises.

Lui est-il arrivé d'étudier quelque personnage local, haut en couleur, qui aurait fait florès dans sa panoplie satirique. Peut-être des séjours trop courts ne l'ont pas permis. Dommage, encore qu'ici, il importait de se mettre dans la peau de gens spéciaux de par leur langue et de par leur milieu.

Qu'est venu chercher, au juste, à Hendaye, Courteline ? Lui l'estivant en avance (ce n'était pas alors le grand afflux vers les plages) que peu virent en ville ou déambulant au bord de l'océan ?

L'homme ne semble pas avoir été un contemplatif pour rechercher, afin de s'y arrêter, la beauté d'un site. Mais ceci n'est qu'une supposition toute gratuite. Qui sait au fond si une nature aussi complexe, aussi contradictoire n'a pas goûté, en poète, au sortilège de la mer et de la montagne.

Misanthrope sur les bords, en ayant « ras le bol » des cénacles parisiens, précieux et fatigants, n'a-t-il pas quêté un peu de vérité, de salubrité en cette fin de France !

²⁵ Marchands de poissons à la criée ambulante, d'origine un tantinet marginale, n'ayant pas froid aux yeux et au parler « pimenté ».

A-t-il été poussé par des connaisseurs amis qui, ayant apprécié les bienfaits d'un climat favorablement doux, l'ont incité à tenter l'expérience ?



Photo prise au café Bellocq : au premier rang, assis, deuxième en partant de la gauche, Georges Courteline. A côté de lui, l'homme à la barbe blanche est le D' Durruty et le quatrième assis est M. Fourquet.

De traces palpables des passages de Courteline à Hendaye il ne s'en trouve pratiquement pas ou de très rares. Il existait à la plage un café connu des estivants et des Hendayais, original par sa façade dont le mur était recouvert de coquillages marins du plus bel effet, bien achalandé tant au comptoir pour le passant rapide aimant le vin rouge que dans la salle faisant office de cercle de jeux ou de conversation, ou sur la terrasse qui donnait sur la mer : le Café de la Côte Basque, communément appelé Café Bellocq du nom de son propriétaire. Le café Bellocq s'honora d'un hôte illustre : Courteline qui parfois descendit aussi à l'hôtel Eskualduna. Georges Moineau, en vacances, délaissait un peu la feuille blanche et on pouvait le voir passer des journées entières, en compagnie d'amis dont le Docteur Durruty d'Hendaye, à jouer au bridge au Café de la Côte Basque. La biographie en fait mention. Le survivant hendayais, s'il existe, doit se borner à une simple évocation affirmative. Etant de ceux-là, je ne puis m'en tenir qu'à une ombre vite diaphane... et à des relations de témoins que j'ai entendues.

Je serais, en outre, bien en peine de donner le nom de la villa qui abrita, un temps, Georges Moineau. C'était sur la partie gauche de la plage, depuis le Casino, vers l'Espagne.

L'exil d'un recteur-philosophe

Chaque jour, entre la gare et plage d'Hendaye on pouvait voir passer un trio qui sortait du commun et qui effectuait une promenade, aller et retour. Il fallait que le temps fût bien inclément pour inquiéter et arrêter nos trois marcheurs.

Il s'agissait, de toute évidence, de la sortie journalière de détente, d'un exercice physique que s'imposaient des êtres que leur occupation –intellectuelle- astreignait à la sédentarité, contraire à une bonne santé. Les trois personnages ne déambulaient point en muets. Ils poursuivaient, avec feu, une discussion commencée bien avant, apparemment une suite de confrontations d'idées, de commentaires d'événements, de jugements. Ils y mettaient le meilleur d'eux-mêmes, semblait-il ; peu soucieux des regards curieux qui les épiaient et ne cherchant, nullement, par réserve, à atténuer le ton de la conversation. Ils parlaient assez haut pour que l'on distinguât, sans effort, qu'ils s'exprimaient en espagnol. Quelqu'un de cultivé saisissait qu'ils usaient d'un castillan sans échardes et qu'ils maniaient avec une rare maîtrise la langue d'outre-Pyrénées.



Tirage photographique ; Le peintre grenadin Lopez Mezquita peignant Unamuno en 1926 à Hendaye dans le garage de Ramon Viguri.

Site webmuseo.com

Le Maître était escorté par deux fidèles qui, en même temps, devaient faire office de gardes du corps. On pouvait ainsi voir Miguel de Unamuno, un grand intellectuel espagnol, chassé de son pays par une dictature qui tenait sous les fers le fier pays d'Ortega y Gasset, celui de Cervantès, celui qui imposa à Ferdinand VII la Constitution de 1820 et qui en 1873 connut la République.

Mais en 1923, un général, qui hélas ! –comme tant d'autres chargés d'étoiles- voulut tâter de la politique, et l'on sait tout ce que cela réserve de cruelles suites, le marquis d'Estella, plus connu sous le nom de Primo de Rivera, établit un pouvoir oppressif qui devait durer jusqu'à l'orée d'une autre République, celle de 1931.

L'aristocratie de la pensée qui n'acceptait pas l'affront, repoussait le glaive –il s'en est trouvé heureusement partout en de telles circonstances- fut frappée. A sa tête Miguel de Unamuno contraint à l'exil. Ce qu'il y a de troublant, d'inexplicable en de telles situations, c'est que quiconque ne se trouve en prise directe avec l'événement, ne se rend point compte du drame, pas suffisamment ou du tout.

On savait bien qu'en terre du Latium un fantoche avait mis le bâillon à son pays. La marche sur Rome faite par de noirs costumés avait défrayé la chronique et la verve des chansonniers parisiens s'était exercée pour tourner en dérision ces pantins que l'on appelait fascistes, dont le comportement avait beaucoup de la farce hélas ! sinistre par un grand nombre de côtés. La Commedia dell'arte se donnait en Italie ; en pleine bouffonnerie mais aussi en entière et démoniaque frénésie meurtrière ce que ne soulignait pas as-

sez –ou nullement- les chansons satiriques. On oubliait la geôle, on oubliait le peloton d'exécution, on jetait un voile pudique sur l'horreur. C'était loin. Entre la péninsule et nous se dressaient les Alpes, barrière ayant vertu d'imperméabilité si du moins on tentait tant soit peu pour la percer.

Si la distance pouvait servir d'excuse, ou en offrir une à l'ignorance, au doute et même au refus obstiné, aveugle, égoïste de savoir, il ne pouvait en être question à Hendaye pour ce qui avait trait à ce qui se déroulait sur le sol espagnol. Nous allions aussi facilement à Irun, aussi fréquemment, aussi familièrement pouvons-nous dire, qu'en ce moment. Et nous poussions en plus quelques pointes jusqu'à Saint-Sébastien. Pas bien plus loin bien sûr pour la majorité d'entre nous. Les moyens de locomotion restreints, les habitudes ou les obligations de la vie sur place, s'opposaient au déplacement lointain. De notre coin hendayais, chez nos proches voisins, nous ne décelions rien, ou nous ne voulions pas le voir, de fâcheux, rien d'horrible, rien de condamnable. Et cependant la répression, la torture, les sévices, l'assassinat même, existaient bien au nom de la raison d'état. Déjà la nuit de l'oppression était tombée sur l'Espagne.

Etions-nous si assurés de notre liberté, si grisés par notre sort que nous ne nous apercevions pas, nous qui fréquentions les endroits commerçants d'Irun, nous qui allions à Amute d'abord, à Gal ensuite, assister à des rencontres de football où s'affrontaient des vedettes espagnoles de premier plan, nous qui nous rendions à Fontarabie pour les événements de la Passion ou pour les fêtes de septembre, nous qui entendions les échos pétaradants de la victoire de la Real Union lors de la finale du championnat national, nous qui voyions se dérouler comme si rien de troublant, de tragique n'était, les festivités pittoresques, animées de la San Marcial... J'arrête. En un mot, nous qui ne percevions rien de très anormal... et cependant le drame se trouvait bien là, à notre portée.

Bien qu'il soit très nauséux de remuer la fange vert-de-gris, avouons que sous l'occupation de notre sol, surtout avant Stalingrad, bien que cette occupation fut tenaillante, humiliante, terrible par maints de ses aspects, les plus anodins d'apparence ne se comptant point parmi les moins mauvais, nous n'avions pu réaliser l'horrible des camps de l'extermination froidement calculée. Jamais, ô grand jamais, nous n'aurions pensé que ces chanteurs gutturaux, ces raides automates de soldats étaient de la même race, de la même formation que ces vampires anormaux d'un certain Reich qui jouissaient en désaxés au spectacle de la déchéance physique et intellectuelle de leurs détenus, qui se repaissaient visuellement de leur étisie et se jetaient, affamés de sadisme sur ce qui en restait pour la crémation en série.

Parmi ceux qui exébraient « le boche » combien s'en trouvaient-ils pour mettre au centre de leur opprobre cela. Bien davantage, combien se doutaient qu'ils faisaient un hâtif et injuste amalgame en oubliant ou en ne voulant point apprendre l'holocauste qui avait commencé à la prise du pouvoir par le guignol autrichien et lourdement atteint les rangs des démocrates, des hommes libres d'outre-Rhin. Une visite au camp du Struthof dans les Hautes Vosges devait, quant à moi, me révéler un tel état de chose, inacceptable et navrant.

Cette ignorance confuse -voulue ou affectée- dont je viens de parler, concernant plusieurs cas, nous devons la manifester, pour beaucoup, à l'égard d'un pays que nous considérons à tout jamais débarrassé de l'exploitation de l'homme par l'homme, cette Russie de la Révolution de 1917 qui avait terrassé le tsarisme et donné un coup de fouet à l'espérance humaine en une justice qu'il ne fallait plus attendre d'un au-delà hypothétique, à la grande fraternité entre tous les êtres. Séduits par les premiers événements, croyant

dur comme fer que le socialisme avait triomphé dans un vaste coin de la planète, préparant un communisme de rêve, nous n'avions prêté qu'une attention très relâchée aux purges sanglantes d'avant 1940. Trotski, pas à l'abri non plus du dévoiement conduisant au crime, était un traître. Nous en convenions, sans chercher plus loin. Le peuple russe, ce grand peuple qui s'était libéré des lourdes chaînes du passé, l'avait condamné, répudié. Cela suffisait. Nous ignorions ou feignions d'ignorer que le peuple n'était qu'un alibi. Joseph Vissarionovitch Djougachvili avait remplacé Nicolas II. Staline occupait le trône des Holstein-Gottorp héritiers des Romanov, d'une façon aussi absolue avec encore une cruauté accrue et d'autant plus blâmable qu'elle bénéficiait d'une complicité occulte, savamment entretenue et dont le paravent le plus efficace résidait dans l'accusation de haute trahison des victimes qui, hélas ! du moins ouvertement, en convenaient.

Nous savions, par orchestration habilement conduite, le rôle de l'U.R.S.S. avec à sa tête, son guide génial dans la guerre d'Espagne. Peu nous importait alors de savoir qu'à leur retour dans le paradis soviétique les rescapés des Brigades Internationales étaient passés par les armes, parce qu'en connaissant trop sur une réalité d'intervention, d'aide, moins reluisante que la fable voulait nous le faire avaler. Le pacte avec le repoussant nazi aurait dû éveiller quelques soupçons chez nous. Le chloroforme devait jouer puisque –et c'est exact- l'Armée Rouge allait depuis 1941 avoir un rôle déterminant dans la victoire du camp de la liberté, et ce au prix de sacrifices formidables en être humains, de destructions, de ravages considérables. Staline se jurait –ou on le jurait pour lui- le père des Peuples. Quelle dérision ! Quelle sinistre farce ! Quelle imposture ! Il a fallu les révélations du goulag et des méthodes dont leurs alliés d'un an, les féroces bouchers à la croix gammée, n'auraient pas eu à rougir, pour nous décider à comprendre ce que l'on avait fait de l'épanouissement de l'individu.

Dire qu'à l'heure actuelle il se trouve encore parmi les humbles, les exploités, des gens pour justifier ces crimes, s'abâtardir au point de croire encore à la terre promise, dépasse l'entendement, surtout dans un pays comme le nôtre où le vieux fond révolutionnaire, cabré contre la tyrannie, demeure.

Que des nostalgiques du fascisme –il en est aussi bien rouge que brun ou blanc- s'en gargarisent, soit. Mais que de prétendus adeptes de l'internationalisme refusent de voir la sinistre imposture, la gigantesque escroquerie morale, l'envers de la médaille, déroutent toute analyse.

Que des politiciens sans vertu, sans talent, s'en tiennent à une soumission monnayée et jouent au démagogue à contre-courant, malgré la sombre réalité, passe.

Mais que certains intellectuels dits d'avant-garde, refusent d'accepter que leurs yeux se dessillent, qu'ils ne manifestent aucun réveil, qu'ils ne se résolvent jamais à secouer leurs illusions, manquent à ce point de courage moral, qu'ils se font les complices d'un état sans soleil, ne peut que faire douter de l'aptitude des êtres à se libérer et à aller de l'avant pour construire une société plus juste sans que le cœur soit oublié.

Unamuno fut notre Victor Hugo, à Hendaye. Au passage, je me demande bien, revenant un instant sur notre surprenant manque de curiosité pour savoir qui l'avait conduit à l'exil, si les naturels de Guernesey, tout en reconnaissant et honorant leur hôte illustre, n'avaient pas un regard complaisant et peut-être admiratif pour Badinguet.

Unamuno... Victor Hugo... Bien des points communs à quelques années de distance, pour que l'on puisse trouver chez les deux hommes des analogies : le physique,

tout d'abord. L'Espagnol était sans doute un peu plus grand et moins carré que le véhément auteur d'Ultima verba. Mais la touche globale présentait d'indéniables et nombreuses affinités.

Nos livres de classe, de français (littérature) et d'histoire nous représentaient Hugo, dans son âge plus que mûr, le cheveu blanchi, coupé en brosse, la barbe et la moustache neigeuses, riches car bien fournies. Pareillement le « bilbaino » portait le poil capillaire court et blanc, droit et bien hérissé. Il allait tête nue, un fait assez rare alors. Le vêtement ensuite. Tous deux semblaient avoir de la prédilection pour le veston sombre. Hugo ne paraissait pas embarrassé par la cravate. Rien apparemment sur la chemise, au-dessus du gilet. Unamuno ressemblait à ces pasteurs anglicans avec leur col blanc pris dans un sous-vêtement noir qui monte haut. Avec cela, chez l'Espagnol, une démarche souple, sportive qui devait, surtout sur le tard, faire défaut au comblé de gloire et d'honneurs parisiens, plus tassé, plus lourd.

Voilà pour une apparente similitude, une approche de ressemblance physique touchant principalement le haut du corps, l'autel de ces deux penseurs, la tête. Pour ces deux cerveaux n'était-ce point là, en effet, le point le plus vénérable, le plus indispensable de leur être d'exception, la source où naissait leur œuvre féconde ?

Les situations de Hugo et de Unamuno, en tant que citoyens, étirées dans le temps appellent le constat d'un similaire très approchant.

Hugo n'avait pas voulu perdre le contact visuel avec son pays abandonné, contraint et volontairement consentant, pour un temps. Des îles anglo-normandes où il trouva refuge, la ligne continue de la presqu'île « cotentinoise » peut, par temps favorable, s'observer. Nettement de Jersey, certainement de Guernesey mais avec plus de difficulté. L'appareil d'optique aidant, avec de l'imagination le séparé momentanément peut rêver. Ce que le touriste peut considérer comme une banale apparition, lorsque ne frappe aucun interdit, qui n'est angoissé par aucune question de possibilité de retour, relève pour le proscrit, de l'espérance tenace et pour l'instant du mirage.

Unamuno pouvait, à loisir, regarder chaque jour sa chère Espagne, d'autant plus chère cette partie qui s'offrait, qu'il était basque lui aussi, de Bilbao. S'ouvraient, en plein sous ses yeux, Fontarabie et Irun, ces deux cités sœurs d'Euskadi. Il lui était loisible, souvent et aisément, d'apercevoir les lignes parallèles ou imbriquées des hauts des montagnes de Guipuzcoa puisqu'il résidait au quartier de la Gare où d'un saut on accède à la frontière. Combien de fois Unamuno ne descendit-il pas vers le Pont International pour avoir l'impression de s'en revenir chez lui et que de fois ne considéra-t-il pas, avec nostalgie cette barrière qu'on lui fermait ou que son indomptable refus de pactiser avec le bourreau, avait fermée.

Unamuno s'arrêta parfois, à notre groupe scolaire. Nous le vîmes en grande conversation avec, notamment, notre Directeur. La chaleur paraissait être l'une des principales qualités de l'entretien. Si ainsi deux êtres se retrouvaient, s'ils partageaient de la sorte, quelques instants, la même substance intellectuelle et morale c'est de toute évidence que leur philosophie s'apparentait. Avertis, bien que jeunes, de l'humanisme de notre Principal, nous pouvions affirmer que les plus nobles idéaux se trouvaient au rendez-vous du fraternel commerce. Notre Directeur était béarnais, tenant de sa race une finesse affirmée. Unamuno avait le côté âpre et subtil qui caractérise le Basque.

Unamuno, philosophe, poète, romancier, essayiste mettait dans toute son expression de la véhémence. Cette impétuosité était le fait d'un non-conformisme, d'un refus de ce qui porte à ramper, d'un implacable réquisitoire contre tous les préjugés qui handicapent son temps. Et le mal n'a pas été enravé, hélas ! « L'Espagne, en moi ; le christianisme en moi ; moi comme homme doté d'une âme immortelle. » Cette phrase, de sa veine, résume bien la pensée « unamunienne ». N'y retrouve-t-on pas de la grande fierté hugolienne. N'y a-t-il pas, là-dedans du « s'il ne reste qu'un je serai celui-là » ? Individualiste Unamuno l'était, ainsi qu'il se trouve hautement affirmé dans « En torno al casticismo ». Lui, qui prétend contenir le christianisme prend ses distances avec le catholicisme que, dans « la agonía del cristianismo », écrit en 1925, en pleine dictature, il qualifie « d'opium mortifère »⁽²⁶⁾. A-t-il repris là, un jugement célèbre ? Il était bien trop indépendant pour se complaire au plagiat. La formule est de lui, de ce libéral destitué du rectorat de Salamanque (de la Direction) en 1914 et déporté en 1924.

Beaucoup de critiques, d'avis autorisés voient dans « le sentiment tragique de la vie » (1913) son œuvre capitale. Ecrivain à la gamme variée, penseur multiforme, il y a certainement de l'audace à vouloir sérier, à tenter d'attribuer une prime. La production fut vaste, marqua son époque, sphères intellectuelles comme politiques, dans son pays comme à l'étranger. Il déborda les Castilles ce grand esprit ouvert qui apprit le danois pour lire Kierkegaard dans le texte.

Quoi de moins surprenant que cette recherche dans le concept d'angoisse de tout ce qui motive, explique une philosophie de l'existence où le pessimisme domine, où le mal triomphe ?

La vie allait se charger de confirmer les doutes lancinants, les tendances déprimantes, les impuissances des êtres, les outrances fanatiques du cléricisme, les criminelles stupidités des ambitieux. Revenu en Espagne lorsqu'en disparut la dictature, bien que laissant encore présent, pour un an, le soliveau Alphonse XIII, il reprit à l'Université ses hautes fonctions salamanquines.

La République, il la connut, vilipendée, attaquée avec rage sous le Front Populaire qui portait avec lui les espérances d'un peuple qui demandait à s'épanouir, ce qui stipulait la mise hors d'état de nuire des forces obscures, mauvaises, pour qui il n'est de réalité valable, acceptable que dans la domination totale et brutale.

La conjuration haineuse, le « mano a mano » de tous les nantis de l'intérieur avec les oiseaux de proie de l'étranger mussoliniens et hitlériens, devaient terrasser, et pour longtemps, la démocratie espagnole dont le principal handicap était la jeunesse.

1936 fut une année de départ vers l'atroce pour nombre d'Espagnols.

Pour Unamuno qui peut-être ignorait –pas si sûr– que légion de ses malheureux compatriotes avaient envahi Hendaye fuyant de partout, s'échappant d'Irun assailli par le burlesque Mola, il convient, dans les premiers moments de la rébellion du moins, d'observer un silence prudent.

Peut-être un court instant contenue, l'indignation de l'être généreux devait se donner libre cours dans une apostrophe cinglante lors du congé définitif avec les forces du mal, où en quelques lignes toute la dignité humaine était définie et exaltée.

²⁶ Les écrivains célèbres (Editions d'art Lucien Mazenod)

Nobles paroles, propos durs, refus courageux. Du Zola dans tout cela.

Un Anatole France aurait pu dire, à ce moment précis de révolte éclatante, au sujet d'Unamuno « il fut un moment de la conscience humaine ». Cela, comme pour le pamphlétaire de « J'accuse » aurait aussi bien pu être lancé sur le cercueil car Unamuno ne survécut pas à l'affront criminel fait à la pensée, ainsi qu'au mauvais coup perpétré et réussi contre son pays.

2) La marge

Le « vedettariat » bon enfant

Il était dans les villes de petite importance surtout ; dans les villages les plus reculés des individus ou des groupes d'individus qui tranchaient sur le gros de leurs compatriotes. A eux seuls, ils faisaient souvent la joie de la cité dont ils étaient membres à part entière, sans qu'il y eut d'ailleurs aucune tentation de rejet de quiconque.

Cela a disparu ou se trouve grandement en voie d'extinction. La vie, dans cette grande famille que constituait le quartier, le bourg, l'agglomération et qui se manifestait par des particularismes vernaculaires, est abandonnée de plus en plus, surtout depuis que les individus croyant fallacieusement en une liberté se sont emprisonnés, à qui mieux mieux, dans leur « carlingue » à pétrole, devenant des étrangers qui foncent pour s'emmurer de-rechef dans des bâtiments imperméables, des geôles de séparation bougonne ou hostile.

La rue a perdu sa fonction scénique, son rôle de rassemblement, son pôle des retrouvailles pour devenir un désert d'indifférence au milieu d'un tumulte frénétiquement accéléré.

Terminés les attroupements pacifiques, les forums locaux où « ça discutait dur », en toute tranquillité, sans souci de l'heure, sans dérangements et sans risques.

Mortes les conversations sur les devants des portes, les longs conciliabules auxquels on se livrait, assis sur des sièges qui ne craignaient point d'envahir les trottoirs.

Inconnues ces longues et lentes promenades dans les passages urbains qui appartenaient à des humains normaux.

Le pittoresque s'en est allé. Le sérieux pénible et revêche a remplacé la bonne humeur.

Le marginal n'a plus droit de cité. Que ferait-il cet être insouciant, heureux de son sort, parmi les agités, les anxieux ?

Qui pourrait, à l'heure actuelle, se permettre de passer de bons moments à voir évoluer des personnages étranges ; à suivre leurs manèges, à surprendre leurs mimiques, leurs facéties, leurs colères aussi, à écouter leurs sorties osées ?

Les acteurs... des concitoyens consacrés sans apprêt. Ils furent quelques-uns et divers ces originaux, à la singularité, à la bizarrerie, à l'excentricité sympathiques ; ces « à part » sans être des exclus, disons même un peu des triomphateurs par certains côtés et à certains moments ; ces « idiots de village » simples et crédules, voués à la « chine » familière ; ces « riches en gueule » avec leurs sonores et tranchantes affirmations qui désarçonnaient les moins timides, ces particularistes amoureux de leur supposée indépendance. Ces non-conformistes peu soucieux des sempiternels usages ; ces railleurs impénitents, sources de bons mots recherchés et répétés ; ces marquants exceptionnels, bien caractéristiques dans une communauté.

La famille d'où ils sortaient, leur milieu propre où ils évoluaient, le métier –ou l'activité qui en tenait lieu- qu'ils exerçaient, la disgrâce ou la différence physique de leur individu avaient contribué à cet état de « pas comme les autres ».

Bon nombre s'étaient taillés un personnage et s'y tenaient jalousement ce qui les obligeait à un comportement, un accoutrement, un langage, bien à eux. Ils étaient devenus à un point tel des personnages, et pourquoi pas des personnalités, qu'ils avaient comme perdu leurs noms patronymiques. On les connaissait surtout, par leurs surnoms colorés, expressifs, signifiants. Quelques-uns avaient conservé leur prénom surtout quand celui-ci sonnait bien et correspondait au rôle de l'acteur.

Des marginaux certes... mais qui collaient bien à l'ensemble.

Des vedettes.... Sûrement. Hendaye en connut. Si leur renommée ne dépassa pas Haiçabia, s'ils ne furent point cités loin à l'instar d'un Quasimodo ou d'un Léon de Bayonne, ils connurent leur heure de gloire, de triomphe, leurs déboires aussi, dans le microcosme frontalier.

Pour les évoquer loin de moi la pensée d'établir une quelconque sélection. Il ne sera pas établi de classement. Ils eurent, chacun en ce qui le concerne, leur cachet propre, leurs mérites respectifs, leurs succès personnels. Il se peut qu'il en soit omis quelques-uns.

La galerie a peut-être des places vacantes. Pas beaucoup, que l'on se rassure.

Si ma mémoire défaille un peu qu'il me soit beaucoup pardonné.

En faisant revivre ceux dont je me souviens et qui, par conséquent, ont laissé chez moi une trace durable, j'y associe les rares oubliés, les « obscurs », ces « sans grade » de la marginalité, de l'exception.

Quand le garde veillait

Au cours de la protohistoire de la sécurité des citoyens, il sera noté, dans les tout débuts surtout, une singulière facilité à la faire observer dans la pratique quotidienne. Il a fallu à Hendaye –restons chez nous- attendre un certain bout de temps après l'Armistice de 1918 pour assister à la création du corps des gardes locaux. Les « braves gens » que par définition poétique et musicale furent les « agents » ne se « baladèrent » qu'avec un peu de recul. Et encore cela se fit avec un tel semblant de discrétion, une telle recherche d'assimilation, un souci manifeste de « non coupure » que –le képi, le ceinturon, les écussons exceptés- la veille et la répression ne gênèrent personne.

L'Autorité municipale, aux environs de 1925, dans son expression manifeste, était du ressort d'un homme, un civil, sans uniforme de distinction, plus citoyen de la communauté locale que soumis à une règle étrangère, à une discipline venue d'ailleurs avec toute sa démonstration extérieure et son assujettissement lointain.

Diri... était un composé de garde-champêtre, de garde-rues, d'annonceur public, de surveillant d'étal. Son nom, relevant du pur basque, signifiait à l'intérieur de la cité, de la localité (vous les initiés, terminez l'abréviation avec ces données succinctes). Coïncidence heureuse du nom et de la fonction car le personnage se trouvait à part entière dans les méandres des voies de la commune, sur la place, dans toutes les manifestations commémoratives ou autre, bref partout où s'engendrent, se déploient l'activité, la joie, la fête, la peine également d'une population.

Le père Diri... ne manquait pas de pesant. La corpulence affirmée renforçait le poids de son ascendant respecté ou craint. De nos jours, il serait compris dans la catégorie des « un peu au-dessus de la moyenne » question taille. Mais alors puisque l'allongement osseux s'arrêtait avec plus d'avance, il faisait grand.

Et avec ça nanti d'un embonpoint débordant la ceinture large de flanelle noire ; embonpoint qu'il portait bien et qui renforçait sa prestance. Col et cravate paraissaient être les seuls attributs de sa fonction puisque tout le reste de l'habillement s'en tenait à la tenue commune et que le béret noir se trouvait en bonne place, sur la tête et sans désemparer.

Qui était au juste ce Basque qui avait dû bien bourlinguer ou immoler force teutons avant de se voir confier, en vertu sans nul doute de mérites acquis sous les armes ou en terres lointaines où s'assoient les meilleures réputations, la veille des concitoyens.

D'où sortait-il ? A entendre le personnage –dans ses bons moments il n'était pas avare d'emphase imaginative. Il avait beaucoup vu, beaucoup entrepris et largement réalisé. Il fallait bien le croire, ne serait-ce que pour que s'affirme une aura indispensable à asseoir une indubitable puissance. Je viens de dire dans les bons moments. En effet Diri... n'avait pas la réputation d'un homme à l'humeur égale et dont l'approche se faisait toujours avec plaisir. Sa constitution aidant, son regard fermé, sans complaisance avec, en complément, une voix forte, tranchante, péremptoire ne facilitaient pas un abord amène en toute circonstance.

Il y avait pour les gamins deux façons de regarder Monsieur Diri... Tout d'abord avec la curiosité que ses sorties par la cité provoquaient. C'est lui, en effet, qui était chargé de porter les nouvelles orales, presque à domicile. Pour alerter la population, il disposait d'un tambour à la peau roussie, signe de son ex-jeunesse, tendue sans recherche, ce

qui donnait des roulements plutôt sourds quand s'exerçaient sur elle des « ra » et des « fla » d'une certaine lourdeur. Le message était transmis d'une voix forte. Nous, les gosses, qui ne percions pas les arcanes de la communication, admirions cependant, le musicien –en rupture de garde républicaine-, et le héraut à la manifestation orale percutante bien que sans truchement de haut-parleur.

Ensuite avec de la crainte, motivée par son physique imposant, son air bourru, bien dans le ton. Nous le savions aussi aux aguets constants d'énergumènes en proie au démon du larcin ; d'effrontés au comportement critiquable. Nous assistions à ses chasses impitoyables des chiens qui ne craignant pas l'écrasement s'en donnaient à cœur joie avec les saletés qui traînaient et qui laissaient, en outre, leurs apports personnels de pâtés gluants et nauséabonds, en dignes devanciers des toutous qui maculent les trottoirs modernes ; la chaussée leur étant interdite.

Quelques allergiques à la salle de classe, quelques fervents adeptes du « buisson » avaient tout intérêt à éviter de se montrer dans la sphère d'action de Diri... Il n'y avait point, en l'occurrence, de plus zélé serviteur de l'école obligatoire que lui. Le délinquant surpris en plein vagabondage devait en passer par le courroux du cerbère, pour ensuite, tenu par une poigne solide, être conduit au lieu où étaient censés se trouver tous les enfants honnêtes. Chemin faisant on pouvait assister à l'audition d'une authentique leçon de morale. Un exposé tonitruant avec des pointes exclamatives et des silences pour marquer les reprises.

Beaucoup de question d'honneur dans la philippique... Les parents les pauvres !... Et cette paresse qui conduit droit au bain. Et tous les sacrifices que l'on (?) s'impose pour vous instruire... Tout l'arsenal de la récrimination semblait y passer. Pour terminer la période enflammée le sempiternel, ce n'est pas de mon temps... etc. etc.... Jamais au grand jamais, le fier Diri... n'aurait accepté d'être un simple auxiliaire du corps enseignant. Bien trop pénétré de sa personnalité pour cela. Associé, encore passe. Avec ce sentiment d'être celui qui, seul, veillait sur la bonne marche de l'institution, celui qui supervisait.

Les rapports avec les instituteurs ne manquaient pas de chaleur. La cohabitation dans un même établissement y était pour quelque chose. Les conversations, entre voisins se déroulaient entre deux cours ou avant la reprise des activités scolaires. Je sais quelques pédagoges d'Hendaye de l'époque, fins, astucieux, madrés qui y allèrent de leur mise en condition du bavard pour lui faire narrer ses exploits passés, vrais ou inventés. Exploits qui de toute façon avaient pour cadre un lointain exotique ou un théâtre d'opérations militaires approximatif, tant il demeure prouvé que la distance et le flou conviennent au bluff... Exploits de grand voyageur qui en avait vu de toutes les couleurs, de tous les aspects... Exploits d'un héros à grand mérite, à qui la victoire sur le casque à pointe devait beaucoup.

Monsieur Diri, bien évidemment, n'était pas un homme à se lier sans choix. Il ne prêtait pas une oreille, également attentive, à tout le monde. Il avait ses têtes à lui. Il ne pouvait être question avec lui de prolonger un entretien si l'on n'était pas dans ses bonnes grâces. Sauf dans des cas bien précis où la tentation, l'appel venaient du verre de vin rouge. Oui le père Diri... avait son péché mignon. Il ne répugnait pas à user du godet. L'ancre du démon ne se trouvait pas loin. Le vieux Cadettoun ouvrait son estaminet presque en face. Sacrifiant au bon usage qui voulait que la cérémonie du zinc ne s'accomplisse pas en silence, Diri... pour quelques instants s'abandonnait à l'échange des propos. Mais comme les séances propitiatoires se renouvelaient plusieurs fois dans la journée, il lui fallait garder quelques réserves. Aussi rompait-il la file des buveurs, assez

rapidement, pour reprendre son rôle austère et distant, dehors ou dans son officine. Il disposait d'un coin pompeusement appelé bureau qui collait à une salle de classe du rez-de-chaussée de la mairie. Quel pôle miraculeux pour Hendaye que cette antique maison commune ! Là concevait et signifiait le législateur local. Là se délivrait la pièce officielle. Là on convoitait pour le meilleur et pour le pire. Là se dispensait le savoir. Et là aussi, chez Monsieur Dir... se consignait tout ce qui touchait à la sécurité publique.

Des papiers traînaient partout dans le bureau et recouvraient la table de travail du maître de céans. On était parfois un peu surpris par un certain laisser-aller chez quelqu'un qui prônait l'ordre. Mais cela ne durait pas. L'accessoire était vite rangé ou partait en fumée, dans un grand poêle, fort utile en hiver.

L'honorable Monsieur Dir..., bien que sur le retour ne demeurait pas insensible au charme féminin. De ses assauts de jeunesse au pays ou à l'étranger, de ses conquêtes de belles de nationalités et de races diverses (à l'en croire) il avait conservé un net penchant pour le beau sexe. Son attaque de toute façon ne pouvait emprunter au feutré. Le père Dir... portant encore beau et le sachant, allait à l'abordage avec la certitude de son pouvoir. Cela ne menait certes pas loin mais la concernée n'en manifestait pas moins un certain émoi. Il impressionnait aussi les paysannes qui tenaient table au marché. Bien que n'ayant rien à craindre, leur commerce étant licite, elles éprouvaient toujours un petit pincement au cœur à se voir épiées et interpellées. Mais le ton familial, jovial, les rassurait vite. L'œillade faisait merveille. Il le fallait avec un personnage si important. Presque Monsieur le Maire... son chef direct. De méchantes langues prétendaient que le flambant Dir... si assuré de son pouvoir et de sa supériorité, avait une attitude plus que déférente envers son patron. Peut-être ne sont-ce là que basses calomnies ! De toute façon le cas est fréquent de nantis d'un geste de pouvoir qui en abusent insolemment mais qui devant leurs chefs sont d'une platitude écoeurante. Il s'agit, à n'en point douter, d'un dédoublement de l'individu. Il faut, à trop forcer dans un sens, tirer tant qu'on le peut dans l'autre pour remettre les choses en l'état, le plus près possible de la norme acceptable.

Le père Dir... avait fait son temps... son second temps de service. Son remplacement se fit presque sans que l'on s'en aperçut. Un autre bénéficiaire de l'emploi réservé, sans nul doute passé par des voies similaires à celles de son prédécesseur, combla un vide que manifestement très peu avait constaté. Mais il fallut un beau jour en convenir. Ce fut lorsque le cornet lança son son aigre par les rues, pour convier les habitants à l'écoute de la ou des nouvelles. Lab... le nouveau porteur de dépêches opérait. Le tambour était relevé. Si Dir... était plutôt lourd, massif, pesant du bas, Lab... son successeur ne semblait en aucun moment tenir en place tant son agitation, sa vitalité s'avéraient grandes et sans relâche. Il avait de surcroît une démarche sportive, un pas léger qui tranchaient avec la lente déambulation que nous avons connue.

Il en fut vite terminé avec l'unique garde en civil. Le « supplétif » demeura pour des tâches d'appoint, de commissionnaire, de diffuseur de décisions des édiles, de percepteur de taxes de péage mais toute l'autorité de police parut revenir —et le fut effectivement— à deux assermentés en uniforme, képi portant en bonne place les armes d'Hendaye bien planté sur le chef. Les premiers agents de ville.

On aurait pu les croire choisis tout exprès par un maire humoriste, leur patron, à part entière, à l'époque. Était-ce le cas ? Je ne le pense pas. Mais à voir opérer, aller, venir, se balader comme dans la chanson, côte à côte deux êtres aussi dissemblables que l'agent Tounerf et que son placide béarnais de collègue, on ne pouvait s'empêcher d'évoquer Don Quichotte et Sancho et un peu plus tard Laurel et Hardy. Le premier

préposé à la surveillance et à la protection des citoyens de la localité était tout en os... L'autre affichait avec un plaisir évident une bedaine importante.

Braves comme il seyait en ces temps de compréhension mutuelle, nos deux agents acceptaient quelques brocards pas méchants, à eux adressés.

Malgré l'incontestable prestige de leur tenue, ils ne firent jamais bande à part. La route de chez Lamouliate, cette voie sacrée qui menait à la suave dégustation leur demeura très ouverte. Ils ne se firent jamais faute de l'emprunter. Le flambeau ne s'éteignait pas qui faisait du bras du civil à celui du gardien revêtu de l'habit qui situe et en impose.

La farce délictueuse des pandores

« La force militaire qui maintient la sûreté publique » n'était pas absente à Hendaye. L'arme avait ses quartiers permanents sur la route qui conduit à la gare et qui n'est devenue boulevard que bien plus tard. Cela n'avait, à proprement parler, rien d'un casernement. Il s'agissait, en fait, d'une vaste maison bourgeoise comme on pouvait en voir quelques-unes dans le centre-ville. Le drapeau tricolore, flottant en permanence sur la façade d'entrée, portait témoignage du caractère officiel du bâtiment. Grande demeure à plusieurs étages, avec des appartements importants propres à servir de bureaux et aussi suffisants pour loger les gendarmes et leur famille. Au sous-sol, il est certain que l'on avait réservé une cave particulièrement sombre ; à parois épaisses ; dotée d'une porte à gros verrou, pas facile à ébranler ; pour faire office d'ergastule.

De toute façon les arrestations n'étaient pas nombreuses. Il ne s'agissait que d'un temporaire et limité passage en « cabane ». La libération survenait le plus souvent, après un court purgatoire. Si le cas s'avérait plus grave, le transfert s'imposait. On conduisait le détenu à la Centrale bayonnaise, à cette fameuse « Villa Chagrin » désignée par les Gascons des bords de l'Adour sous le vocable fleuri et parfumé de « pichore ».

Pour des raisons que seule l'Administration, pénitentiaire connaissait, la caserne de gendarme changea de coin. Tout près des Allées, au bord de la vieille route de Béhobie, une grande bâtisse, avec tout ce qu'il y avait d'approprié au rôle imparti, fut édifiée. Ne collant à rien, elle présentait mieux, répondant bien à sa vocation, celle d'être très distincte de tout le reste. L'effectif de la caserne ne fut jamais très fourni. Ce qui fit que tout le personnel était bien connu de tous ; vivant, pratiquement, en symbiose avec l'ensemble des concitoyens.



La tâche des gendarmes outre celle de veiller à l'ordre public, de poursuivre les délinquants, s'étendait à Hendaye jusqu'à la zone frontière. Le gendarme surveillait la gare internationale et contrôlait les entrées et sorties entre la France et l'Espagne.

Deux porteurs d'uniforme D...et V..., deux vrais Gascons, affectés sur les bords de la Bidassoa, (il y avait beaucoup de fils des régions bigourdanes, chalossaises, béarnaises, bordelaises dans la carrière des armes) se trouvaient de surveillance en gare d'Hendaye un certain soir, à l'arrivée du tram de vingt trois heures, en provenance de Bayonne. Déjà le matin même ils furent de service, au même endroit, quand partit à huit heures, le premier train de la matinée.

Nos deux compères avaient repéré un voyageur qu'ils connaissaient bien et qu'ils avaient vu monter dans un compartiment, nanti d'un panier d'osier et d'une bonbonne. Les habitudes de tout un chacun, dans une petite localité où les gens se connaissaient bien, n'avaient de secret pour personne et surtout pas pour deux perspicaces observateurs.

Ils n'eurent donc pas à trop se forcer pour réaliser que Du..., un cheminot se rendait dans son pays d'origine, en Béarn, ainsi qu'il le faisait très souvent, presque à chaque congé hebdomadaire, pour en ramener victuailles alléchantes et vin clair et agréable.

Du... était un bien brave homme, un de ces cadets de famille paysanne contraints, souvent, à chercher ailleurs que sur le lopin familial trop exigü, leur gagne-pain.

Du... n'était pas un dévergondé. Loin de là. Sa seule faiblesse venait d'un trop grand attachement pour le jus de cette treille que Noé eut un jour l'idée saugrenue et généreuse de planter et de soigner. Pas regardant avec ça notre cheminot quant à la qualité du cru.

Parmi les anecdotes qui s'attachent au personnage ; pantagruélique dans un sens ; il en est une dont je me souviens et qui me fut narrée par des témoins oculaires appartenant à la grande famille de la Compagnie du Midi. A l'époque on transvasait le vin à fort degré, le rouge épais, du wagon espagnol au foudre français. En cours d'opération il se produisait des pertes. Pas pour tout le monde. Maintes peaux de bouc se trouvaient toujours opportunément au bon endroit pour recueillir les filets fugaces. Du... n'était pas des derniers à profiter de l'aubaine. Il se trouvait également, lorsque le jet était trop fort et le flot trop puissant, qu'on recevait le précieux liquide dans de grands baquets, où parfois il séjournait au soleil avant de retrouver le gros de l'expédition.

Un jour de canicule, notre Du... assoiffé plus qu'à l'accoutumée, avisant la vasque miraculeuse, ne fit ni un, ni deux. Il expédia au diable sa casquette et plongea sa tête dans le liquide chaud. Il pompa... pompa, à en perdre le souffle. Quand il se releva, satisfait, il avait tout d'un inca. Sa chemise portait des stigmates d'un rouge noirâtre, pas beaux à voir.

Avec de telles dispositions on pouvait être assuré qu'à l'occasion de ses voyages en Béarn où le vin a bonne réputation, Du... ne se privait point pour honorer un pur produit de son sol natal. Cela réservait de chauds retours et des alanguissements profonds dans le compartiment d'accueil.

Lorsque le train de vingt-trois heures stoppa en gare d'Hendaye, nos deux compères de faction entreprirent une rapide inspection du convoi. Que cherchaient-ils ? A arrêter quelqu'un. Que non pas ! Vous avez deviné. Seul Du... les intéressait. Comme espéré, le cheminot ronflait profondément. Sans perdre un instant nos deux gendarmes, comme de simples filous s'emparèrent du panier et de la bonbonne revenus d'expédition bien lestés, mais se gardèrent bien de réveiller leur propriétaire.

Le train avait un aller et retour à faire encore (Hendaye-Irun-Hendaye).

Les deux complices s'en furent, incontinents, avec leur rapt vers une « canfouine »⁽²⁷⁾ en planches où l'on servait à boire et à manger et ce tout près de la gare. Pas un quatre étoiles, bien sûr ! Une gargote que les estomacs délicats avaient intérêt à éviter, mais où de solides appétits pouvaient trouver leur compte.

Rapide examen des provisions. Quelle chance ! Des œufs, du jambon. De mèche avec le tenancier Mai... -que ne ferait-on pas pour s'attirer les bonnes dispositions de la maréchaussée- ils commandèrent une omelette de taille.

²⁷ Etablissement – baraque – fourre-tout et restaurant de bas étage

Presque tout y passa. Nos lascars en rupture de mission sérieuse laissèrent l'amphitryon à sa préparation et s'en furent sur la voie de garage où l'on abandonnait le train revenant de son court séjour en Espagne. Du... dormait toujours.

« Allez ! Réveille toi... lui fut-il intimé. (*Surprise de Du... dont les vapeurs se dissipèrent un peu, à la vue de ces deux apparitions qu'il connaissait bien*).

- Qu'y a-t-il ?
- Oh ! rien de grave. Rien de cassé. Suis-nous.
- Et mon « pèyro » ? ⁽²⁸⁾ Et ma touque ?
- Viens... viens. Ils ne sont pas perdus. »

Après un « chaloupant » passage sur les rails ce fut l'arrivée chez Ma... Le couvert était mis. L'omelette fumait dans le grand plat.

Pas sot du tout, Du... comprit, sans tarder, de quoi il retournait.

« Qu'avez-vous fait... voleurs ! Je vais me plaindre, s'exclama-t-il sans ménagement et oublieux de la qualification de ses antagonistes.

- Tais-toi... Tiens, bois un coup... et un bon Pernod par-dessus le marché.. bien frais. »

Comment résister avec une langue pâteuse et un gosier à sec ? La vertu du breuvage, absorbé sans retenue, calma le frustré et même le remplit d'allégresse.

La nuit se passa en beuverie, en « pousse-festin ». Nos deux lascars accompagnèrent le spolié –l'était-il tant que cela, au demeurant ?- pas loin de son logis, où tout reposait.

Pas assez inconscient pour faire du bruit, Du... posa son panier quasiment vide et sa bonbonne éliée, fit une rapide toilette, but un coup (du café qui stagnait depuis la veille), et s'en alla prendre son service. Les libations ne lui avaient point fait perdre la notion de l'heure ni celle du devoir.

La matinée se passa en ouillage de la chaleur de la nuit.

A midi le retour au bercail devait réserver à Du... une cuisante surprise. Sa femme était à son fourneau. Elle confectionnait –sans doute avec ce qui restait- une omelette au jambon. Avec ces transports que l'alcool stimule, Du... s'approcha de son épouse et esquissa un geste amoureux. Mal lui en prit. Encore en proie à une colère qui de toute évidence ne l'avait pas quittée depuis le matin, depuis la constatation du manque, la cuisinière retourna d'un geste sec la poêle en direction de l'intrus. La galette vint s'écraser sur la figure du coupable qui s'enfuit pour se débarrasser d'un fard inattendu et brûlant.

La robuste constitution du cheminot fit qu'il n'y eut pas de suites fâcheuses pour sa peau. Vite, il n'en parut rien.

En compensation, ses deux compagnons de bordée lui payèrent, pour se faire pardonner et pour oublier, quelques généreuses tournées propres à la rémission et à la grandeur d'âme.

²⁸ Panier en béarnais

Braves gendarmes, tout de même ! Mais pas à donner en exemple aux futurs candidats à une charge par définition sans failles.

Bien qu'ayant fort appréhendé la première sortie de son époux, en terre béarnaise, après le scandale, Madame Du... passa l'éponge, panier et bonbonne revenant non délestés.

Kiki : potentat de la rue

Dans le Gotha de la restreinte bohème hendayaise, Kiki aurait occupé la place numéro un, si elle avait été établie et enregistrée.

Le personnage sortait du commun tout en faisant partie de l'arsenal de la distraction locale, celle qu'alimentait l'imprévu qui sourd sans qu'on l'attende ; l'indispensable pourvoyeur d'événements ou de saillies ; l'acteur dont on guette l'apparition et espère la nouveauté, l'outrance même, à la limite de la décence comme on n'ose se l'avouer entre gens bien ; le suzerain usager de la rue où beaucoup ne font que glisser avec discrétion ; le briseur de la triste monotonie engendrée par un train-train, trop installé.

D'où venait ce prince de l'excentricité –apparemment de l'insouciance- ; ce paladin au verbe haut, au regard provocant ; cet insoumis à la règle sociale ; cet affublé d'un sobriquet en rupture de signification humaine qui faisait léger avec la répétition de deux syllabes sonores, propices à l'appel, à la familiarité ? Pour l'état-civil, où ce libertin figurait comme tout le monde- son nom était Sah... Un nom gascon. Celui d'un arbuste.

En s'en tenant à d'anonymes et péremptoires affirmations, on fera naître celui qui devait devenir le champion de la marginalité hendayaise, à Bayonne. Tout comme ailleurs il est de bon ton d'être issu de Paris ; dans notre coin prendre son essor dans la capitale du Labourd conférait une dignité particulière. Ne pouvait être bayonnais qui le voulait. Kiki l'était de naissance. Ainsi il semblait parti du bon endroit pour la vie. Qui plus est –on n'arrête pas le commentaire qui se veut on ne peut mieux au courant- notre héros sortait d'une « bonne famille ». La distinction mérite qu'on s'arrête sur ce qu'elle sous-entend et stipule. Avec elle on saisit d'entrée le bourgeois, le bien assis, le très confortablement installé, le possédant, en nature et en espèces ; le considéré en fonction de tout cela et aussi grâce aux marques électives et décoratives qui en résultent ou en émanent. Il n'y a pas si longtemps que cela –gageons sur une endémie dans certaines couches de la société, à l'heure actuelle- pour être réputé de bonne famille, à Bayonne, il importait d'observer certaines règles dans la façon de vivre, donc de se présenter et de présenter. Pour se tenir dans le bon ton, il convenait d'être le dimanche à la grand-messe à la cathédrale, de passer ensuite à la pâtisserie Barrière, orgueil des Arceaux, pour y prendre son gâteau traditionnel et l'après-midi de se trouver dans les tribunes à Hardoy dans les temps anciens, dans celles du Parc des Sports, bien plus tard, et de s'y montrer un fervent supporter de l'Aviron.

On pouvait bien se montrer un fidèle chargé de piété dans un autre sanctuaire de la cité ; on pouvait bien se fournir chez un autre spécialiste de la chose gourmande ; on pouvait bien avec le plus de tenue possible suivre les évolutions des blancs de la moins huppée Association sportive bayonnaise ; on n'avait droit qu'à la note honnête, sans plus.

Pour la bonne renommée il était nécessaire de faire partie d'une autre compagnie, d'une autre réussite sociale, d'un autre rang. Pas question d'y inclure la famille ouvrière, même la plus chargée de mérites. « De bonne famille » appelait le choix, la distinction, la manière.

Si donc on voulait faire sortir notre Kiki de cette « cuisse » spéciale et dorée c'était peut-être pour lui conférer une qualité de naissance au-dessus de la bonne moyenne, pour aussi –qui sait- ménager le contraste, s'apitoyer un peu, faire semblant avec de l'hypocrisie de trouver dommage que l'on n'ait pas suivi un chemin honorable et ainsi, au mieux, incliner au pardon d'un comportement pas toujours du goût de tous.

Kiki avait plusieurs cordes à arc pour lui permettre, avec des activités diverses, d'assurer sa subsistance et celle des siens. Si sa moitié demeura tellement dans l'ombre du grand homme qu'elle parut s'y être dissoute, sa progéniture fut plus connue. Le fiston Fonfon, pas un génie, rassurez-vous, un personnage falot, à l'élocution assez pénible, semblait comme écrasé par l'étonnante personnalité de son géniteur. Tout autre était Mayie. Tout enfant elle avait le dépenaillé de sa condition, la tignasse peu soignée par allergie au peigne, le visage au flot nasal assez couramment en descente visqueuse, non freinée. Puis la gamine timide, un peu style bohémien fit place à l'adolescente qui prenait de belles formes, à la fille superbe d'allure, au passage remarqué qui provoquait maints propos admiratifs avec un désir, à peine dissimulé, d'un si beau tendron. Parmi les fils de bonne famille (il s'en trouvait ailleurs qu'à Bayonne) et parmi les pères également, combien n'auraient pas sacrifié un peu de leur réputation et de leurs deniers (plus difficilement quant à ces derniers) pour avoir droit aux faveurs de la fille à Kiki.

Sortilège de la beauté qui fait oublier l'essence critiquée et qui mue le descendant d'un « à ne pas trop fréquenter » en être qui en impose ! Mayie au canon de prestige avait besoin d'un autre carré d'admirateurs que celui que lui offrit Hendaye. Elle s'en fut, un beau jour, vers des cieux plus aptes à honorer des appas remarquables.

Kiki avait plusieurs qualifications qui correspondaient plus à des aptitudes naturelles qu'à des formations sérieuses et adéquates. En tout premier lieu, et ce toute l'année, il était le porte-faix patenté, si encore on pouvait user de ce mot, sans trop de risques, avec un individu qui dut faire quelques matches poursuites avec ces messieurs du fisc qui n'avait point l'humeur moins tatillonne que leurs successeurs de l'âge de l'ordinateur. Portant une veste et un pantalon de coutil gris, un béret immuablement vissé sur le chef, des sandales ou des godillots suivant le temps et la saison, Kiki allait par l'agglomération, en service de messageries. C'était le livreur à domicile, l'ancêtre en quelque sorte des « commissionnaires-transporteurs » qui avec leurs lourds camions en prennent parfois à leur aise dans les passages encombrés car étroits. Kiki quant à lui n'occasionnait aucun ralentissement dans la circulation et très peu de gêne. Il faut dire que le parc local des voitures –hippo ou automobiles- se caractérisait par la non prolifération et que notre messenger ne disposait que d'une modeste charrette à traction « Kikiesque » ou « fonfonnesque ». Vous avez saisi que le rejeton en rupture de classe, par atavisme, se trouvait au timon, bien souvent.

Rien de compliqué comme véhicule. Au-dessus de deux roues toutes simples, à rayons, bien écartées, une « planche-plateforme » était suspendue, vissée à deux barres verticales. Un tablier d'une résistance toute relative et que l'on s'attendait à voir s'ouvrir, à chaque instant, lorsque la charge semblait sérieuse ce qui n'était pas toujours le cas, (fort heureusement dans un sens). Soit par manque de clientèle, soit par inappétence pour le transport, le véhicule était, bien des fois, promené pour lui tout seul. Le préposé au halage, attelé à deux courts brancards, ne suait pas tous les jours dans son exercice de traction. Des paquets, des cartons jetés à « la va comme ça peut » allaient et venaient, glissaient sur la planche, en constante instabilité. Mais oh ! maîtrise de Kiki ou de son aide, jamais ces fantasques ne tombaient.

On pouvait, au demeurant, faire confiance à Kiki. Si sa fringale de marchandises à transporter ne s'avérait pas excessive, il fallait bien reconnaître qu'il montrait un soin évident et une ponctualité non sujette à récriminations. D'ailleurs, on était bien plus enclin à rire des mots du livreur qu'à l'agresser. Le prendre en faute, le tourner en bourrique ne pouvait être à la mesure du premier venu. On ne se frotte pas à la légère à un individu dont la réponse est prompte et le mot incisif.

Kiki pratiquait les mois en « r » le commerce des huîtres, en qualité de revendeur ambulante. Pas besoin « d'entonnoir-diffuseur » pour annoncer son passage. Le chant montait, soudain, dans la rue.

« Les huîtres de Marennes,
A cinq sous la douzaine,
C'est moi qui les fais, c'est moi qui les vends
C'est ma femme qui bouffe l'argent. »

Le quatrain –œuvre d'un poète d'occasion- n'avait peut-être pas la rigueur exigée par un puriste de la métrique. Ses affirmations sentaient le farfèlu et l'audace. La rime s'avérait approximative. Mais l'idée demeurait originale. Le succès en découlait ainsi qu'en témoignait le nombre de chalands qui se pressaient autour de l'ambulatoire éventaire. Le précieux chariot de Kiki servait pour la messagerie mais aussi pour présenter les claires des bords de la Seudre ou leurs pareilles des parcs girondins à l'abri du Cap-Ferret. Le point retenu pour l'aède improvisateur l'était par souci de finales identiques dans le déroulement des vers.

La vente dépassait le stade de la banalité qui s'en tient souvent à des formules comme :

« Donnez m'en deux douzaines.
- Voici Madame.
- Combien ?
- Tant.
- Voilà.
- Merci.
- Au revoir. »

Il fallait que notre intarissable Kiki y aille, chaque fois, d'un commentaire de circonstance ou de routine. Comme l'élément féminin était le plus nombreux à se presser autour des bourriches, notre homme qui ne renâclait pas sur le jupon, y allait de sa prestation appuyée où le grivois, l'allusif trouvaient largement leur compte. Il surveillait ses termes et en l'occurrence n'usait pas du mot lourd, souci pour ne pas effaroucher la prude clientèle ou vieille résurgence d'une origine d'excellente société ?

Une fois l'an, à Carnaval, Kiki prenait du grade en devenant un authentique exécutif des hautes œuvres. Mais avec plus de pouvoirs que ceux conférés à Monsieur de Paris. Avec pour ce faire plusieurs rôles à jouer. Celui du juge qui instruit, de l'avocat qui attaque et aussi de celui qui défend, de la cour qui tranche, du Président qui lit l'arrêt après délibération du jury et pour terminer celui du bourreau chargé de la triste besogne de l'application de la sentence.

Toute la journée du mercredi des Cendres, Kiki promenait San Pançar. L'ogre rabelaisien repu de victuailles, à en éclater, remplaçait sur le caisson les paquets et les paniers d'huîtres. Il s'agissait d'un obèse informe qui à la fois représentait le gargantuesque dévoreur, le goinfre avide en même temps que le répréhensible écornifleur.

Devant la guinguette en planches, auparavant établissement que l'on ne pouvait ignorer, le nom Kiki se trouvant plaqué en bonne place, le Pygmalion créait chaque fois, un même accusé. Avec tout ce qu'il pouvait amasser de chiffons, il bourrait un corsage et une robe délabrés pour constituer un corps de monstre sur lequel dominait une grosse

boule affublée d'un masque grossier, en carton, acquis dans une boutique spécialisée. Cela donnait une trogne la plus enluminée possible.



Donc Kiki, avec le coupable, parcourait les rues d'Hendaye afin que nul n'ignore le forfait et le châtiment. Le passage du sinistre convoi n'avait rien de discret. Les propos grandiloquents du maître de cérémonie tombaient sur le badaud amusé. Pour la circonstance, Kiki revêtait un accoutrement spécial qui tenait un peu de la tenue du corsaire avec son chapeau de cuir bouilli à larges ailes, sa veste noire recouvrant en partie un tricot montant haut sur le cou, avec ses grosses bottes où s'engouffraient les jambes d'un pantalon d'étoffe épaisse. Longtemps, Mayie et Fonfon enfants, furent juchés sur le devant de la lugubre charrette. Ils n'en paraissaient pas exagérément glorieux. Timidité de gosse... perception confuse d'un être de disgrâce de se voir presque assimilés au hideux boulimique?... Qui sait... leur mine basse contrastait avec l'arrogance altière de leur père.

Œuvrant au grand jour, Kiki avait accroché une pancarte à la bedaine du coupable. L'intitulé vaut qu'on s'y arrête ne serait-ce que pour apprécier

les libertés que Kiki prenait avec la sacro-sainte orthographe. Les lettres maladroites indignaient l'attendu du jugement.

« P. Sanpentar et condamate (?) à mort mercredi ».

L'exécution avait lieu sur le kiosque à musique de la Place de la République, le soir.

Kiki lisait la bulle de condamnation puis se perdait en digressions qui n'épargnaient point certains concitoyens, les plus en vue, notamment.

Le nègre n'était pas là. L'auteur réel du billet se cachait, se servant d'un fier héraut qui, ravi, en rajoutait question charges. Cela n'allait pas toujours sans difficultés et embêtements postérieurs. Ayant un soir proféré un vibrant « Largadèle meurt mais ne se rend

pas », un calembour d'une mémorable apostrophe qui visait un haut fonctionnaire de la gare, Kiki encourut les foudres de ce dernier, qui le menaça de poursuites judiciaires. Il n'en fit rien car dans le fond, ses rapports avec ses subordonnés –en exercice ou licenciés pour fait de grève- n'étaient pas sans points noirs, en sa défaveur. Cet incident ne fut que l'exception. D'habitude les interpellés l'étaient sans charge outrageante. Une simple « mise en boîte ». Une allusion à quelque chose de pas bien grave, de pas fâcheux. Les concernés prenaient le parti d'en rire ou feignaient l'indifférence ; l'ignorance. Ça venait de Kiki... C'était le dévouement du Carnaval... Cela suffisait... Passez muscade...

Si d'aucuns ont un parcours de vie linéaire, il en allait tout autrement pour Kiki. L'incident le guettait, chaque jour et à tout instant. Doué pour cela il était homme à le provoquer.

Si Paris avait, au Moyen-âge, son coin refuge pour les vagabonds et autres mal famés, Kiki possédait un authentique « chalet-buvette des miracles ». L'établissement d'une rusticité poussée, connaissait le plus souvent une belle affluence. On se pressait dans la pièce où la décoration avait été oubliée et où l'on ne disposait que de quelques tables de bois grossièrement raboté, dont le dessus poisseux faisait le bonheur des mouches ; de bancs et de tabourets rudes aux postérieurs –heureusement peu sensibles parmi l'aimable société- et d'une instabilité pernicieuse. La clientèle cosmopolite n'empruntait pas au gratin de la société. Se rencontraient chez Kiki, outre des Français –pas ce qu'Hendaye avait de plus raffiné- des Portugais, des Espagnols pour la plupart des manœuvres en quête de distractions peu onéreuses. La piquette du tenancier, pas d'un grand millésime, apportait la consolation euphorisante à ces déracinés, à ces sortes de parias. Mais comme la mesure tendait, naturellement, à être dépassée, il en résultait forcément des « gueulantes » qui dérangaient le voisinage déjà couché ; un tumulte de voix de chamailleurs ; des propos malsonnants ; des invectives, et pour couronner le tout, des commencements de bagarre.

Mais le grand prêtre n'aurait admis, pour rien au monde que l'on profanât son lieu saint. D'autorité, il flanquait cette sacrilège « engeance » à la porte. Dehors, très souvent, le tapage continuait et les coups pleuvaient. Les gendarmes eurent assez fréquemment à intervenir, que ce soit intra-muros ou à l'extérieur. Kiki ne fut pas servi par le hasard quand la caserne s'installa juste en face de son lieu de chahut. Il y eut quelques mises au trou, mais sans prolongation de l'arrêt ; quelques contraventions dressées, mais assez douces.

Les gendarmes, s'ils ne pouvaient tout tolérer et s'ils devaient tenir compte de doléances fondées, ne mettaient pas le paquet cependant, même si tous n'avaient pas de dispositions aussi débonnaires que D et V, les auteurs du tour joué au cheminot.

Kiki reçut force avertissements. La « boîte de nuit » ne fut jamais consignée ou fermée de façon durable ou définitive. Décrite par la bonne compagnie, la guinguette ne manquait pas d'aliment pour la verve de l'Hendayais bon enfant. Elle disparut ; un pôle original, bien que de bonne renommée approximative, manqua. Elle faisait partie du décor local, de ses particularités.

Lorsque la Vierge fut miraculeusement enlevée pour son séjour céleste, à perpétuité, elle ne se figurait pas que la cérémonie qui chaque année commémorerait cet événement considérable connaîtrait, à Hendaye, un scandale, qui n'eut été le sacré qui s'attachait à elle, aurait paru bouffon. De la grosse farce...

Comme il était bien établi, l'hommage à Marie partait de la procession, à l'heure des Vêpres. La longue théorie des fidèles prenait la route de la Plage, tournait à Belcénia et revenait à l'église par le Bas-Quartier.

Un certain 15 août, les chants cessèrent tout d'un coup et la lente procession s'arrêta. Kiki fut à l'origine de ce bouchon malencontreux. Juché sur le tablier de son phaéton, très Aurige d'aspect, fouettant à tour de bras la pauvre haridelle qui, ce jour-là, lui servait d'auxiliaire, proférant maints jurons impies, bien habituels dans la bouche de l'apostat qu'il était, Kiki voulut, à tout prix, fendre la pieuse colonne. Soit qu'une intervention divine se produisit, soit que la carne qui tractait refusât d'aller plus loin, toujours fut-il que le char du blasphémateur s'arrêta. La stupeur gagna les premiers rangs. Toute l'assistance –clergé y compris- connut un instant d'inertie muette.

Prompt comme l'éclair, un monsieur très distingué, ficelles très apparentes à la boutonnière ; portant des guêtres blanches, l'inséparable parure de ses pieds ; chapeau à la main ; le visage cramoisi de courroux, la voix rauque d'indignation, s'avança tel un félin sur le damné. Il s'agissait de Don Nicolas, un paroissien des plus zélés, tenant une maison de transit et considéré comme consul d'Espagne, car représentant cette nation voisine à Hendaye. Un señorito des plus nerveux d'ordinaire. Jugez de son état d'excitation face au bravache. Joignant le geste à l'apostrophe il fonça donc sur Kiki, pointant sa canne en direction de l'infâme, exécutant quelques moulinets de bretteur pour le jeter en bas de son véhicule.

Mais Kiki ne péchait pas par manque de sang-froid. Le sabre ne l'effrayait pas.

« Ta gueule Nicolas... Va donc baiser G... (*ici le nom de l'amie-concubine, secrétaire du diplomate qui, fou de rage frappa, frappa, mais dans le vide*).

« Hue... fit Kiki ». Et de ses quatre fers l'animal s'élança. Comme un météore la voiture fila, frôla les assistants médusés et disparut. La scène fut si rapide qu'il n'y eut pas d'autres manifestations réprobatrices que celle de l'hidalgo.

La procession poursuivit son chemin comme si de rien n'était. Evidemment dans les rangs il y eut quelques oublis de psaumes, quelques ratés dans les dizaines de chapelet. L'événement avait de l'importance. Les commentaires allèrent bon train alors même que tout était terminé. Ils n'étaient pas des plus favorables au provocateur, du moins à haute voix. Mais ne se trouva-t-il pas parmi la pieuse assemblée quelques surnois pour rire, tout bas, de l'exhibition de Don Nicolas devenu l'acteur numéro un alors que l'indésirable Kiki était un peu oublié ? Il fut beaucoup pardonné, ce jour-là, au délinquant. La charité chrétienne ne saurait être un vain mot. La plainte pour outrage demeura un vœu rentré. Kiki s'en tira donc à bon compte cette fois.

Il devait lui arriver une mésaventure plus cruelle, à l'origine de laquelle on doit mettre son aversion pour tout ce qui touche à la religion, autant sinon plus, que sa propension marquée pour l'ironie gouailleuse ou le brocart insolent. Notre mal embouché se trouvait un certain jour dans la cour de la gare. Revenant vers la frontière, un gros curé espagnol, facilement décelable avec son chapeau différent de celui de ses collègues français, montait très tranquillement la petite côte qui part de la station.

« Crôa... Crôa... » La diphtongue lourde, laide, partit dans l'air ambiant à la manière de l'écho. Le corbeau dans ses œuvres. En l'occurrence l'allergique à la soutane, le portefaix. Surpris par une agression aussi brutale qu'inattendue, l'ecclésiastique noir de peau, se retourna. Le cri ayant cessé, estimant l'incident clos, il continua sa route. Mas la

césure ne fut pas de longue durée. Reprise des croassements, et de plus belle, question force et insistance. Kiki triomphait. L'impudent imprudent ! Très agile malgré une brioche honorable, le prêtre, en moins que rien, fut sur le provocateur. Il lui administra une de ces corrections dont certaines parties de son individu durent porter des traces, un temps.

« Au secours !... Au secours !... Au secours ! » s'époumonait le châtié, cependant que réparation obtenue, par les pieds et les poings, l'offensé reprenait le chemin menant à son pays et que personne ne broncha dans les parages, pour voler à l'aide d'un compatriote, en situation pénible. Il y eut même des rires sonores. Des audacieux allèrent jusqu'à « chiner » le corrigé, âmes assez insensibles pour ne point se préoccuper de la vertu des horions. Kiki certes leur répondit mais avec une virulence atténuée, une modération qui surprit, venant de sa part. Mais il pouvait bien pousser des beuglements. On était trop au fait de son vocabulaire pour s'en formaliser.

Tel était Kiki. Pas dangereux. En définitive, pas méchant, pas obstinément méchant. Un peu difficile à vivre, assez souvent. Il fut un type bien particulier de la calme époque hendayaise de l'après-guerre de 14-18, un amusement pour la population, un sujet de commentaires.

Lui disparu, il n'y eut pas de remplaçant de sa trempe, de son envergure pour tout ce qui touche au verbe haut et à la désinvolture osée.

Papyrus ou le Phaéton irascible

« Prou... prou... prou ». Des cris qui pointaient, sans avertissement préalable, dans l'atmosphère peu perturbée d'une époque où le moteur n'avait pas encore atteint la souveraineté de l'occupant. Des cris qui tenaient davantage de la vocalise perçante que de l'explosion profonde et dans lesquels on pouvait trouver l'appel à la lutte ou au repliement ou bien l'invocation adressée à un pouvoir surnaturel pour une intervention décisive.

Des cris poussés par de nombreux organes, réitérés à la façon de l'écho, très clairement perçus dans un air calme.

Des cris à l'audition desquels le non-initié pouvait demeurer perplexe, se demandant de quelle manifestation, de quelle cérémonie incantatoire, il se trouvait être le témoin.

C'est qu'en effet on se serait cru, tout soudain, transporté loin, bien loin, des rives de la Bidassoa. Peut-être dans les Grandes Plaines avec le fond de décor gigantesque des torturées, des inhospitalières Rocheuses, en pleine chevauchée des descendants cuivrés des Amérindiens ; ces Sioux intrépides et intraitables qui punctuaient leurs débordements de haute voltige équestre, par des explosions gutturales débilantes pour l'adversaire poursuivi.

A moins que l'on ait pu se figurer, près des contreforts de l'Atlas, dans d'indéterminés Aurès, où des « youyous » de combat, fusent sans que l'on sache l'endroit précis d'où ils émanent et sans qu'on en saisisse tout le mystère.

Tout près dans la montagne basque, l'Irrintzina ⁽²⁹⁾ demeurait à l'honneur. Un vieil appel, un vieil indicatif, l'affirmation vocale du caractère viril d'une race. Mais avec lui, aussi, il ne s'agissait que d'un rapprochement, d'une illusion. La syllabe sonore qui troublait le calme ciel hendayais n'avait point le côté martial des vifs éclats des pentes de la Rhune. Elle était moins farouche et en elle on décelait de l'ironie, de la provocation bien plus que de la détermination pour attaquer ou résister.

Les « Prou... prou... prou... » ne comportaient pas de problème insoluble quant à leur origine et à leur destination. Le concerné en temps que visé n'était autre que Papyrus, un cocher de fiacre local. Il ne s'agissait point d'un quelconque hommage ; mais les esprits taquins le savaient réfractaire, hostile à l'onomatopée.

Papyrus n'était pas le nom véritable du teneur de guides. Il s'appelait Tau... et habitait dans la rue qui descend de la ville pour mener au Bas-Quartier. Là, sa sœur tenait une boutique d'épicerie. Heureusement pour son chiffre d'affaires qu'elle se trouvait, en toute exclusivité, derrière le comptoir. Que serait-il arrivé si elle avait confié quelques instants de vente à son frère dont l'irascibilité se trouvait prompte à se manifester ! Rien de bon, assurément. Chaque magasin vendant épices, café, sucre et autres denrées de consommation courante, de premier emploi ou d'appoint, de renfort en sapidité, en vertu excitante, avait dans le coin affecté à la confiserie une particularité bien à lui, et bien mise en évidence.

La maison Tauz... avait une prédilection pour le cornet en fort papier, aux couleurs vives, avec sur certains des dessins simples. Les cornets débordaient largement de panetons pour lesquels le bout pointu de leur cône était planté. Pour eux, nous faisons le déplacement. Pour eux nous descendions les escaliers abrupts de derrière chez Lamouliate

²⁹ Cri basque des bergers, des montagnards, des contrebandiers

lorsque nous avons eu la chance de récolter quelques petits sous. Nous allions chercher l'objet rarissime dans un de ces étuis bien collés, qui ne pesaient pas lourd, plus garnis de papier fin que de choses précieuses. Il fallait un moment pour les défaire et enfin trouver au milieu des spirales ténues un objet aussi peu original qu'une simple cuiller miniature, un bout de fil de fer portant un bouton pour faire office de bague, un moule en métal ultra-léger (un tout petit sifflet), une image à la figuration banale et cent autres merveilles aussi insignifiantes les unes que les autres. Des surprises qui, en fait, n'en étaient point. Mais était-ce le goût du risque, la tentation de forcer la bonne fortune qui nous faisaient revenir chez Taut... point découragés par des déconvenues, des échecs successifs. La tenancière n'avait que faire de son frangin dans les environs, pendant qu'elle s'occupait de son commerce. C'était assez comme cela de le supporter aux heures creuses, aux heures de sustentation et un peu avant que le sommeil, le soir, ne gagne la partie.

Aussi Papyrus vivait-il beaucoup sur le siège de commande de sa voiture de louage.

D'où lui venait son surnom ? Qui l'avait trouvé le premier et appliqué ? A l'origine n'était-ce pas l'appellation utilisée pour un auxiliaire du cocher tenant davantage de l'hipparion que du pur-sang ? Mais qui expliquerait que l'on ait alors puisé chez les cypé-racées pour le baptême et l'inscription sur le livre généalogique de la race chevaline ? Peut-être eu égard à l'exotisme qu'évoquent les bords du Nil et parce que cela sonnait bien. Moins étrange la passation de dénomination de l'animal à son propriétaire, le patronyme devenant sobriquet. L'œuvre d'un farceur, sans l'ombre d'un doute. Il est ainsi des gens qui ont une disposition naturelle pour le baptême farfelu, celui des autres, bien évidemment.

Taut... prenait ombrage de Papyrus aussi bien que des cris qui ne manquaient point de sourdre à son apparition. Il se trouvait dans Hendaye des points névralgiques. L'un des plus notoires était au Vieux Fort où l'on pouvait assister à la séance scolaire et à la séance des grands, entendons par là la provocation de l'enfant et celle de l'après-atelier, lorsque le fronton de Gaztelu-Zahar était envahi, le soir, par les ouvriers et les apprentis, fervents de la pelote et en rupture de travail.

Le grand pré du Vieux Fort connaissait les ébats d'une grande partie de la population de l'école des garçons toute voisine, ainsi que la place libre insuffisante pour contenir tous les conquies du jeu de paume.

Au plus fort de l'amusement le fiacre à Tautias surgissait, parfois, montant ou descendant la côte, capote fermée ou relevée, son Phaéton au poste de direction. Alors l'air parlait, la drôle de cantilène montait. « Prou... prou... prou... » Qu'avait donc d'extraordinaire cette onomatopée pour susciter l'ire de Papyrus ? Ne faisant ni une ni deux, ce dernier arrêtait net son cheval, qui bien au fait avait déjà bien ralenti son allure modérée au premier signal et fonçait, fouet en main, pour frapper et zébrer les jambes, pour châtier comme il convient.

Le plus souvent tout s'en tenait à des vociférations effrénées, à des menaces rageuses, à des gesticulations de dément. Le parc scolaire était trop bien rempli pour que l'on puisse y déterminer les provocateurs trop mélangés à la masse « comme un poisson dans l'eau ». Et puis le jeu n'ayant pas perdu, un seul instant de son ardeur, il en résultait que c'était celle de Papyrus qui se trouvait, on ne peut plus freinée. Il lui arrivait le plus souvent de revenir à son siège, non sans assurer qu'à l'avenir cela ne se passerait pas ainsi et que justice serait faite. Il y eut, certes, quelques mises à exécution des promesses.

Quelques « vibrions » de corde se perdirent sur des jambes, souvent celles d'innocents, les « maîtres-chanteurs » ayant eu le temps de se mettre à l'abri. Mais soit que le champ présentât des difficultés d'approche avec ses joueurs en surnombre, au comportement débridé, soit que Tau... reculât au dernier moment pour infliger le traitement impitoyable, soit qu'il craignît qu'une « volée de moineaux » ne fondît sur lui ou qu'il redoutât l'entrevue avec le personnel enseignant ; il abandonnait la lice. Néanmoins il lui arriva de prendre contact avec les instituteurs. Quelques doléances sortirent de sa bouche. L'air de circonstance « d'en tenir compte », la promesse que les coupables seraient punis, calmaient l'irrité.

Plus lointains, en distance, se trouvaient les acteurs de la cérémonie de fin d'après-midi. Le fronton de Gaztelu-Zahar connaissait, alors, la belle affluence de spectateurs et le grand concours de joueurs amateurs. Aussi quand Papyrus allait par la route riveraine du Vieux Fort les cris ne manquaient pas. Arrêt du carrosse ainsi que le voulait le scénario. Mais vu la difficulté d'affronter un aussi grand nombre d'individus, tous en bonne santé, le cocher se bornait à proférer des imprécations et des malédictions sonores.

Que devenait durant tous ces exercices de voltige courroucée la carne et sa voiture ? La bête, rompue au classique exercice, heureuse, sans nul doute, de disposer d'un temps qui lui permettait de souffler, demeurait bien sagement dans l'attente du dénouement. Nul danger ne la menaçait. Aucune perturbation ne pouvait contrarier une circulation plus que réduite, à quelques attelages et au tram poussif.

Cela se compliquait un tantinet lorsque Tazias avait des clients. Il lui arrivait pour honorer ses hôtes de passer fier sous les brocards ; les passagers devant trouver étranges ces cris mystérieux. Mais lorsque l'ire s'avérait la plus forte et qu'une force irrésistible enlevait notre homme à son poste de guidage, alors les voyageurs se trouvaient en panne sèche. Le plus souvent, ils observaient, amusés ou intrigués, le singulier manège avec une légère appréhension quant à l'équilibre mental de leur cocher et en ressentant une certaine hâte d'en être débarrassés.

Il arriva à Tazias de trouver sa voiture vidée de ses occupants à son retour d'expédition. Surpris, redoutant le pire, ils avaient opté ; préférant la marche en toute liberté aux risques d'un transport bizarrement troublé.

Le Vieux Fort n'avait pas le monopole de l'antienne excitante, ni de l'exploit « papyrussien ». Les rues connaissaient également l'appel et le répons.

Les passages de Tazias ne s'effectuaient pas toujours dans la sérénité qui convient à quelqu'un qui a charge d'âmes. Il arriva, plusieurs fois, à la rosse de se trouver contenue alors que son maître sautait de son siège, fonçait, pour poursuivre, pourfendre, jeter l'anathème.

Un jour, nous sortions de l'école, à onze heures et demie, les cours de la matinée achevés. Le tram avait déjà emporté sa cargaison vers la gare et ceux de la Plage attendaient leur tour à la halte Lausanne. Le Bas-Quartier s'en était allé par le pré du Vieux Fort. Les élèves de la ville, dont j'étais, regagnaient leurs pénates, sans nulle hâte. Il n'est pas comme lorsque le trajet est réduit pour mettre du temps à le couvrir, tellement la tentation s'avère grande de musarder, de bavarder, de discuter, d'observer tout et rien. Nous avons dépassé, au prix de mille efforts de lenteur, l'atelier de menuiserie Argoity lorsque Papyrus pointa au bout de la rue venant de la route de la Plage. Aussitôt quelque imprudent, qui n'avait pas réalisé le danger à ne pas s'assurer des arrières, poussa le cri sédi-

tieux. La rue était remplie de passants, de ménagères encore à leurs commissions pour le déjeuner, de celles, comme il s'en trouve un certain lot qui ont toujours le long moment disponible et qui le mettent à profit pour, à ce que l'on assure, le perdre en papotages inconsiderés.

De loin Tauzias accusa le coup. Un coup de fouet brutal fit accélérer la carne et face à l'établissement Iribarne (vins et spiritueux) ce fut l'arrêt pour la scène classique. Nous nous dispersâmes très vite, nous les complices de la provocation. Les couloirs voisins nous servirent de caches providentielles. Mais voilà où tout se complique. André, le neveu de notre Directeur, un nouveau venu dans l'horizon hendayais, peu au fait de la guérilla dont le cocher était le héros, s'en allait faire des emplettes, envoyé par sa tante. Il cheminait derrière nous. Pris par un subit désir de nous imiter, mû par une force irrésistible de mimétisme, il se mit à courir, mais sans chercher le havre sauveur. Il ne demeura que lui et les adultes à l'arrêt sur le théâtre des opérations. La méprise fut inévitable. Papyrus vit le coupable dans le coureur. Il parvint à le rattraper cependant qu'André s'arrêtait chez le marchand des 4 saisons où il était dépêché. Et Tauzias s'exécuta, ou tout au moins voulut s'exécuter, leva le manche de son instrument de combat mais n'eut pas le temps de produire des spirales cinglantes à l'adresse de l'innocent car Monsieur Alvarez, le commerçant se mit en travers et stoppa net l'offensive vengeresse.

A croire que Papyrus n'avait pas le courage profond. Hurlant, menaçant, il retourna à sa voiture qui n'avait pas progressé d'un mètre, la bête connaissant ces arrêts inopinés et brutaux, conséquences de ces appels curieux et spontanés qui n'étaient plus une surprise pour elle. Haletant, André retrouvait peu à peu ses esprits, ne comprenant toujours pas à quelle course poursuite il avait participé.

La réaction de Monsieur Labarrère, notre Directeur, fut double. Tout d'abord, il blâma, devant tous, les anonymes (?) provocateurs. Point sourd et nullement atteint de cécité, ni de trou de mémoire, il défendit –sans excuse possible- toute manifestation intempes-tive au passage de Papyrus lors de nos récréations. La sanction serait exemplaire.

Ensuite, mais cela nous ne le sûmes qu'après, par des confidences d'André, il fit venir Tauzias à résipiscence. Tauzias, fautif seulement, il faut bien l'avouer, de s'être trompé d'adresse. Par quels moyens et par quel truchement ? Là se trouvait le côté, laissé dans l'ombre, de l'arrangement.

L'armistice et la fin des hostilités furent conclus et observés entre les écoliers et Papyrus. Désormais, il put passer devant le Vieux Fort au moment des récréations, sans être inquiété.

Il n'en fut pas de même en ce qui concerne la prestation agressive des jeunes gens. Il y eut encore d'épiques séances de gesticulations forcenées, avec propos menaçants et verts à l'appui.

Tout finit... enfin... avec la disparition de l'offensé, victime, c'est indubitable, de mauvais plaisants ; mais aussi d'une nervosité excessive dont la source pouvait aussi bien se trouver dans un tempérament aux réactions incontrôlées ou dans certaines habitudes de dégustateur endurci. Ces dernières pouvant d'ailleurs exacerber l'état physiologique naturel.

Tout ceci peut sembler fade aux jeunes générations actuelles. Mais, bien que ne niant pas le déplaisant des gags, songeons pour une faible excuse, que n'ayant point le recours de la scène ou de l'écran, un peuple, pas méchant, dans le fond, saisissait les moindres occasions pour se défouler, se divertir.

Hélas ! au détriment de quelqu'un... c'est vrai.

« Et quand on vient d'en rire » : un triste nabot : Romain

« Romain le petit coquin
La canne à la main
La pipe à la bouche ».

Cette comptine était fréquemment entonnée par les rues d'Hendaye avec pour choristes des enfants dont l'effronterie primesautière s'avérait indubitable, sans trop grande recherche. La manifestation n'avait, au demeurant, rien qui au premier abord puisse sembler intolérable parce que choquant. Bien moins surtout que ces démonstrations nasales, peu heureuses, ces « grou... grou... » qui apparentaient leurs auteurs à quelques verrats de bien mauvaise humeur.

Ces deux agressions enfantines –il s'agissait de cela en effet- avaient une cible commune, un drôle de personnage, un de ces « laissés pour compte » par la nature : Romain.

Est-ce vraiment inéluctable, juste et foncièrement acceptable que dans toutes les sociétés il y ait une catégorie d'individus qui, à cause de leur malchance au départ dans l'existence, surtout en ce qui touche à la défektivité physique, à la carence intellectuelle, soient ainsi voués au sarcasme, à la « mise en boîte » permanente, au mépris, à un évident bannissement en quarantaine et, en définitive, à un injuste rejet.

Nous savons par Myron que Sparte avait la dent dure pour ses ilotes qui en plus des travaux les plus répugnants à eux imposés, se voyaient affublés d'attributs distinctifs, grossiers comme bonnets de peau de chien, vêtements de peau de mouton mal équarris et apprêtés à la hâte. Et cela n'aurait constitué qu'une minime dégradation si chaque année les verges ne leur avaient pas été servies pour leur rappeler leur état d'esclave, leur basse condition.

Plutarque ajoute à l'abjection en affirmant que les malheureux déchets étaient contraints à s'enivrer pour être jetés en pâture à la malsaine curiosité des jeunes lacédémoniens. Mis, haineusement, au ban de la société avec très peu de certitude de pouvoir s'en sortir, ils n'en inspiraient pas moins de craintes réelles et tenaces à leurs maîtres tortionnaires qui les redoutaient pour leur nombre et pour les possibilités de révoltes. D'où l'horrible cryptie, cette chasse (j'allais écrire à l'homme) à l'ilote... Sur tout le territoire de la Laconie, armés de poignards, à la brune et toute la nuit, c'était par les jeunes spartiates de souche distinguée l'holocauste de l'ilote, le massacre à grande échelle des réprouvés rencontrés ou désignés d'avance.

La Cour des Miracles fut au Moyen-âge le grand dépotoir où tout ce qui portait tare était rejeté.

Descendant de cette catégorie de proscrits, Romain était, lui aussi, à sa façon, toute proportion gardée un paria.

De petite taille, bien au-dessous de la moyenne, sans être pour cela un nain, ce qui surtout affirmait sa disgrâce tenait dans son visage. Un vrai masque avec en guise de nez une enflure anormale, en quelque sorte une affligeante bribe recouverte d'un vilain rouge permanent. Le grognement des enfants (cet âge est sans pitié a-t-on avancé) avait une

relation certaine avec l'appendice de Romain et les étranges bruits et reniflements qui en émanaient.

Il ne fallait pas chercher longtemps pour trouver notre petit homme. Bien que très exposé au rire sardonique, à la sarcastique raillerie, il était un assidu de la rue. Ses tâches –par essence vulgaires- s'exécutaient dehors.

En toute saison, et quel que fut le jour de la semaine, on pouvait le voir protégé par un interminable tablier bleu, une enveloppe ridicule, à l'étoffe décolorée, pas de la première jeunesse, qui lui prenait le corps bien au haut et descendait presque à toucher des chaussures éculées, au cuir craquelé sur des sandales dont la semelle s'en allait en barbes envahissantes, signe certain d'une usure ancienne et obstinée. Pas question de remplacer l'objet défaillant tant qu'il restait une petite possibilité d'emploi.

Romain portait un béret de laine rouillée, tourmentée par toutes les intempéries passées, n'ayant plus la moindre souplesse et partant ne laissant au couvre-chef aucune possibilité de forme quelconque. Posée n'importe comment, la coiffure sale et flasque n'ajoutait rien de bien beau à une face déjà fort défavorisée.



Tel nous apparaissait Romain dans ses œuvres de poussée ou de halage. Rares étaient les jours où il ne passait pas avec un singulier et rudimentaire véhicule dont le tout formait un squelette : brancards prolongés à l'arrière pour former un cadre dans lequel s'insérait un tonneau de capacité non négligeable. Deux grandes roues, oreilles légèrement voilées, assuraient la mobilité de l'ensemble. Avec le récipient ventru elles occupaient l'essentiel de ce « pousse-pousse » spécial. Un grand entonnoir à la bouche bien évasée, était retenu devant le muid par le cône et l'embout qui utilisait pour s'y fixer un angle d'équerre, vide. Mais l'entonnoir ne demeurait pas longtemps figé. Romain l'enlevait très souvent pour le placer dans un trou de bonde. Il faut dire que notre homme procédait à la collecte des eaux grasses, de ces eaux aux yeux visqueux en surface, sur un liquide de laide coloration, qui laissait aller tous les remugles particuliers, toutes les émanations qui, par suite de brassages, de mélanges avaient des rejets curieux où il entrait aussi bien l'acidité irritante prenant à la gorge que la fadeur nauséuse du gras rancie ou encore de ces insupportables effluves de pourri agressif dont trognons, épluchures, peaux et pulpes de fruits trop mûrs sont prodigues. Le dessus du liquide était en effet recouvert d'une nappe de déchets solides qui n'avaient rien de ragoûtant.

Pénible pour l'odorat, l'infâme brouet que Romain versait à partir de vieux seaux rouillés et gluants qu'on lui réservait, bien à part de l'établissement ou de la demeure, avait du repoussant pour l'œil. Plein la vue, plein le nez, remarque de circonstance, bien appropriée et dans le sens le plus déplaisant de l'expression. Mais le collecteur n'en avait cure. Il ne paraissait ne sentir, ni voir... Il affectait ou semblait affecter –une insensibilité notoire face à l'insoutenable agression dont étaient victimes l'odorat et la vision. D'aucuns

ont parlé du mulet à Romain. Je ne lui en connus aucun. L'animal c'était l'homme ou le semblant d'homme.

Le manque de réaction de Romain devant le fétide et le laid aspect venait-il d'une altération des sens ? Cela semble peu probable. Il faut y voir plutôt –quand on sait à quel régime était soumis l'infortuné chez ceux qui l'hébergeaient- une résignation à un triste sort, celui d'un être sans cesse houspillé, impérativement commandé pour un travail aussi inutile fut-il, souvent pénible sans possibilité aucune d'y couper.

Le pauvre Romain avait sa géhenne, son lieu de tourments dans sa famille où régnait en absolue maîtresse sa belle-sœur qui ne l'avait accepté que pour l'exploiter, le faire souffrir, l'humilier, s'en servir au maximum pour les tâches les plus ingrates. Sans trêve harcelé, ne faisant jamais assez vite ni assez bien, traité pire qu'un animal, sans soin matériel, hormis le strict nécessaire pour tenir le coup, sans la moindre parole d'amitié ou de réconfort, c'était la bête de somme. Aussi n'était-il point surprenant de le trouver attelé à la voiture de vidange.

Il avait de grands et constants fournisseurs à l'Hôtel Imatz, à l'Hôtel Hendayais, en bordure de la Place, à l'Hôtel de France et d'Angleterre, à l'orée des Allées. Des restaurants dans de proches secteurs, l'approvisionnaient aussi. Il se trouvait bien quelques particuliers, au train de maison important, qui gardaient des déchets, mais somme toute cela représentait peu en comparaison avec l'approvisionnement hôtelier.

Le plein était vite fait. Romain devait regagner l'enfer, sans plus tarder. Pour utiliser une quête aussi régulière et aussi abondante, il faut croire que sa « virago-tortionnaire » assurait l'élevage d'un contingent porcine conséquent. Mais ceci est une histoire tout autre.

Le malheur –un de plus- pour Romain venait de ce que sa collecte s'effectuait non loin des écoles. Si son passage avait lieu au moment de la sortie des classes ou lors d'une récréation –la Place tenant lieu de cour pour les ébats des écoliers- notre infortuné se trouvait vite agressé. Comment réagissait-il alors ?

Trop limité en vocabulaire et en puissance vocale, trop pataud avec une vélocité plus que contestable pour se lancer à la poursuite d'insolents, sachant ce qui pourrait bien lui en coûter d'abandonner sa carriole ne fut-ce qu'un court instant, il devait s'en tenir à quelques grognements de protestation, à quelques imprécations confuses, à quelques gros mots, à quelques menaces du geste pas bien redoutables car dans l'impossibilité de se matérialiser. Il lui arrivait, souvent, de passer sous la bourrasque sans réagir, sans mot dire avec cette allure de bête battue, soumise, l'œil éteint alors que certainement une souffrance contenue le rongait et qu'il ne disposait même pas de l'expression navrée du regard pour la manifester.

Romain n'avait pas, dans ses corvées, que le ramassage des eaux grasses. Si la carte de « pousse-voiture » avait existé il l'aurait obtenue sans difficulté et en bon rang.

C'est lui qui sur une espèce de brouette prenait en charge, à la gare, les valises contenant des articles de la maison Oyarzun de Bayonne, établissement spécialisé dans la lingerie. Un commis, toujours vêtu avec recherche –fonction oblige- une sorte de vieux beau, devait présenter les articles aux clientes. L'homme, le mari n'était pas souvent là, lors du passage d'Oyarzun. Le commis prenait le nom du patron dans la bouche des visitées. La fanfreluche d'ailleurs ne l'intéressait guère. Le représentant appréciait l'absence qu'il considérait comme une aubaine pour le commerce et pour la minauderie et dans certains cas, avait tendance à pousser un peu plus loin l'amabilité.

Sur la route, le représentant suivait, très décontracté, cependant que « l'être de somme » ahanait, peinait pour faire avancer le petit tombereau lourdement lesté. Les haltes étaient nombreuses. Certaines duraient : là, où les clientes répondaient aux propos aimables, se montraient communicatives et compréhensives et ce qui était loin de déplaire au voyageur-représentant.

Romain, lors des arrêts, aurait été le plus heureux des hommes s'il avait pu souffler en toute quiétude. Hélas ! les tourmenteurs l'attendaient, semblait-il. Quand cela n'allait pas plus loin que la raillerie il n'y avait pas trop à récriminer. Mais quelques perfides – sachant le pendant du petit homme pour le gros rouge- l'invitaient parfois à « s'en jeter un » sur le zinc d'un proche bistrot. Il ne fallait pas une grande quantité de vin pour ébranler une aussi réduite constitution. Il y eut quelques déboires, heureusement rares, se traduisant par une conduite un peu zigzagante de la brouette. Il fallait, alors, toute la mansuétude de son « client » pour feindre de ne rien voir et aussi –cela arrivait- pour limiter les dégâts, soit par une longue pause, soit en s'attelant, lui-même, aux mancherons.

En règle générale, les coups de canif au bon comportement étaient rares. Romain recevait la consigne impérative de ne pas bouger devant le pas de porte. Nature obéissante et craintive –l'ombre de sa belle-sœur le suivait partout- il respectait la prescription.

Le mercredi et le samedi c'était encore lui qui poussait la carriole des marchands forains depuis la cour d'Hendaye-gare jusqu'à la Place de la République où ils dressaient leurs tréteaux. Le soir, trajet inverse. Entre temps, Romain œuvrait ailleurs.

Un soir de Mardi-Gras l'on vit arriver, sur l'aire où avait lieu le bal de carnaval (toujours la Place à cette époque), flanqué de joueurs de rugby du stade (oublions-les, leur rôle ne fut pas ce soir-là si glorieux) ; un ridicule baigneur, le visage peinturluré. Il suivait sans réagir, en proie à une hébétude profonde, résultat d'anormales libations. Les facétieux accompagnateurs (ou qui se considéraient comme tels) attendaient la fin de la danse pour présenter leur numéro. « Romain...Regardez, c'est Romain. » Tous les regards se portèrent sur l'étrange groupe et surtout sur le triste héros de la scène, l'ilote incontestablement. La surprise appela le rire. Les quolibets fusèrent mais de courte durée. « Montreurs » et « exhibé » effectuèrent le tour du kiosque... Alors survint le drame... le point final. Alertée par on ne sait quel « téléphone hendayais » Madame Ar... la torturante belle-sœur surgit telle une furie et sans ménagement, sans se soucier de l'assistance, prenant son « protégé » rudement par le bras, l'entraîna –et presque le traîna- hors de la vue des rieurs après lui avoir appliqué sur les joues, des claques sonores. Les fiers « machos » du Stade ne demandèrent point leur reste. Ils abandonnèrent avec une facilité ridicule leur souffre-douleur à la mégère déchaînée.

Ce qui se passa par la suite n'est pas difficile à imaginer. En cours de route force horions, insultes, secouements brutaux pour forcer l'allure du « bambino » et dissiper les vapeurs de l'alcool... Ensuite le trou... le « mitard »...

D'après les renseignements de voisins peu portés sur l'exagération ou la mythomanie on enfermait Romain, dans les cas les plus favorables dans la cave noire et humide (sans possibilité d'accès à une bouteille ou à un robinet) ou quand le corps du délit était jugé plus grave dans la soue aux porcs. Gageons que ce soir de Mardi-Gras, vu l'ire de la geôlière, Romain eut droit à la compagnie d'animaux (en gascon d'aucuns les appellent nobles) qui ne pouvaient que faire bon accueil à celui qui contribuait à leur fournir leur grasse subsistance.

Le stage de Romain en pays porcin ne durait certainement pas. Autrement comment se serait-il trouvé des gens assez pleutres pour ne pas intervenir, afin de ramener une possédée (et son mari falot) à la raison ou en dernier ressort pour alerter qui de droit afin que cesse une inhumaine situation.

De toute manière –premiers brocards épuisés- Romain était à plaindre. De tels défavorisés ont-ils demandé à venir dans un monde cruel, victimes expiatoires d'on ne sait quelle faute ancienne, chargés de disgrâces, de malformations, de déficiences qu'elles touchent au corps –dont on se gausse- ou à l'esprit que l'on condamne sans complaisance ? Ont-ils su ces condamnés de toujours, ce qui était un instant de joie ?

Ceux dont les dispositions mentales sont honnêtes, que peuvent-ils penser de leur vie, de ce qu'elle leur a réservé ?

S'ils la comparent avec celle de beaucoup d'autres, bien lotis, quelles ne doivent pas être leur rancœur intérieure, leur révolte contre un état de sacrifié que rien ne peut justifier !

Combien cèlent-ils en eux de jugements sévères, de réprobation très profonde, renfermée, concernant le comportement dérisoire peut-être, mais surtout malhonnête, cruel, de beaucoup d'autres qui voulant s'amuser à leurs dépens ne sont arrivés qu'à faire la triste démonstration d'un état d'esprit assez général, où l'orgueil, la déraison, l'égoïsme se manifestent laidement, portant préjudice au sens de l'humain, à la valeur du cœur.

Battite Ga... Chanteur de jour ; voix dans la nuit

Les nuits d'hiver, peut-être à cause d'un parcimonieux et modeste éclairage, tombaient, semble-t-il, plus tôt à Hendaye, à cette époque.

L'obscurité envahissait les rues et il ne demeurait pour se guider que des amers plantés aux carrefours principaux et qui ne pouvaient sortir de l'ombre épaisse que les environs immédiats. Tout près le noir régnait.

La vie se déroulait, alors, à l'intérieur des maisons. Le père rentré, son travail terminé, les enfants ayant rempli leurs fatidiques pensums scolaires, on passait à table.

Heureux temps, tout de même, où l'intimité chaude du cercle familial n'était pas aliénée par des étrangers. On n'avait pas encore eu à subir, et pour cause, les captieuses drogues qui ont pris les noms de radio et de télé. La conversation était permise. L'échange s'avérait le plus souvent fructueux. La communion des cœurs y gagnait à n'en point douter.

Le feu ronflait dans la cuisinière encore toute enveloppée par la toile ténue des senteurs exhalées par la préparation du repas du soir.

La soirée qui n'avait de monotone que l'apparence, voyait se prolonger, un moment, ce repli total sur la famille. La table desservie, le père parcourait son journal. Les enfants savouraient Cri-cri, l'Epatant ou quelques autres illustrés à la mode. Maman, elle, trouvait toujours de l'occupation pour bâtir du neuf avec les aiguilles et la pelote de laine ou pour réparer les outrages à des vêtements mis à mal par la pratique de jeux sans freins, aussi fertiles en ecchymoses qu'en accrocs.

Puis la lampe s'éteignait. Neuf heures ou presque. Le silence s'emparait d'un nid où la douce quiétude venait d'un amour que l'on ressentait intérieurement ; que l'on goûtait sans peut-être en apprécier ou définir, sûrement, la valeur et la portée.

Dehors les bruits étaient rares et de courte durée. Quelques abois dans le fond de la rue avec une réponse ou un écho dans le lointain. Quelques voitures attardées avec le martèlement des sabots des chevaux sur le sol, le clic-clac des roues en porte-à-faux. Quelques notes sporadiques de vent et parfois aussi le souffle impétueux qui durait.

Et tout soudain une voix troublait la vacuité des ténèbres ; une voix forte, assurée. Une annonce :

« Dormez braves gens » souhaitaient bien plus qu'ils ne l'ordonnaient les gens du guet chargés au Moyen-âge de la sécurité, du bon sommeil des bourgeois, des artisans, des tâcherons de la cité, durant la nuit.

Résurgence de l'état de fait... réactualisation de la garde qui veille cependant que la population dort ?

Muezzin attardé qui lance dans l'air sans lumière ses suppliques, ses remerciements, qui clame son attachement à Allah ? A s'en tenir au son la confusion eût paru naturelle.

Prêtant l'oreille –si l'on ne dormait pas ou si l'annonce troublait le premier assoupissement- on entendait invariablement le chant qui, s'il avait surpris au début ; était devenu une présence familière et assidue, un cran dans la traversée nocturne, une affirmation réconfortante qui prouvait que toute vie n'en avait pas fini.

« Lisez le Courrier... le Courrier de Bayonne.... »

L'injonction approchait, grandissait en ampleur, puis diminuait en intensité pour n'être plus, dans le lointain, qu'un petit souffle avant de s'éteindre.

Qui était cet étourdi qui se figurait toujours à un moment d'écoute... cet en rupture de notion du temps... ce privé de montre qui ignorait l'heure avancée de la soirée ?

Battite Gai... (encore un Battite... décidément ce prénom ou plutôt ce diminutif avait fait florès au Pays Basque) se murait le soir en « séréno » d'un type spécial. Sa tournée de vendeur de journaux de l'après-midi n'en était pas à ses débuts, cependant que les lumières s'éteignaient dans les foyers. Il avait servi avec ponctualité pas mal de clients, car le lot des quotidiens était arrivé par le train de 18 heures. Battite très fidèlement en avait pris livraison alors. Aux clients habituels s'ajoutaient les occasionnels, ceux qui par hasard prenaient en croisant le distributeur. Quelques arrêts pour discuter avec l'un et avec l'autre. (Battite se montrait très volontiers bavard impénitent) ; quelques haltes d'abreuvoir pour humecter un gosier altéré par la « criée » et des cordes vocales trop raidies par un ton élevé et il n'en fallait pas plus pour qu'il restât encore un certain nombre de numéros à liquider à l'heure où la rue avait perdu toute fréquentation.

Obstiné, intéressé à l'épuisement de son stock, le vendeur tentait à travers le désert, une liquidation difficile voire quasiment impossible.

Quel attardé demandait à connaître les dernières nouvelles ? Combien y en avait-il de ces « encore debout » ? Qui ouvrait sa porte au crieur au moment où le « marchand de sable » passait ?

N'éprouvait-on pas d'ailleurs dans les foyers une certaine contrariété à être dérangé sinon réveillé par un tapageur effronté, un qui sans doute n'avait pas besoin de repos (ce qui n'était cependant pas le cas de notre stentor dont la journée de travail comptait, déjà, plus d'un tour de cadran).

Une myopie de taupe affligeait Battite. Comment faisait-il pour avancer dans l'obscurité, lui qui avait quelque peine à voir loin quand tout s'éclairait ?

Quelque mauvaise langue (le témoignage valait-il ?) assurait qu'il arrivait au « mal voyant » de rentrer dans un poteau télégraphique. Alors, surpris, Battite s'écartait :

« Pardon Monsieur » disait-il. L'excuse laissait le bois imperturbable.

On ne sut jamais le fin mot du tardif passage. Mais comme nul accident ne fut jamais signalé, on put en déduire que Battite était un drôle de bougre ; qui sait un nyctalope !

Quand cessa le chant nocturne ? Avec le retrait du speaker, pour une raison non élucidée. Un peu de familiarité s'en allait. Une habitude disparaissait, un appel ou un rappel alors que tout semblait se diluer dans l'immensité du noir et la profondeur du silence, s'éteignait.

« Bonsoir Battite », muezzin fidèle dans son genre.

Dans la journée notre homme ne demeurait pas inactif. Vieux garçon, toujours en retrait sans doute pour tout ce qui touchait à la rencontre avec l'autre sexe ; peut-être par timidité naturelle, par manque de besoin d'épanchement, par indifférence envers l'âme sœur ; peut-être, aussi, parce que conscient –à tort- d'une infirmité, pas si affligeante, si condamatoire. Une myopie, même accentuée, n'a jamais empêché les approches, les réussites, même dans le secteur amoureux.

Battite vivait avec sa mère avec laquelle il collaborait pour le cardage de la laine, à domicile. Madame Gai... et son fils exerçaient un de ces métiers modestes par le rudimentaire de l'appareil utilisé mais d'une si grande utilité pour les particuliers. Et de plus, le service venait à vous sur simple appel. Une grande commodité en ces temps où les déplacements ne tentaient pas les gens et où l'on appréciait le travail fait devant vous, chez vous, sans hâte, sans mystère, tout en bavardant, tout en faisant montre d'une amicale confiance réciproque.



Le passage du rémouleur annoncé par son sifflet strident ou sa flûte de Pan, celui du réparateur « on raccommode tout objet cassé, brisé (?), la faïence et la porcelaine, le marbre et l'albâtre » ; du ramoneur à l'accent savoyard étaient, intrinsèquement des événements attendus et prisés.

Pour se rendre chez ses clients, Battite poussait un drôle d'engin, un de ces bâtis baroques, un assemblage disparate qui, à tout instant, semblait au bord de l'effondrement, mais qui tenait bon, cependant. Il fallait, en effet, que la machine fut solidement ajustée, bien maniable, et qu'elle s'adaptât à tous les terrains, ainsi qu'à la poussée saccadée où la sollicitation de pencher dangereusement à gauche s'avérait sans appel. Battite en était responsable. Comme bon nombre d'instruments des artisans itinérants, la cardeuse était montée sur roue et la force de propulsion venait de l'homme... celle de Battite pour ce qui nous intéresse. Or ce dernier n'était pas un « marche droit », bien qu'on ne put affirmer qu'il fut un claudicant classique. Il faisait plutôt dans la marche à temps alternatifs. Comme si ses mouvements de jambes

eussent été produits par un ressort moins tendu lorsque le pied gauche appuyait sur le sol, et plus raide quand c'était à l'autre extrémité d'agir. Cela donnait une cadence syncopée, une allure « chaloupante » un peu comique.

« Un et deux font trois » dit-on de cette façon de marcher. Avec ça Battite portait vers la senestre. Marche heurtée, conduite en penchant nettement vers un bord, cela ne devait point faciliter le déplacement linéaire d'une carcasse à l'équilibre et à la docilité délicats à assurer. Et cependant Battite le déficient de la vue, Battite le tanguer y arrivait.

Verser ne fut jamais de son fait. En plus il ne savait pas aller lentement. Sa mère –déjà d'un certain âge- avait quelque peine à suivre. Il lui arrivait souvent de laisser filer l'impétueux qu'elle n'avait pu décider à ralentir.

Le premier sur le lieu de travail. Une satisfaction de gamin en découlait. La besogne consistait à rendre plus propre, plus souple, plus aérée la laine qui, dans la plupart des cas, avait beaucoup servi, pour garnir les matelas le plus souvent. A force d'être tassée par des charges importantes, des exercices divers (des calmes et des agités) elle s'était agglomérée en nœuds durs. La surface de la toile du matelas portait force bourrelets très pénibles pour qui se couchait dessus. Il fallait défaire ces gros poings, redonner consistance et vie au poil, frisé et doux à l'origine. Battite s'y employait.

Son instrument de travail comportait une partie horizontale ; une large planche qui, à l'arrêt, reposait sur la roue et sur deux pieds. La planche recevait la laine à travailler et servait de siège à l'artisan. Battite saisissait de la main droite une poignée qu'il avait devant lui ; à sa portée. Il imprimait un mouvement de navette à un balancier, une sorte de gros sabot garni de pointes mordantes. A première vue, la tâche ne présentait rien d'exténuant. Mais le geste, à la longue, pouvait lasser n'était-ce que par une trop grande monotonie. Sur les champs de foire il existe des engins semblables au sabot évoqué plus haut. Là, on les propulse vigoureusement pour tester sa force en vertu de la hauteur atteinte ou du tour exécuté.

Dans le cas de notre cardeur, le geste itératif n'avait, en soi, rien du divertissement. Battite palliait le manque de diversité dans le geste en usant de sa voix. Il chantait ; il chantait sans relâche ; il chantait sans retenue et tout le va-et-vient se trouvait ainsi pris dans une mesure, un rythme adéquats.

La laine à restaurer, présentée par la mère, subissait des tiraillements, des écartements, des allongements, des effilages et des peignages régénérateurs.

Un tas floconneux, souple, que le vent soulevait se formait à terre et montait « en assaillant » autour de la machine et de son « servant ». Il fallait dégager le sol assez fréquemment, ranger en lieu sûr, avec soin, la laine qui avait retrouvé beaucoup d'elle-même.

Le lot confié passé en entier, il ne restait plus à Battite qu'à caler les parties oscillantes, à débarrasser les pointes des débris et fibres accrochés et se remettre en route pour une nouvelle opération à moins que l'heure de rentrer n'eut sonné.

Nous l'avons vu, dans la nuit, Battite prouvait la puissance de son organe vocal. Mais également, son timbre fort au service d'une voix juste faisait merveille à l'Eglise. Les « pousseurs » de « hauts psaumes » existaient, alors. Battite était parmi les meilleurs, les plus puissants. Sa place –comme réservée- se trouvait au bout de la première galerie, à gauche, derrière la chaire. De là partaient de ces répons qui résonnaient singulièrement du chœur à la porte principale. Battite n'avait que faire de l'opinion des assistants qui, soit médusés, soit jaloux lui cédaient la priorité dans la puissance d'expression. Notre homme chantait pour lui, tout à la musique. Les strophes latines comportaient un mystère à cause de l'incompréhension des mots. Mais il en sentait toute la valeur, toute l'exaltation. Le grégorien a ce pouvoir de transfiguration qui permet à l'âme sensible une compréhension et une adaptation intimes.

Battite était presque le second chantre de l'église. Un bénévole, évidemment. Son travail libre d'un horaire imposé lui permettait d'assister à des cérémonies en dehors des jours consacrés aux louanges du Seigneur. Assidu des enterrements il prêtait « voix forte » au titulaire du lutrin.

Battite était aimé à Hendaye. Il le méritait. Personne ne se serait avisé de lui reprocher ses nocturnes. Un brave garçon disait-on, sans compassion aucune. Celui, en effet, qui s'en tenant à son allure gauche, à sa démarche dégingandée l'aurait considéré comme un être dérisoire et diminué, se serait bien mépris.

Point sot du tout le Battite. Au demeurant, pas facile à tromper ; disposant de ressources pour remettre à leur place les railleurs mal intentionnés et ce le plus poliment du monde.

De la truculence Une virtuose : la mère Bell...

De toute évidence le temps n'est plus où de solides mémères tenaient la dragée haute aux plus huppés, aux plus forts « en gueule » d'un autre sexe qu'une légende –avec le zeste de fallacieux de toutes les inventions gratuites- veut riche de vertus viriles prépondérantes.

Mais, dans l'après 1918, ce genre d'androgynie existait bel et bien.

Il se trouvait dans ces êtres à part des caractéristiques, des pouvoirs qui empruntaient aux mâles sans qu'un côté très particulier à la femme soit proscrit. A croire qu'un certain hermaphrodisme avait présidé à leur conception pour, en quelque sorte, leur conférer cette apparence de bissexuées, hors de la norme commune.

Sans être encore parvenues à cette période de l'existence où tout s'en va, où la majeure partie de la vie se passe en situation de mise à part, soit au lit, soit auprès de l'âtre par temps inclément, soit aux beaux jours, sur le banc du jardin ou sur la chaise devant le seuil de la porte d'entrée, elles avaient atteint cet âge qui assure toute tranquillité à une âme ingénue, jusque là en proie au refoulement, cet âge dit canonique. La comparaison ne valait pas pour elles. Il eut été, en effet, très risqué de les estimer incapables de réaction devant une offre de mâle. Elles n'étaient pas, encore, au rancart de l'amour. Mais il s'avérait indubitable qu'elles avaient déjà, soufflé un nombre respectable de bougies. Elles n'étaient pas des tendrons à exciter des soupirants, à susciter le « béguin ». Encore qu'il puisse, en nombre de circonstances, se trouver des chaussures pour tout pied.

Ces femmes avaient une belle taille, une carrure importante. Cela faisait partie, nécessairement de leur personnage. Chétives, elles n'eussent point joué leur rôle, avec ampleur. On ne les aurait pas très bien vues en « demi-portions », en fruits secs, en « plâches » palliant leur frustration d'appâts, de prestance, par une langue d'aspic.

La nature n'avait pas lésiné avec elles. Elles étaient pourvues d'une poitrine opulente, bien gonflée, une de ces devantures qui inspiraient le respect, davantage que la convoitise.

Les pécores, avec qui elles avaient peu de choses à voir, possédaient un verbe acéré. Bien que ne faisant pas dans le genre muet, elles –et cela est tout à leur honneur- répudiaient au persiflage et à la peu glorieuse calomnie.

Elles portaient un chignon généreux ; leur ornement de nuque ; chignon qui parfois tendait à filer quand les épingles étaient lasses de retenir un paquet pesant.

La plupart –à influence de l'hermaphrodisme- avaient plus que du fin duvet sous leur nez. Elles ne rivalisaient pas avec les mâles moustachus mais, tout de même, la barre poilue existait, épaisse et foncée, sur la lèvre supérieure.



Peu soucieuses du dernier cri de la mode, elles s'en tenaient à l'ample corsage et à la longue jupe qui tombait très bas, sur leurs pieds, jupe qui avait même tendance à traîner par derrière, ou au seul tablier cache-tout, bon pour le haut comme pour les extrémités inférieures. Elles manifestaient une prédilection marquée pour le noir. Peut-être en raison de leur situation de famille. A moins qu'il fut estimé que cette couleur conférât une autorité indiscutée.

Elles ne s'écartaient jamais très loin de leur domicile. Elles laissaient à d'autres les grands voyages, les longues promenades. Aussi, quand le temps était sec, portaient-elles des sandales de corde, ni trop neuves, ni trop reluisantes ; en « chocou » comme disent les Gascons, c'est-à-dire avec seulement le métatarse et un peu de cou du pied enfoncés dans la galerie de toile, terminée en pointe ; le talon, à l'air, foulant le dos de l'espadrille, rabattu et froissé. Cela leur donnait un air de traîne-savates. Mais les intéressées n'en éprouvaient, semblait-il, nulle gêne, ne se déplaçant qu'avec une célérité plus que contenue. Il paraissait que cette façon de chausser

leur convenait très bien. Elles vaquaient, sans contrainte, bien à leur aise dans un laisser-aller commode.

Leurs occupations étaient simples et sédentaires. Elles faisaient leur ménage. Il faut croire qu'elles y apportaient une ardeur particulière puisque le devant de la porte les voyait pointer tôt dans la matinée. Elles ne s'y figeaient pas en posture contemplative et muette. Vite elles étaient happées, quand elles ne le provoquaient pas, par le tourbillon verbal de la rue.

Alors commençaient des parlotes, des papotages, des discussions, des confrontations sonores à n'en plus finir. « La Petite Gironde » pouvait offrir les derniers échos de l'actualité. C'était elles qui détenaient la primeur des nouvelles. Vraies ou fausses, exactes ou grossies, elles se succédaient comme par enchantement. Le tarissement de la source n'existait pas. Lorsqu'un événement, heureux ou moins bon, se présentait, il ne fallait surtout pas en faire fi. Une aubaine providentielle pour des bavardes ayant du temps à perdre.

Hélas ! à Hendaye ou dans les environs l'inédit s'avérait rare. Quant à plus loin, quant aux pays au-delà de Bayonne, on avait peu de chance d'en savoir quelque chose. D'ailleurs qui s'en souciait, hormis de ce qui touchait au formidable, au terrible, à l'horrible. L'organe de la rue de Cheverus (la Petite Gironde) se chargeait de la propagation de ce sensationnel. Encore fallait-il le lire. Ces dames, soit par répugnance au déchiffrement, soit par analphabétisme, n'abordaient pas –ou très peu- le quotidien. Mais il se trouvait toujours quelque lecteur assidu pour faire bénéficier l'entourage de la précieuse information. Alors, le grossissement ne perdait pas son temps. On aurait éprouvé quelque difficulté à situer le théâtre du récit, mais peu importait... et on en rajoutait. Cela n'était cependant pas le plus mauvais côté des bavardages. L'honorable société de ces femmes d'exception

ne manquait ni de temps, ni de goût pour épier les faits et gestes de leurs compatriotes, pour tendre une oreille attentive aux ragots. Aussi il ne se passait guère de fois où quelques concitoyens –le plus souvent des concitoyennes- ne fussent sur le gril de la critique acerbe.

Pauvre imprudente ou pauvre imprudent qui avaient laissé échapper un peu de leur intimité ou s'étaient manifestés trop à découvert. Qu'est-ce qu'ils prenaient !

- « Oh ! ma chère vous ne savez pas... cette pauvre petite...
- Jésus Maria c'est-il pas dommage (*air navré de circonstance*).
 - Et ce jean foutre, ce pendard qui l'a plaquée...
 - Elle ferait mieux celle-là (*autre sujet, autre cible*)... quel chiqué !
 - On sait pourtant d'où elle sort.
 - Si la pauvre revenait...
 - Mon pauvre (*beaucoup de cet adjectif de désolation dans le comméragé*) défunt me disait bien.
 - Entre nous vous savez... etc.....etc. »

Répétition appuyée du constat, de l'accusation, de la charge avec expressions identiques et aussi des intonations similaires.

Il arrivait à des mâles de passer par là, et de jeter une goutte de vinaigre. La réponse fusait, cinglante. Et nos dragons possédaient un répertoire de corps de garde à faire fuir une nonne, même chevronnée. La répartie gaillarde, voire hardie ; un tantinet paillard, à l'occasion, faisait merveille. Les parties les plus cachées de l'individu –plus cachées à cette époque qu'à l'heure actuelle- celles que d'aucuns appelaient honteuses, avaient droit à un déballage, sans pudeur.

Souvent veuves ; de toute façon peu encombrées par un mari, seconde zone ; à moins qu'elles ne fussent d'endurcies célibataires, ces robustes et mûres personnes, n'avaient pas un souci exagéré du ravitaillement. Et puis les commerçants ne se trouvaient pas très loin. L'approvisionnement en pain constituait la commission essentielle. Le boulanger était un familier de ces dames dont il connaissait les manies, les exigences. Il évitait un trop grand torrent de doléances et veillait à les bien servir, ce qui cependant n'allait pas sans quelque sortie haute en couleur et obligatoire. C'était là bien plus un besoin de causer, une manie de protestation sans portée qu'une manifestation de mauvais esprit.

Pour la laitière, entendez par là, la personne livrant à domicile le précieux liquide blanc, c'était une autre chose. Vaillamment, patiemment, elle était attendue, pichet en évidence.

- « Alors Marie-Antoinette quoi de neuf à Mendienia ?
- Rien ou pas grand-chose Madame Untel... (*Voyez la marque de considération... pour la fille des champs le simple prénom... pour l'important personnage urbain du « Madame » à chaque détour de phrase*).
 - Comment presque rien...
 - Oh ! Un simple événement. La rouge a fait le veau.
 - Ah ! et alors pour le lait... en auras-tu suffisamment ?
 - Rassurez-vous, Madame Untel, les autres sont suffisamment généreuses (*il s'agit des encornés, bien entendu*). D'ailleurs vous êtes une cliente privilégiée... vous n'en manquerez pas, allez...

- J'y compte bien et je le mérite (*sans transition*)... et les cerises sont-elles mûres ?... ou bien (*selon la saison*) avez-vous tué le cochon ?

(Il faut dire que peu au fait des questions agricoles, nos doctes villageoises s'en tenaient aux plaisirs différés et espérés de la bouche. Le fruit frais, abondant, succulent... la saucisse et le boudin chargés d'aromates à s'en purlécher les lèvres gourmandes voilà ce qui intéressait nos épicuriennes (sens étendu de l'adjectif). Et puis, on ne savait jamais. Si avec de telles questions, innocentes en apparence, un peu allait être distrait à la cueillette ou à la conserve pour « faire goûter » à Madame Untel...)

- Oh ! pas encore (ou bien) nous le sacrifierons (*le porc*) dans quelques jours, il a encore besoin de profiter.
- Ça c'est comme le monde, à nourriture égale, différence d'effet.
- Non, nous avons acheté le porcelet en retard et nous n'avons pas voulu le forcer.
- Vous avez bien raison... le traitement le plus raisonnable (bizarre d'entendre cela dans une telle bouche !) est celui qui convient le mieux aussi bien aux gens qu'aux bêtes (*décidément on y tenait à cette assimilation de l'humain et de l'animal*).
- Je vous en laisse combien aujourd'hui ? (*Enfin on arrivait à l'essentiel dans le présent, au service du lait*).
- Comme toujours un litre. »

Madame Untel disait bien comme toujours, alors qu'il lui arrivait de prendre un supplément de temps en temps, supplément avec lequel elle créait un de ces fromages blancs. « Comme on n'en trouve plus » avançait-elle avec une pointe d'orgueil. Quand le pharmacien Carayrou la voyait arriver il savait que ce n'était pas, en l'occurrence, un chaland pour médicament auquel il avait à faire, mais à un gourmet en quête de présure pour faire cailler du lait.

« Une merveille, monsieur Carayrou... je vous le ferai goûter (*le fromage c'est évident !*).

- Merci d'avance, ma bonne dame. »

Cent fois réitérée, la promesse ne fut jamais tenue, en vertu de ce que dit le proverbe, qu'il faut être bien pauvre, bien démuné pour ne pouvoir jamais s'engager.

Marie-Antoinette, une robuste fille de la campagne, fraîche, aux joues roses de cette santé naturelle que donne la vie au grand air, en pleins champs ; qui faisait son quotidien tour de distribution du lait de la ferme, à pied, n'avait pas le loisir de continuer un commerce, peut-être intéressant pour une oisive ou supposée telle ; mais pas dans ses possibilités, sa disponibilité. D'autres clientes –avec des bavardes, parmi, sans doute– l'attendaient.

Et il restait les commissions à acheter pour la maison et ensuite le travail qui attendait à la ferme.

« A demain, Madame Untel...

- A demain, ma chère. Le bonjour à tous... Si je pouvais aller les voir... »

Marie-Antoinette faisait celle qui n'avait pas entendu... Elle s'éloignait, lestée de ses encombrants récipients.

« Yo...

- Tiens te voilà, grand phénomène ! Viens boire un coup.
- Avec plaisir, il fait chaud té,
- Tu n'en trouves pas beaucoup comme moi, pour t'offrir ainsi un verre.
- Vous êtes un ange, Madame Untel.
- Tais-toi bien animal. Laisse le ciel tranquille et surtout ses occupants. Entre.
- Vite, vite. Le bétail s'impatienterait.
- Bah ! Il est plus raisonnable que toi. »



Ici c'était un autre campagnard aux « prises » amicales avec notre infatigable « surveille-passant », celui qui ramassait les ordures pour les ramener dans une grande charrette attelée à deux bovins, habillés pour la circonstance. Pensez, on allait à la ville. On avait recouvert les bêtes de couvertures rudes, épaisses mais avec de grandes raies aux couleurs vives. Sur le frontal on avait ajusté, à partir des cornes, une sorte de visière de lourd poil

frisé. Les gens s'interrogeaient sur son utilité. Peut-être un souci de faire plus beau. Mais c'était trop mastoc pour orner. Les ordures ne connaissaient pas la masse des déchets actuels. Le plastique n'existait pas. Les emballages étaient rares. Des bouteilles, oui, mais le tri qu'il fallait opérer à la ferme s'avérait aisé. Le plus gros du chargement s'en allait pour faire du compost ; la matière dure, imputrescible réservée au chiffonnier quand il passait, ou voué à la casse ou à la crémation selon la nature de la substance au rebut.

Ainsi le service de guet et les interpellations continuaient. Les partenaires différaient selon les moments de la journée. Mais notre dure à cuire, elle, tenait le coup. Seule, face à beaucoup. Il y avait le facteur, le porteur de journaux de chez Hontans, les passants habituels ou occasionnels, connus ou jamais vus –ce qui n'empêchait pas de les héler si on le pouvait-, les marchands ambulants, les commis des maisons bayonnaises et leurs auxiliaires (Romain, Kiki et d'autres) et aussi et surtout, pourrait-on dire, les marchandes de poissons, des dames de la famille, en quelque sorte par la carrure, l'allure, le côté vestimentaire et la hauteur du verbe.

« Sardina ... sardina fresca... bizi... bizia. »

Si l'on ne se trouvait pas sur le trottoir à épier on était prévenu en moins de deux. Et hop ! en prise directe avec ces particulières qui ne se faisaient point prier pour s'arrêter ; panier en équilibre sur le crâne ; bien que sachant pertinemment qu'elles avaient à faire à une piètre acheteuse. L'échange verbal ne dépassait pas, le plus souvent, les limites de la « mise en boîte » à la manière de ces êtres simples, sans subtilité avec, comme indispensable, le mot cru, au bout. Rares étaient les fâcheries. Quand elles se produisaient, quand un mot avait été dit de trop, et sans nuance, quand on y était allé un peu fort ; alors, le duo montait de plusieurs tonalités et la rue retentissait de propos frisant l'aigre-doux. Mais tout cela s'avérait comme entré dans les mœurs, tout naturel. L'éclat, certes, appelait un point final : la séparation. En attendant de renouer le dialogue au prochain passage.



Pascaline Belloc
Photo Kaneta – Hendaye Environnement

La mère Bell... était à Hendaye le prototype de ce genre particulier de femmes d'exception, leur chef de file en quelque sorte. Tout ce qui a été dit sur cette espèce la concernait. Pas un détail qui ne lui convint. Elle pouvait à elle seule capitaliser l'ensemble des manifestations. Elle était la synthèse évidente de tout ce qui fait la femme maîtresse de la rue.

Pour la bonne fortune réservée à ses explosions savoureuses, par le récit toujours recherché de ses prises de position, de ses sentences, de ses invectives, de ses expressions drôles, imagées, de ses colères, hautement affirmées, elle occupait la place de choix dans le rang de la truculence.

Elle venait de cette enclave gasconne, en Pays Basque maritime, au sud de l'Adour, qui a nom Anglet. En arrivant à Hendaye pour les obligations professionnelles de son époux, surtout, elle emportait avec elle ce langage chantant, ce penchant à l'affirmation imagée et sonore que l'on dit être de l'apanage des Gascons.

Il y aurait certainement à se montrer circonspect à vouloir définitivement charger d'un type –qui ne peut appartenir à d'autres- une ethnie quelconque. Le gascon aime l'humour bruyant, la « chine », la forfanterie aussi, l'explosion verbale, le mot qui fuse, qui fait mouche en attirant à soi les rieurs. C'est de bonne réputation.

Mais qui a entendu les sorties de labourdins, de souletins ou de bas-navarrais avec un sens de l'ironie, du calembour, du choix de la figure colorée et percutante ; celui qui a écouté les subtils « bertsularis », ces poètes innés de l'Euskadi, maniant avec maîtrise la métaphore, la satire ; celui-là ne peut considérer le peuple au pied des Pyrénées de l'ouest comme muet et privé du don de faire rire.

Le parler rocailleux du catalan, la faconde du marseillais ne manquent ni de hauteur, ni de verve.

Et nous ne citons là que des régions chaudes bénies par le soleil. Des coins comme la Bourgogne voire même d'un nord qui n'est pas froid que dans l'air ne constituent pas des réserves où végètent des individus éteints.

Il importe donc d'éviter de trop grandes, d'exclusives et ce de plus en plus.

Peut-être à des époques où les échanges étaient difficiles alors que manquaient les moyens de se déplacer vite, sans astreinte, peut-être en ces temps où l'on vivait plus cloisonné, plus recroquevillé sur soi ; transparaisaient des caractéristiques nodales appartenant en propre à une race. Le colportage de la légende contribuait à fixer en certains

points des dispositions, des penchants, des traits de caractère. Un colportage forcément déformant puisque l'on ne disposait pas –ou peu- de moyens pour aller voir sur place.

Marins demeuraient marins. Un être à part, dans son horizon méditerranéen. Cadetoun ou Cyrano ne pouvaient avoir droit de cité qu'entre Dordogne et Gaves. Ganish était voué à son éloignée Macaye. Le Petit Quinquin définissait le pays des « Chtimis ». Et tout à l'avenant. L'imbrication des races ; qui appellent les sorties répétées lors des ancestrales limites, les déplacements rapides, commodes qui font aller de plus en plus loin, pénétrer de plus en plus profond, veut que le trait propre à une contrée ait perdu beaucoup de sa solidité et de sa véracité.

Cela apparaissait moins au temps de la prime jeunesse de la mère Bell... Aussi la distance demeurait-elle entre elle –avec son « baratin » sans faille, son vocabulaire spécial lancé par un bel organe- et les « bascouras » ⁽³⁰⁾ plus timorés, plus sur leur garde, et qui constituaient alors la partie la plus importante de la population hendayaise ; le douanier et le cheminot n'ayant pas encore fait suffisamment souche et l'espagnol acquis en nombre et en force droit de cité.

Du père Bell... nous ne sûmes pas grand-chose, ceux de ma génération s'entend. Il faisait partie de ces chevaliers servants, de ces ombres diffuses qui suivaient leurs maîtresses femmes, écrasés par elles, sans réaction et sans possibilité d'en sortir. Laissons-le en paix, lui qui sut s'effacer sans dommages.

Son bagou, parfois exagéré, n'enlevait pas ses mérites à la mère Bell... Ses filles n'eurent jamais à rougir d'elle. Elle contribua à leur bonne formation. Les directions qu'elles prirent, notamment du point de vue professionnel, durent beaucoup à son heureuse influence et à ses bons conseils maternels.

L'on peut aisément se manifester comme rude, à l'extérieur, et se pencher avec tout l'élan nécessaire sur le sort de ses enfants. Les trois filles de la mère Bell... devinrent des infirmières de l'Assistance Publique. L'une, Catherine, mariée à Marcel, un parisien sympa, avec qui elle partagea des convictions bien ancrées, jouissait de la considération générale à Hendaye.

Une autre, également sympathique, travaillait comme sa sœur à l'Hélio-marin et avait fait sa vie de femme avec un jardinier du quartier de la Plage.

J'ai revu Mayotte, une fois, à l'Hôtel Dieu de Paris où elle travaillait ; très heureux – comme elle- de retrouver sous le ciel austère de la capitale, une payse qui était néanmoins, mon aînée de plusieurs lustres.

Si j'insiste pour porter au crédit de la mère Bell... ce qui précède c'est pour bien montrer que son fort tempérament ne l'éloignait pas de ce qui fait la valeur de l'existence humaine : la cellule familiale et tout ce qui s'y rattache (amour réciproque, dévouement, sollicitude). Aussi comme elle avait droit à quelque détente à son poste d'observation ; au haut de la rue du Jaizquibel, non loin de sa résidence. Endroit privilégié pour beaucoup voir et beaucoup entendre. Carrefour de l'axe principal (Hendaye-Gare – Hendaye-Plage) et des ruelles venant soit de l'église ou descendant vers Chingudy.

³⁰ Cette expression était celle des gens étrangers au Pays Basque, des Gascons surtout. Je n'en fais rien de péjoratif et ne la revendique pas. Il est vrai que Manech ne se prive guère pour brocarder les « gachkoñas »

Par là passait Loti. Gageons que la mère Bell...sut, elle, le passer au crible ; en saisir le côté pittoresque, certainement à son sens, « carnavalesque » ; surveiller et minuter ses passages chez la belle repasseuse, une voisine, justement et sentir, elle, la très peu lettrée qu'elle avait à portée de vue, un homme qui « en savait des choses » et qui pondait des livres.

L'a-t-elle jamais affronté, verbalement ? Rien ne le prouve. Mais sans nulle timidité, elle dut lui réserver, à l'occasion, de ces « Bonjour, Monsieur Loti » comme en ont le secret les âmes simples, celles pour qui la considération ne se marchande pas et qui s'en tiennent plus à leur jugement personnel qu'à une renommée de cénacle ou de chronique.

Là, aussi, près du « magasin-atelier » des cycles Lausanne, s'arrêtait le tram. Rien de plus naturel que tenir le crachoir à ceux qui l'attendaient et rien de plus normal que d'épier qui descendait et pouvait faire un bout de conversation de nature à sustenter une fringale d'informations, difficile à contenir. Interpeller le wattman ou le receveur, ne serait-ce que pour un bonjour autant d'habitude que de courtoisie, entrain dans la pratique courante.

La coopérative n'était pas loin. A mi-côte. La mère Bell... s'y rendait plus en curieuse, en butineuse de potins à récolter, en fervente de la bavette à tailler, qu'en acheteuse. Il se trouvait que le gérant venait de l'autre rive de l'Adour, du Boucau, face à cet Anglet qui jouissait des faveurs filiales de la mère Bell... Un qui avait eu des difficultés sérieuses avec une omnipotente compagnie pour fait de grève. Un à qui le chemin de la porte avait été montré dare-dare. Singulière façon d'honorer en 1920 le « ils ont des droits sur nous » que celle de priver (du droit) de vivre à qui ne courbait pas l'échine devant le potentat qui avait, en général, connu la guerre, par les communiqués de presse et par les bénéfiques qui en découlaient pour ceux bien placés, à l'arrière.

Heureusement que l'ami Joseph était là ; en qualité de directeur d'un organisme qui, au départ, avait vocation de lutter contre, de concurrencer les grandes marques, fort avantageusement, et d'associer les coopérateurs aux profits de l'entreprise. Joseph c'était Désarménien, le Bayonnais, qui dans l'après Tours demeurait un fidèle à la vieille maison de Léon Blum. Et parmi les rares socialistes de la Cité des Forges, se trouvait précisément Luc, le futur gérant de la Coopé de Hendaye. Désarménien vendit donc à son camarade sanctionné la bouée de sauvetage. Comme tout boucalais bon teint, Luc n'était pas un muet. Et comme il affectionnait le parler gascon, je vous laisse à penser s'il faisait une personne heureuse en usant avec elle de propos savoureux bien particuliers.

Quand la mère Bell... en avait assez de son poste de la grand-route, elle prenait la ruelle de chez Marquebielle, l'imprimeur et fabricant de pains de glace, ruelle où les familles ne pêchaient point par absence de progéniture. Il se trouvait toujours quelqu'un de disponible chez les O..., les Cau... pour s'entretenir avec l'interminable puits de paroles.

Quelques incursions dans la zone du port, aussi. Là, s'y ajoutaient des confrontations juteuses avec des éléments rompus, depuis fort longtemps, à l'exercice de la langue verte. Les heurts n'allaient pas plus loin qu'un grand débordement de phrases vigoureuses, appuyées, péremptoires. D'autres en auraient pris ombrage. Mais la mère Bell... et ses vis-à-vis d'un moment, marchandes de sardines entre autres, possédaient des caractères bien trempés, des oreilles peu sensibles. Ce qui pour d'aucuns aurait paru de l'outrance impolie voire de l'outrage n'était pour elles (ou pour eux) qu'une façon de discuter. On pouvait, ensuite, prendre congé sans rancune et sans redouter la moindre froideur lors de la prochaine reprise des « hostilités ».

« Quès aqui gran fenian... qué l'ore d'arribar » (tu es là, grand fainéant... C'est l'heure d'arriver). Contre qui la mère Bell... en avait-elle ? Une ombre s'est coulée, là-bas, au bout de la rue, là où se formait, jadis, le coude consécutif à l'arrêtoir constitué par les maisons montant du Port, par l'artère du même nom, et qui collaient les unes aux autres jusqu'à « l'Élégance »³¹ aux abords de la Place. Elle venait de se présenter, comme à la dérobée. Un quidam, (à ne pas hésiter pour juger) en infraction de quelque usage ou de quelque convenance.

La mère Bell... (œil de lynx) l'avait rapidement vue (l'ombre) de son poste de guet. La silhouette, c'était Marcel, son gendre.

« Dire que Monsieur se la coule douce, se donne du bon temps, en profite pour em... (*peu châtiée l'expression*) les braves gens (*elle sans doute, qui les contient tous*) pendant que sa femme, la pauvre, est au boulot. »

(*Remarquez la facilité avec laquelle notre vigilante et tonitruante mémère passait d'une langue à une autre*).

Le délinquant approchait. Tête basse. Point sourd, il avait saisi l'anathème. Il savait bien à qui elle s'adressait, et à quoi s'en tenir. Fort heureusement la boutique du marchand de journaux Hontanx était fermée. Pas de crainte à éprouver quant aux quolibets des familiers de l'établissement, toujours disponibles pour l'exégèse, surtout à vocation sportive. Comme Marcel arrivait au carrefour de chez Sorondo, on assista à un redoublement d'intensité des imprécations.

« Et dire que je t'avais si bien préparé le dîner (*le repas de midi, dans le sud-ouest*). A mon âge c'est bien la peine que je me décarcasse. Moun diou, hountonsas quem bos ha créba (*mon dieu, indigne, tu veux me faire crever*).

La route de la Plage se trouvait vide ou presque. Par bonheur. Il faut dire que Marcel avait fait une halte prolongée dans une accueillante chapelle et qu'il était treize heures passées. Pas d'adulte connu à l'horizon. Des élèves qui se dirigeaient vers l'école mais qui ne se souciaient pas de décrypter (ne pensons qu'au caractère ésotérique, à la clé que suppose le verbe et non à un écrit) la goulante aérienne.

Un couple étranger à la commune, inconnu de Marcel, s'en allait vers la Plage, surpris, semblait-il, par ces vociférations.

Marcel aborda le chai Iribarne. La voix forçait. Le courroux sembla monter d'un ton, là-bas, vers le Vieux Fort. Le mot devint plus cru.

« Gran hil de pute (*grand fils de P... sans le respect sartrien*) (*pas polie l'invective pour la mère du beau-fils*), qu'est-ce que j'ai bien pu penser et faire pour te donner ma fille ». (*Comme s'il s'agissait d'un don et comme si on avait tant que cela sollicité son avis*).

Marcel, malin, en arrivant à la hauteur du couple, pas d'ici, se retourna plusieurs fois et sembla considérer quelque chose derrière lui, comme si l'interpellation ne lui était pas destinée, mais à l'adresse de quelqu'un, là-bas, au fond de la scène. Visiblement désireux d'en finir avec une position peu glorieuse, l'admonesté accéléra son allure cependant que son gendarme de belle-mère s'étranglait presque à hurler.

³¹ Magasin à plusieurs vocations, surtout de vêtements, de parfumerie, d'objets d'intérieur, au bord de la Place de la République.

Virage sec, vers la rue du Jaïzquibel. Entrée en trombe dans la cuisine de la mère Bell... qui ne tarda pas à rejoindre le retardataire.

Et comme sous l'effet d'un enchantement mystérieux, surprenant par sa soudaineté, tout s'apaisa. Finie l'engueulade. Le fautif repentant s'installa à table, confus comme un grand garçon que sa belle-mère avait pris.

« Tiens attaque ça (*une bonne assiettée de soupe, bien garnie*). Tu en as de la chance d'avoir une brave femme comme moi, pour te tenir la pitance au chaud... Après tu auras de la sauce de veau. » Contraste frappant. Il y a un instant la bourrasque impétueuse. Maintenant, l'accalmie inespérée. Soucieux de la voir durer, Marcel mangea en silence se gardant bien d'ajouter un mot aux avances verbales de la mère Bell... qui, bon cœur, somme toute, désirait la paix.

Le sport cycliste avait conquis l'éclectique public local, assez rapidement après 1920. Lorsque le stade d'Ondarraitz avait fermé ses portes pour la trêve rugbystique du printemps et de l'été, le Vélo-Club Hendayais prenait la relève. Créé à l'origine par des gens qui n'avaient pas connu dans leur prime jeunesse les joies procurées aux compétiteurs par la « petite reine », mais tout acquis à ce qu'elle offre de possibilités de défoulement, le club des bords de la Bidassoa allait connaître, sans tarder, un essor certain. Pour combler les vœux de ces ardents pionniers, nombreux furent les jeunes attirés par la séduction de la route. Le maillot vert et rouge connut rapidement un lot non négligeable d'enthousiastes porteurs. Outre les classiques comme l'épreuve de la Bichincho, un challenge était disputé en plusieurs actes courus un certain nombre de dimanches consécutifs.

Le parcours variait. On n'empruntait pas le même itinéraire. On changeait de formule. A la linéaire succédait la ronde à multiples passages. Tantôt on s'égaillait par la campagne, tantôt on s'en tenait à la périphérie urbaine avec plusieurs tours, au menu.

Le départ et l'arrivée se faisaient eux, au même endroit. Sur la route qui longeait le pré du Vieux Fort, face au Monument aux Morts.

Parmi les spectateurs fidèles, qui pour rien au monde n'auraient manqué l'envol et le sprint final, on trouvait, aux premières, la mère Bell...

Des coureurs de la région venaient rivaliser avec les locaux.

Ayant entendu appeler un certain coureur de la Pédale Angloye, notre nostalgique de la cité banlieue de Bayonne (Anglet) s'enquit, sur le champ, de qui il était question. Le nom, en effet, lui rappelait quelqu'un.

« Quès tû què t'apères (*c'est toi qui t'appelles*) attaquâ, sans plus de formes, notre pas timide, en s'adressant à un partant d'aspect malingre et pas à son aise.

- Oui, madame, répondit l'Angloy qui comprenait « l'oc » mais ne le pratiquait pas.
- Quin s'apère lou toun pay (*comment s'appelle ton père ?*)
- Un tel.
- Qua daouri jurat (*je l'aurai juré*).
- Vous le connaissez ?
- O aban tu. N'ères pas badut quin ley coneishut (*tu n'étais pas né quand je l'ai connu*)... é que y coneishut la tou may... lou toun gran pay... un boun caddèt qui n'abé pas pou (*et j'ai connu ta mère, ton grand-père, un bon bougre qui n'avait pas peur*).

- Comment vous appelez-vous ?
- Bell... mès quès trop youin tam counèche e qui a lountimpo quèy quitat Anglèt. (*Bell... mais tu es trop jeune pour me connaître et il y a longtemps que j'ai quitté Anglèt*).

Le jeune homme paraissait très heureux d'une telle rencontre, en terroir étranger et appréciait la coïncidence opportune qui le mettait en présence d'une personne de son pays et qui avait connu les siens.

Alors pourquoi gâcher son plaisir ? Toujours est-il que notre audacieuse, regardant vers le bas de l'individu, bas dénudé comme il sied à un coureur cycliste, lança, piquée par on ne sait quel taon :

« Bougre de porc... t'orès poudut laba lous pès (*Bougre de porc, tu aurais pu te laver les pieds*) », ceci en considérant la liberté prise avec la toilette sérieuse des « ripatons » ou du moins de ce qu'on en voyait, les chevilles.

L'interpellé « accusa le coup », rougit. Fort heureusement le starter commanda le rassemblement des concurrents et donna le signal de l'essor.

La noria multicolore passa et repassa, amputée chaque fois de quelques éléments. Le compatriote à la mère Bell... fut contraint à l'abandon. Serait-ce à cause de la surcharge de ses membres inférieurs ?

Qui le prit sous son aile, pour un réconfort spontané et très naturel ? La « gourmande » devenue subitement, ange gardien.

« Bey té chanja... qué t'atindi... qué bas biène prène coque caouse de caout (*Va te changer... je t'attends... tu vas venir prendre quelque chose de chaud*). »

Qu'advint-il par la suite ? L'invitation fut-elle honorée ? Pris par le déroulement de l'épreuve, je ne connus pas l'épilogue d'un événement assez mal commencé, mais qui montra la mère Bell... telle qu'elle était. Un brave cœur dans une écorce un peu rude. Une bonne âme dont le verbe typique s'avérait plus comme une marque de franchise que comme une preuve de mauvais esprit.

Ce grand ami... le tram Figures dans son sillage. Youyou

Les Hendayais, nés durant la seconde décennie de ce siècle, n'auront jamais vu le tramway Decauville. Si le nom et la chose ne leur sont pas inconnus ils le doivent aux récits faits par des témoins appartenant à des générations antérieures à la leur.



Un moyen de transport de voyageurs, par rail, existait, déjà, à Hendaye de 1906 à 1908. La voie ferrée toute simple, à écartement réduit, à fleur de terre, allait de la gare à la plage, points extrêmes où s'opéraient les changements de sens de la machine de traction, grâce à des bretelles en boucle, aménagées à cet effet. L'ensemble articulé ressemblait à ces trains d'intérêt régional ou local, fort en



usage encore aux environs de 1940 dans les Landes, pour assurer la liaison entre la voie principale Bordeaux-Hendaye et les régions côtières ou de l'intérieur chalossais et aussi à ce petit porteur de charades que l'on fit défiler sur les petits écrans dans les tous débuts de la télévision et sur l'unique chaîne existant alors.

La machine se caractérisait surtout par sa cheminée, un démesuré tuyau qui crachait une épaisse fumée, noircissant les poteaux riverains et les fourrés nombreux alors que la bâtisse n'avait pas encore établi sa suprématie.

« L'exhalateur » sortait d'un gros caisson cylindrique, protégé, latéralement, par des murettes métalliques. Derrière la chaudière se tenaient les employés, grimés de suie, le mécano et le chauffeur protégés contre les intempéries par un baldaquin de fer épais.

Suivaient, selon l'époque, la saison, le jour, la circonstance, deux wagons, couverts heureusement sur le dessus mais ouverts sur les côtés.

Ne parlons ni du confort, ni de la rapidité du service. Le pauvre ahanant faisait ce qu'il pouvait. Aussi on était très indulgent à son égard. Le tramway que j'ai connu et qui devait fonctionner jusqu'à cette satanée guerre de 40 paraissait bien l'héritier direct de l'ancêtre. Avec des différences cependant et qui allaient s'amplifier au cours des années par les améliorations, les transformations apportées et opérées.

Bon vieux tram ! En t'évoquant, j'ai une pensée émue à ton égard. J'associe dans l'hommage tous ceux, tes frères, que j'ai connus et qui concouraient grandement à la vie facile des cités de moyenne importance aussi bien qu'à celle des grandes villes.

Tram de Bayonne qui chargeait à la gare, conduisait par le pont Saint-Esprit jusqu'à Saint-Léon et qui par une prise de relais à la Féria sous le signe du B.A.B. menait à Biarritz via Anglet.

Tram bordelais, en partance régulière et abondante de Saint-Jean, desservant sans difficulté, sans vaines et énervantes attentes aussi bien les coins du négoce que le centre ou la périphérie banlieusarde.

Tram de Versailles que j'ai emprunté bien souvent et qui par Viroflay, Chaville, Sèvres, assurait la liaison de la gare des Chantiers et la Porte Saint-Cloud.

Trams d'un peu partout pourquoi a-t-on décidé votre mort ? Pourquoi a-t-on arraché vos lignes ? Pourquoi vous a-t-on soit livrés à l'inexorable et stupide « casse », soit laissé moisir dans un coin humide où petit à petit vous avez été rongés pour n'être plus que squelette informe, déchet misérable.

Vous étiez pourtant des amis sûrs, fidèles par votre permanence, sympathiques car rassurants, n'exposant personne à de quelconques risques : voyageurs aussi bien que piétons.

Vous étiez le temple des retrouvailles journalières des habitués de la même ligne, aux mêmes heures, des abonnés devenus grâce à vous des connaissances qui s'estimaient, qui se recherchaient au point de trouver étrange, surprenant, inquiétant quand quelqu'un manquait pour le trajet habituel. Par le fait même des rencontres réitérées, vous deveniez le salon roulant où l'on cause... de toutes choses, importantes ou secondaires, futiles parfois, des choses de la vie de tous les jours ; du sport le lundi pour l'indispensable commentaire sur les matches dominicaux ; des petits potins de dernière heure ; des nouvelles des familles ; des histoires inédites ou déjà sorties ; des propos grivois ou autres, c'est-à-dire toute la gamme des échanges en honneur dans la conversation amicale entre gens qui se connaissent et s'apprécient.

Même aux heures de pointe avec l'entassement inéluctable on trouvait, toujours à garder une place pour l'ami ; on s'arrangeait à force de ruses pour être ensemble.

Même dans la pénible position d'encaqués on perdait rarement son esprit et son goût pour la plaisanterie.

Quand on voit, à l'heure actuelle, ces insipides, imbéciles théories de véhicules qui bouchent les artères des villes, il y a de quoi se demander, lorsqu'on a connu autre chose, où se situe le progrès et en quoi il consiste.

Il n'est que de noter dans ces « autos-fourmis » les mines des gens qui s'y trouvent –souvent un seul occupant par voiture- pour saisir tout le charme du déplacement moderne.

Avec le bon vieux tram point de bouchon à redouter ; point de souci à avoir pour passer et avancer. Point d'inconvénient fâcheux pour son système nerveux.

Il serait peu séant de le nier ; il y avait quelques accrocs, quelques difficultés à se caser, quelques compressions gênantes mais somme toute c'était là l'exception.

La règle stipulait d'abord, en toute primauté, la commodité, la sûreté et le plus souvent la liberté de manœuvre. Combien d'articles de journaux n'ont pas été épluchés, combien de livres de poche parcourus ? L'auto assujettissante ne le permet pas.

Qu'il est regrettable que de pseudos-modernistes n'aient pas vu plus loin que leur relative courte durée d'existence et n'aient pas su appréhender tous les aléas d'une circulation qu'ils offraient comme une panacée et qui s'est avérée chargée d'inconvénients, de dangers et aussi d'incertitudes quant à la possible survie dans l'état précaire où elle se trouve.

Ressusciter le tram, que le bus n'a pu remplacer entièrement pour de nombreuses raisons, serait la sagesse même.

Mais l'homme sait-il et veut-il être sage et saisit-il où est son bonheur ? Faut-il, hélas, que la nécessité ardente ou la catastrophe décillent les yeux de myopes pour comprendre et agir ?

Combien sommes-nous à songer à cela, l'été, lorsque nous assistons aux démentiels déplacements entre la Plage, la Ville et la Gare, lorsque l'on bute sur ces interminables queues sous la canicule des retours du sable et de la mer, lorsqu'on est confronté avec ces assauts pour monter dans le car et aussi aux « pieds de grue » auxquels on ne coupe pas en attendant un hypothétique suivant.

Bon tram d'antan, avec toi pas de ces tortures, de ces énervements, de ces incertitudes.

Etant plusieurs frères en service vous assuriez par la fréquence de vos passages une évacuation sans histoire avec un maximum de promptitude. Comme l'on peut te regretter et te passer quelques-unes de tes fantaisies.

Le tram dont je me souviens comme si cela datait d'hier ne portait plus un long tromblon sur son toit. Il ne crachait plus, n'empestait plus, n'aveuglait plus. Il avait banni toute fumée.

Seuls quelques grincements d'acier, aux endroits où s'amorçaient des courbes, prévenaient de sa présence. Le courant électrique remplaçait le charbon.⁽³²⁾

L'élément important, vital, celui sans qui rien n'aurait pu rouler ; celui qui pouvait fonctionner en totale autonomie ; celui qui contenait la force ; celui où se tenait l'homme de direction consistait en une voiture locomotive avec ses deux fonctions imbriquées : tracter et transporter. Pour la première, tout partait d'une sorte de plate-forme où se tenait le mécano. Pas de secret de conduite puisque rien ne l'isolait sinon la porte coulissante, d'entrée et de sortie, par où passaient les voyageurs derrière son dos. Dans un coin de la plate-forme un gros caisson contenait un mystérieux ordonnateur, un cerveau invisible. On était bien obligé de s'en tenir là à une époque où l'on ignorait l'ordinateur. De toute manière quelque chose œuvrait pour qu'à la sollicitation de la manette-levier tout démarrât, avançât et aussi s'arrêtât. La puissance venait, nous le devinions, par le truchement de cette longue perche, accrochée au toit qui montait à l'oblique et dont la partie supérieure portait comme extrémité, une roue qui tournait sur un fil. Au terminus il fallait changer l'orientation de la perche. La manœuvre ponctuellement exécutée ne laissait pas indifférents les regards enfantins.

Les deux extrémités de la voiture se ressemblaient. Il y avait toujours à l'arrière provisoire une plate-forme pour recevoir son lot de voyageurs, ceux qui n'avaient aucun goût pour l'assis. A l'intérieur le confort s'avérait bien relatif mais des vieilles jambes s'en contentaient, très en peine de demeurer debout.

Deux banquettes dures ; installées parallèlement aux parois longitudinales ; banquettes faites de lattes disposées à claire-voie, à la manière des bancs des squares et des jardins, c'était là tout ce que l'on avait trouvé de plus moelleux à offrir aux séants hendayais.

Entre les deux banquettes l'allée centrale pour le passage et aussi quand il y avait affluence pour contenir la masse des voyageurs debout ; l'allée plane en partie portait au bas des banquettes, pour la pose des pieds, un petit plancher -comme on en utilise dans certaines salles de bain- de petites baguettes de bois espacées.

On n'avait pas lésiné sur les vitres, dans de larges baies, qui partaient presque du toit et descendaient au niveau de la partie supérieure du dossier des sièges.

Le vitrage comportait des panneaux fixes et des parties coulissantes. En hiver, où la fermeture s'impose, on n'y touchait guère. Mais durant les jours cléments sans même qu'il soit question de chaleur lourde il arrivait fréquemment que tout demeurât ouvert. Qui s'en souciait au demeurant ? Le trajet n'était pas si long et la vitesse excessive pour que l'on ressentît, désagréablement, quelques frais vents coulés.

Bien que lourde, la voiture pâtissait des accidents du terrain. Ça tanguait parfois. La sécheresse des arrêts se répercutait à l'intérieur en provoquant de secs mouvements de voyageurs déplacés dont la synchronisation s'avérait remarquable.

³² Pendant longtemps le tram hendayais fut le seul de l'arrondissement de Bayonne à utiliser la force électrique pour la traction.

Le grincement des roues était perçu avec tout ce qu'il avait de crispant aussi bien par les voyageurs que par les habitants des proches parages. Les usagers différaient selon les heures et les jours. Il en était de fidèles et d'autres –la plus grande partie- d'épisodiques. Durant la période scolaire les trams montant de la Plage ou de la Gare emportaient quatre fois dans la journée un monde bruyant, déjà rompu au voyage en commun.

Si les Hendayais n'éprouvaient pas tous –et souvent- le besoin d'user de ce transport commode, il n'en était point de même des voyageurs descendus du train et qui, pour la plupart, préféraient le tramway au fiacre, plus individuel certes, mais d'un coût autrement onéreux.

Les dimanches quand le rendez-vous de l'après-midi se trouvait au stade d'Ondarraitz, les candidats au voyage ne faisaient pas défaut. Il faut néanmoins constater –c'est heureux et louable- qu'à l'époque on savait marcher. Les théories de sportifs, de joueurs également s'échelonnaient jusqu'au terrain de rugby de la plage.

Dire que le tram hendayais permettait le commerce suivi serait, aller à l'encontre de la réalité. Il y avait trop peu à parcourir ensemble pour se verser dans l'échange exhaustif. La nouvelle de dernière heure disposait d'un autre véhicule, la population n'étant pas si dense, ni si dispersée afin que l'événement restât en suspens, traînât pour être su ou passât sans être dévoilé.



Il ne conviendrait pas de négliger ce qui suivait la motrice et qui constituait le côté certainement le plus pittoresque de l'attelage. Je veux parler de la baladeuse, cette sorte de « litière » dont l'ossature était constituée par un plancher sur roues et un toit en baldaquin lequel abritait plusieurs rangs de bancs de bois, sans accoudoir, sans séparation. Derrière les rangées, avec une cloison de bois et de verre, pour bien délimiter des espaces à destinations

bien définies, on trouvait de courts promenoirs, fort utiles aux heures d'affluence ; appréciés par ceux que n'attiraient pas la position assise ou par les jeunes gens et les enfants, ces instables par nature.

Sur les côtés en guise de garde-fou, on disposait d'une chaîne que l'on accrochait à des barres verticales qui finissaient au toit. Ainsi se trouvait-on prémunis contre les risques de projection dans le vide. Le marchepied sur toute la longueur constituait à lui tout seul une caractéristique de la voiture. Facile d'accès, car peu élevé, au-dessus du sol. A moins d'être podagre, handicapé des membres inférieurs, à un point qui confine à la paralysie, - mais dans ce cas on demeurait chez soi- on n'éprouvait aucune peine pour accéder à la marche. Quand tout regorgeait de clients à l'intérieur, le marchepied s'offrait pour recevoir un supplément de charge, ce qui n'arrangeait point l'agent-receveur dont c'était là le seul passage. L'impossibilité pour ce dernier (l'agent) de pouvoir manœuvrer sur une planche trop pleine, donnait aux resquilleurs une chance, mise à profit, sans fausse honte. Parmi les casés il se trouvait également des voyageurs sans billet et qui ne pouvaient s'en pro-

curer jusqu'à leur descente par défaut de service. Peu s'en plaignaient. Peu exigeaient de s'acquitter de leur dû.

La grande affaire des couloirs extrêmes c'était la grande manivelle que l'on disait être le frein de secours. Il fallait être doué d'une force particulière des bras ou connaître les subtilités de la manœuvre pour arriver à faire tourner le grand levier. Gageons que n'ayant pas à servir, pour l'instant, on le mettait par un système ingénieux, hors service et à l'abri des blocages de facétieux ou de mal intentionnés.

Affirmer que la baladeuse assurait des voyages sans surprise serait prendre quelques libertés avec la réalité. Les rails ne permettaient pas une prise parfaite à des roues trop simples. Aussi elles se permettaient parfois quelques licences et quittaient sans vergogne le fil conducteur. Pas de verse dangereuse en l'occurrence. Seulement une sortie. Fatalement des secousses, des contrecoups. Et la motrice, non complice, continuait son halage durant quelques mètres.

On ne releva jamais de morts, ni de blessés (ou dans ce cas si peu, si bénévolement). Pour beaucoup c'était en quelque sorte une surprise dont on riait. Pour d'autre cela appelait quelques secondes de peur mais heureusement vite apaisée. Ceux du marche-pied avaient sauté déjà –pas bien loin- quand ceux de l'intérieur abandonnaient –pour un instant- une posture fâcheuse. Bon enfant, le voyageur valide, assez fort et compréhensif, prêtait main forte pour remettre l'indocile dans le droit chemin.

Les points névralgiques –là où l'on s'attendait toujours à l'incident, où l'on était fort surpris quand il ne se produisait pas- comme un fait exprès, n'étaient pas éloignés les uns des autres. Deux surtout avaient une réputation bien assise et bien méritée. En bordure de la baie de Chingudy en face de la villa Aritzetan et au virage de la villa des pots de graisse, que l'on appelait ainsi, en raison des récipients de terre affectés d'habitude à la conserve saisonnière de la viande de porc, et qui ornaient le parc de cette demeure bourgeoise, sise près du consulat espagnol.

Habitant Aritzetan, derrière le mur de clôture, j'ai assisté à de fréquents déraillements, entendu des cris trop petits pour être de détresse, des exclamations trop peu élevées de ton pour être des reproches et des rires sonores pour finir. J'ai vu s'ébrouer cette volière roulante, sortir à la hâte les accidentés et admiré la force et la rapidité des redresseurs de situation qui en moins de deux replaçaient sans apparent effort la voiture sur sa voie naturelle, la voie ferrée.

Notez la correction de la baladeuse. Point de frasques durant son passage en ville. Pas de caprice en descendant vers Belcénia. Ainsi étaient évités aux voyageurs les dangers du ravin à pic qui conduit en droite ligne à la Bidassoa. Disons pour terminer que la vitesse très modérée du tram faisait que le déraillement ne présentait rien d'éprouvant, rien de dangereux. En somme, plus un spectacle qu'un accident avec risque inhérent.

On aurait pu se poser alors une question toute simple. A quoi ou à qui attribuer cette propension à quitter les rails qu'avait la baladeuse ? Parmi tant de réponses plausibles on n'en aurait point trouvé pour mettre en cause l'état de la voie. La longue bande d'acier, bande soutien et de direction du mouvement, faisait l'objet des soins les plus assidus d'un stomatologue particulier, d'un passeur de roulette, le père Ust..., un vieux retraité de l'Administration, recyclé dans le transport en commun (taches subalternes). Deux fois par jour, au moins, on pouvait le voir prendre le départ au terminus de la gare, muni d'une longue perche, avec un bout, portant une curette en fer. Vite engagé dans le creux d'un

rail, l'instrument nettoyait, soulevait boue et détritrus de toutes sortes, papiers, cartons, graviers que d'un coup sec du poignet, le praticien rejetait à l'extérieur. Une purge du rail, un détartrage de gencives. Artisan vivant à une époque où la hâte ne contrariait pas une tâche bien exécutée, finie, le père Ust... veillait à ce que le nettoyage approchât le plus possible de la perfection.

Las, cette perfection n'étant point de ce monde il arrivait inéluctablement que la saleté reprit possession du rail. Ce qui avait été bien curé s'encrassait rapidement. D'où la fréquence des interventions.

Le père Ust... n'allait pas d'un bout à l'autre de la ligne, comme ça, sans s'arrêter, sans souffler, sans museler et sans se laisser aller à sa manie béarnaise de causer très aisément avec le premier passant acceptant de jouer l'interlocuteur. On lui prêtait même – mais les gens sont si mauvais- certaine aventure, à priori un peu surprenante à un tel âge et avec une morphologie au-dessous de la moyenne, question taille et carrure. Mais depuis certaines verdeurs d'hommes illustres, verdeurs révélées non sans un petit coup d'exagération, allez donc prétendre que cela ne fut pas le cas de notre homme. Et aussi pourquoi douter du pouvoir des petits gabarits pour réaliser certaines prouesses ; les plus fortes carcasses n'étant pas toujours les plus aptes à de grandes fonctions.

Amateur de pause, lent dans l'accomplissement de son travail, il fallait néanmoins à un sexagénaire –on était plus vite vieux en cette après-guerre que maintenant- un tempérament solide pour couvrir ses deux lieues dans la journée et passer le plus consciencieusement du monde le cure-dents encombrant et pesant.

Le père Ust... y gagnait, sans doute, un surcroît de jeunesse, une bouffée supplémentaire de santé. Le sang circulait bien dans son organisme. L'exercice quotidien le mettait à l'abri d'une sensibilité marquée au froid. La chaleur ne le quittait pas.

Une anecdote véridique, peut-être pimentée, atteste que le père Ust... ne craignait pas la baisse du thermomètre. Lors d'une veillée funèbre dans son appartement de concierge, les deux plus proches voisins se trouvaient dans la cuisine pour y passer la nuit, ainsi que le voulait la coutume et cela afin d'assurer à la famille éprouvée, couchée, mais non endormie que l'on compatissait d'une manière affective à son malheur et aussi pour honorer le défunt.

Bien que l'on fût en période froide, le père Ust... n'avait ressenti nul besoin d'allumer l'âtre avant de gagner sa chambre. Les deux veilleurs –l'un se trouvait être mon père- point habitués au régime polaire et de toute évidence au sang moins actif que leur hôte, ressentirent vite quelques malaises, quelques frissons. Mais ils n'étaient point des sujets prêts à se laisser aller et à accepter sans réagir leur situation pénible.

« Je vais aller chercher du bois dit l'un des veilleurs.

- Tu feras bien. Tu sais où il y en a ?
- Oui, j'en ai vu du tout scié sous l'appentis.
- Le père Ust... ne va pas être « prouss » (*en gascon ; satisfait*) quand il s'en apercevra.
- Qu'il aille se faire foutre avec tout le respect que je lui dois. Il est bien couillon de se priver. Il faut voir ce que nous sommes sur cette terre.
- Mais si lui préfère le froid.
- Qu'il pense aux siens, surtout en pareille circonstance.
- Oui, c'est exact. Et à nous aussi.

- Allez, j'y vais.
- Tu fais bien... Après il faudra peut-être s'occuper d'un bon jus.
- Farceur. Enfin, oui, bien chaud et avec un « canard » ⁽³³⁾ cela ne ferait pas de mal. »

Aussitôt dit, aussitôt mise à exécution. La corvée de bois ne dura pas. Le combustible était à point, bien sec, débité apparemment depuis longtemps et consommé avec mesure. Une allumette fut frottée. La boîte –ô surprise- traînait. Le feu flamba. La flamme chaude et claire envahit dans une ascension d'une impérieuse érectilité le fourreau noir de la cheminée.

Nos deux veilleurs reprirent place sur leur chaise, s'apprêtant à poursuivre la traversée de la nuit, bien tranquilles, bien quietes, bien au chaud.

- Ne sens-tu pas cette odeur ?
- Oui, en effet. On dirait quelque chose que l'on fait rôtir.
- Des effluves de bonne graisse.
- Qu'est-ce que cela ? De quoi s'agit-il ? On dirait que ça vient de la cheminée.
- Peut-être... Enfin je ne le sais pas. Toujours est-il que ces émanations vous mettraient plutôt en appétit. »

Les deux complices étaient bien loin de se douter de l'alchimie qui s'opérait, à cause d'eux. S'ils avaient été plus curieux et plus investigateurs, ils auraient vu que des gouttes –qui n'étaient pas de pluie- tombaient sur les charbons ardents et ils auraient entendu un grésillement caractéristique. Mais leur esprit au ralenti, puisque la chaleur ambiante poussait à l'engourdissement, ils ne manifestaient aucune hâte de sortir d'une position confortable. Cela aurait pu durer. Mais... mais... Dévalant les escaliers avec une juvénile facilité le père Ust... surgit tel un farfadet et en bannière s'il vous plaît.

« Mon Diou !... Mon Diou ! (*en béarnais, Mon Dieu !... Mon Dieu !*) qu'abet heit (*qu'avez-vous fait ?*)... E lous yambouns... e lous yambouns ? (*et les jambons... et les jambons ?*) »

Sans perdre un instant, bravant les flammes menaçantes, notre auxiliaire du tram, sortit de l'intérieur de la cheminée, deux beaux jambons qui commençaient à fondre et dont le poivre de conservation portait des sillons de graisse libérée.

Ce que les deux voisins ignoraient, c'était la caverne du père Ust... avec les trésors qu'elle recélait. Sans doute –parce qu'il était trop tôt ou trop tard- il ne vint pas à l'esprit du père Ust... d'offrir une savoureuse collation. Son unique souci fut d'éponger les deux précieuses cuisses et de les mettre en lieu sûr, là où des imprudents, des frileux ou des avides ne pourront les atteindre.

Le père Ust... supplétif, faisait partie du personnel de base, des « allant à pied », de l'infanterie en quelque sorte, du service de nettoyage. C'est lui que l'on voyait surtout pour tout ce qui touchait à l'entretien de la voie. Il se trouvait, certes, (comment faire sans ?) une équipe de cantonniers réduite mais réelle pour changer les pièces défectueuses, opérer les transformations aux rares aiguilles, serrer ce qui avait lâché. Mais les assises, sans nul doute, jouissaient d'une belle solidité, le matériau pas de pacotille, le travail de l'acier

³³ Un peu d'eau de vie en mélange

jamais poussé à la limite d'une raisonnable résistance car les apparitions des anges gardiens de la ligne s'avéraient peu nombreuses.

Montons dans la hiérarchie, si du moins un tel vocable avait eu cours dans une entreprise qui, à tout bien considérer, avait presque un caractère familial... familial de toute façon.



Passons à la catégorie des roulants.

Ils étaient « quelqu'un » ces roulants puisque eux portaient la casquette de fonction avec, s'il vous plaît, la visière de cuir. C'est ce qui les distinguait. Tout leur uniforme s'en tenait là... à la coiffure. Et encore quand une satanée démangeaison ou une vieille habitude ne leur faisait pas abandonner le couvre-chef imposé, venu de l'étranger, pour le béret, bien de chez nous.

Que l'on se trouvât au poste de pilotage ou à la perception des droits de place et de transport, la tenue était la même. La fonction, seule, créait la distinction. Il n'y avait pas d'interférences, de mutations intérieures, d'échanges de places. Tout paraissait attribué de manière définitive.

Aux postes de conduite toujours les mêmes présents. Les avait-on choisis à dessein ? Ils faisaient solides. Ils étaient bien râblés, bien ramassés, bien lestés. Cela leur permettait de demeurer debout, sans broncher, fidèlement rivés à la barre quelles que puissent être les secousses et les perturbations. Ainsi l'on pouvait voir journellement, Monsieur Eyr... sur la plate-forme avant, cette hune arrondie d'où partait, d'où émanait la vie du tramway. Au croisement de Beltzenia, on apercevait dans une autre machine, à la même place, un mécano que l'on pouvait prendre pour un besson ou un sosie. Mais le second n'avait point gagné une audience aussi grande dans la « population-cliente » car moins prolix que Monsieur Eyr... qui en bon Charentais, manifestait d'indubitables dispositions pour l'exégèse. On le prenait rarement de court. Que faisait à Hendaye cet originaire des bords de la Seudre ou d'un coin de l'Aunis ? (Nous n'élucidâmes pas l'endroit d'origine nous contentant de savoir que l'intéressé était charentais). Parce qu'il était un ancien du Grondeur, qu'il avait été séduit par le site d'Hendaye et conquis par le charme d'un jeune tendron local il avait voulu –libéré des servitudes militaires-, tout garder : le pays et la basquaise, son élue. Après une errance dans la recherche d'une situation il avait opté pour le transport urbain. Une gâche modeste soit, mais sûre et assez bien considérée par tous. Pensez wattman. Celui qui faisait mouvoir. Du prestige en découlait. Son fils André –un de nos camarades- n'en était pas peu fier. Avoir un père magicien, quelle fortune ! Nous l'appuyions en cela. Nous ne cachions pas notre considération pour le dompteur de machine. Moins peut-être que les autres en ce qui me concernait. Je connaissais les super-motrices que je voyais au dépôt de la Compagnie du Midi. Mes amis ne les approchaient point comme il m'était loisible de le faire quand j'allais –très souvent- au poste d'aiguillage de mon père. L'engin de Monsieur Eyr... ne pouvait en aucune manière

prétendre rivaliser avec elles, ni en aspect, ni en puissance, ni question vitesse. Pour moi les servants de la grande ligne avaient une autre auréole que celle d'un modeste conducteur local. Ils me semblaient plus maîtres de leur machine, plus grands, plus souverains, plus universels. Mais le meneur de tram avait pour lui une déférente, une familière sympathie, la nôtre, cependant que les Bordelais ne disposaient que d'un prestige froid et lointain.

Le wattman, en principe chef du convoi, faisait équipe avec le ou les receveurs, rarement interchangeables. (Le receveur quand la voiture motrice était seule ; les receveurs lorsque la baladeuse y était accrochée). Apercevait-on aux commandes Monsieur Eyr... ? On était sûr de l'apparition de Youyou son beau-père, l'employé chargé de percevoir le prix des places, au demeurant en ce qui concernait ce dernier, le plus populaire sur la ligne Gare-Plage et le plus réputé des nemrods locaux. (Nous verrons vite ce qu'il en était effectivement)

D'autres portaient la sacoche. Chacun avait ses particularités, son profil personnel, ses façons de faire.

Le père Biad... un vieux de la ligne, l'ancêtre en quelque sorte et aussi l'indétrônable, riait rarement. Une amorce de prognathisme le rendait encore plus sérieux, presque sévère. Le parfait agent qui paraissait avoir en horreur la plaisanterie et qui semblait ignorer que la bonne grâce n'entache rien. Avec ça, point prolix, s'en tenant aux paroles mesurées qu'exigeait son service. Avec lui on ne craignait pas la digression. Au fond mieux valait cette réserve que de dire du mal de l'absent.

Maurice était un être plus ouvert. Il allait, œuvrant, sa casquette rejetée sur la nuque, la visière relevée, pointant vers le haut à la manière d'une Caravelle qui prend son vol. Il discutait avec les clients ; beaucoup de connaissances à lui, beaucoup d'amis ; sans se faire prier. Il disait rarement non quand on l'invitait à consommer à la halte de fin de parcours.

Plus nerveux, plus espiègle tel se présentait Mouton... un ancien de la Marine lui aussi, prisé sur la ligne ; par les jeunes, surtout à qui il livrait, sans se faire prier, ses facéties, ses grimaces, ses propos colorés.

Il y eut d'autres employés du tram ; pour beaucoup d'entre eux on devrait dire au tram car ils furent moins fidèles au service en durée, plus épisodiques pour diverses raisons ; la saisonnière étant à considérer pour une bonne part. La reconversion les toucha avant l'extinction définitive de l'estimé transport local.

Je l'ai déjà laissé entrevoir. Le grand maître des gens de la perception était, sans contestation possible, Youyou.

Basque bon teint, hendayais de souche, de bonne et vieille souche, membre d'une famille aux nombreuses et sympathiques ramifications.

Youyou vous l'avez deviné n'était qu'un sobriquet. A quoi répondait-il ? Quel tic, quel travers, quelle marotte, quel dit, avaient motivé le baptême. L'appellation fantaisiste ne devait certainement rien à l'embarcation à palmes utilisé dans les ports, ni à l'évoé de guerre ou de reconnaissance en honneur en Afrique du nord. Peut-être quelque indiscret avait surpris Ibar... (début du nom de l'intéressé) appelant soit un gibier à plumes, soit son

auxiliaire pour la chasse : son grand dada, sa noble fierté (la poursuite du poil et de la plume aussi bien que le setter ou le pointer).

Homme de stature et de mensurations tout à fait moyennes, Youyou ne passait cependant pas inaperçu. Il était, pour ce faire, trop remuant ; trop nerveux, d'une nervosité qui confinait souvent à l'agitation ; et trop « gesticulant » pour ne pas attirer l'attention sur lui. Avec Youyou on avait rarement le dernier mot. La réplique fusait spontanée, sèche ainsi qu'il convient à un individu que ne touchait ni la mollesse de tempérament, ni le laxisme de prédilection. Youyou disposait d'un vocabulaire personnel. Mais ce qui, tout à son honneur, le caractérisait c'est qu'il ne dépassait jamais les bornes de la courtoisie. Le gros mot ne pouvait venir de lui. Néanmoins qui s'y frottait, s'y piquait. (A mesure que nous avançons dans la présentation de la galerie des Hendayais parés d'une certaine auréole (entre 20 et 30) nous pouvons constater qu'ils étaient plusieurs à la langue bien effilée, sans outrance exagérée, au verbe haut, au caquet difficile à rabattre. Dommage que la cité frontalière n'ait jamais disposé d'un forum où l'on aurait assisté à de savoureuses rencontres entre forts ténors du verbe).

Youyou touchait au mythique, à la fable grosse à plaisir, tout en se trouvant au centre d'aventures savoureuses, de « tartarinades » inoffensives qui, colportées de bouche à oreille, faisaient la joie, après une grande tourmente, de gens plutôt portés sur la franche rigolade, bon enfant et naïve par certains côtés et certainement en raison de cela bien sympathique.

- « Des vanneaux Youyou !...
- Où ça (le ça très usité dans le coin) ?
- Là, regarde, dans la baie. »

Le tram était descendu à son allure de croisière, sans trop forcer, trouvant très à son gré une vitesse minimum, presque comme si un frein intempestif œuvrait à contrario. Jusque là rien de particulier à signaler. L'habituel voyage, sans heurt, sans événement majeur. Après avoir longé la voie du chemin de fer ; le grand frère ; on avait traversé la zone urbanisée puis effleuré le ravin de Beltzenia. Maintenant on se trouvait presque sur le plat, avant la courbe qui ouvre le chemin d'Ondarraitz. La baie était toute proche, sa plage touchait presque les rails. Un saut et on s'y trouvait en plein.

« C'est vrai... Qu'est-ce qu'ils vont prendre, annonça Youyou qui courut vers l'avant de la voiture. Dis, arrête... des vanneaux... arrête donc cria-t-il à l'adresse de son beau-père le wattman.

- Attends ne t'excite pas, que je ne fasse pas trop de bordel (*langue crue mais si naturelle*) répondit le conducteur. »

Mais Youyou ne s'appesantit pas sur cette réponse. L'entendit-il même ? Il était assuré du bon vouloir de son complice et aussi certain de la mansuétude des voyageurs. Il plongea dans un caisson près du poste de commande sans se soucier du dérangement occasionné aux clients. Mais cela se fit si vite que les plus atrabilaires n'auraient pas eu le temps de placer une syllabe de récrimination. La race des pisse-vinaigre n'existait pratiquement pas, rien à redouter de ce côté.

« Pardon messieurs-dames » disait volontiers Youyou en circonstance normale. Là, pas possible de perdre quelques précieuses secondes pour sacrifier aux exigences de la courtoisie. Durant ce court laps de temps la machine docile répondit bien à la volonté de Monsieur Eyr..., atténua de plus en plus une allure naturellement modérée jusqu'à

s'éteindre sans le moindre bruit par manque de souffle, par fatale consommation. De quoi ne pas déranger le plateau d'oiseaux qui continua sa recherche de nourriture dans le sable à découvert, par marée basse, et qui ne se souciait point du continuel va-et-vient des mouettes qui accompagnaient leur vol rasant par des imprécations criardes, outragées, indignées comme si elles signifiaient à ces intrus de s'en retourner dans leurs marécages de l'intérieur et comme si elles manifestaient une certaine jalousie pour une qualité de finesse qui leur faisait défaut.

Youyou sauta du tram avec une souplesse consommée, sans que l'on n'entendît rien. Se tassant sur lui-même il avança dans la baie. Le sable ne crissa pas sous la semelle de corde ; l'approche n'avait rien d'impétueux. Tout en douceur. Un vrai Sioux. Les volatiles très occupés, de toute évidence, ne prêtaient aucune attention à cet amas qui bougeait en se déplaçant dans leur direction. L'escopette serrée le long du corps, passait inaperçue. Il valait mieux. Savait-on jamais si les oiseaux connaissaient les secrets de l'arme ? Prudence. Ne rien exhiber. Tout un art. Exercice de ruse exécuté par un Maître. C'était indubitable. Dans le tram, qui aurait émis la moindre réserve quant à la qualité du « traquage » ? Pas plus que pour trouver un peu saumâtre cette halte inattendue ! Bien au contraire. Tous les voyageurs s'étaient levés, du moins les valides, le plus grand nombre, et se pressaient les uns contre les autres, tournés vers le théâtre de l'opération. C'était à qui serait le mieux placé pour avoir la meilleure vision. Il importait de ne rien manquer du déroulement de la scène. Peut-être, dans un coin, sur la banquette opposée, aurait-on pu constater le haussement d'épaules désapprobateur d'un original. De toute façon un non-convaincu pour l'exploitation. Mais qui s'en souciait ? Qui y prêtait attention ?

Soudain... pan ! pan ! Un doublé d'une fulgurante efficacité. A peine l'arme, dans un éclair, avait-elle été brandie que la mort avait fait son œuvre, dans la colonie des échassiers.

« Ça y est... ça y est... il en a au moins cinq.

- Moi j'en vois un peu plus...

- N'exagérez pas. Nous allons bien voir. » entendit-on dans le tram, cependant que les rescapés du carnage s'élevaient dans un élan désespéré et prenaient le large.

Youyou, durant ce temps, se pencha et ramassa, ramassa...

Son fusil en bandoulière, tenant le gibier abattu par le col, avec une fierté solennelle, un air de contentement non dissimulé, il revint. En triomphateur. Les applaudissements fusèrent.

« Bravo Youyou ! Tu es le plus fort ». Le héros s'efforçant de contenir une grande joie, s'en tenant à une sérénité qui frisait le détachement, grâce à une volonté certaine, rangea dans le coffre son fusil et quatre belles pièces déjà toutes raides.

Le convoi s'ébranla par tacite entente entre le mécanicien et le receveur-chasseur. Aventure peut-être surprenante. Elle avait eu paraît-il des devancières et ne devait pas s'arrêter là. Mais, à tout bien considérer, on pouvait déceler dans le récit qui les colportait une belle part de fable.

Plus crédible, d'une authenticité moins contestable car comportant moins de liberté prise avec le raisonnable, le possible ; fut une mésaventure d'où Youyou ne sortit pas avec les honneurs du palmarès, bien que le coup fût mouche.

Hendaye est loin de Tarascon-près-Arles. Peu de point commun. Mais en plus de l'accent sonore, une certaine caractéristique valable pour les deux cités. Hendaye à l'instar de la cité provençale avait son chasseur à panache. Vous vous trouvez au parfum. Vous devinez son nom.

- « Tu sais Youyou nous venons de voir un lièvre qui folâtrait à la Pointe.
- Un lièvre ? Vous vous y connaissez au moins... un lièvre à la pointe ? Vous avez eu des visions.
 - Je t'assure que non. Nous avons suivi son manège, un moment... Il s'agit bien d'un lièvre et d'un beau.
 - Un lapin... je ne dis pas encore... dans les herbes rares et drues du sable, c'est bien d'un lapin qu'il s'agit...
 - Oui (un lapin dit à voix inaudible un des conjurés).
 - ... mais un lièvre décidément vous voulez me faire rire.
 - Qui va bien rire ? (*pensait le même farceur*) (*Ibar... s'avérait très difficile à convaincre*)
 - Avez-vous remarqué sa couleur, repéré comment était son pelage ?
 - Oui, assurément.
 - Et les oreilles comment les avait-il ?
 - Longues.
 - Oui, cela un enfant pourrait le répéter, mais après ?
 - Après quoi ?
 - Rien de particulier en ce qui les concerne. Et le bout ?
 - Noir (*cela affirmé sans hésiter ; on avait potassé les léporidés pour parer à toute question*).
 - Bien, en effet. Et le poil ?
 - Un peu plus fauve que le lapin dont tu parlais... Et avec ça un déboulé d'animal royal.
 - Vous dites à la Pointe ?
 - Oui, tu le verras dans les parages... Je suppose qu'il n'a point filé. D'autres, que nous, l'ont aperçu et ce depuis plusieurs jours.
 - Bon, j'y vais. Rendez-vous chez toi, dit Youyou en s'adressant à l'un de ses antagonistes, restaurateur et cafetier de son état.
 - Pour un bon civet ?
 - Peut-être. Nous verrons. Mais sûr qu'il ne m'échappera pas. »

Youyou avait affaire à deux informateurs du genre facétieux ; bien connus pour leur goût de la plaisanterie ; deux Hendayais que pourtant il connaissait bien. Mais comme on ne peut résister à l'appel d'Artémis quand on en est un fidèle zéléateur ; comme il n'y a pas plus sérieux dans l'affirmation qu'un mystificateur qui veut se payer la tête d'autrui, et comme le succès de la « mise en boîte » est plus aisé avec des arguments de taille, pensez si notre chasseur impénitent, bien que sur ses gardes tout au début, n'allait pas foncer. Et seul s'il vous plaît. Il n'avait besoin de personne. Pas même des services de ceux qui l'avaient informé. L'un des deux compères boitait bas.

Youyou, véloce, ne pouvait se douter qu'il était suivi. Pourtant ce fut le cas. A distance, certes, pas à découvert, mais bien filé par les deux farceurs qui déjà se tenaient les côtes de rire. D'Ondarraitz d'où la révélation était née jusqu'à la pointe face à Fontarabie, il n'y avait pas loin. Mais Youyou n'avait pas son Hammerless. Il faut croire qu'il possédait quelques dispositions pour la course, car en moins de deux, il alla chercher l'arme et se présenta sur le terrain désigné.

Le capucin se trouvait là, en effet, bien planté sur le sable, assis sur son train arrière, tourné vers l'Espagne, pavillons hauts dressés. Bizarre !... Il ne semblait pas bouger. Trop repu, et alors pourquoi dans cette posture ? Pourquoi restait-il là ? Un méditatif ; sourd à ne point être alerté par les crissements des pas sur le sable et par le vent ; sans odorat à ne pas humer l'ennemi qui approchait.

Enfin, même vu de dos et à quelque distance l'animal paraissait une belle pièce. Le connaisseur avait jugé sans hésiter.

Derrière une de ces haies épineuses poussant naturellement ; les seuls branchages à se trouver dans ce no man's land près de l'embouchure de la Bidassoa ; deux joyeux drilles étaient à la fête. Le savetier boiteux et le Vatel n'avaient pas perdu leur temps, collant à la trace du héros, suivant sans être vus. Et pourtant, Youyou s'était retourné à plusieurs reprises pour vérifier s'il n'était pas épié. Ceci prouve qu'il n'avait rien d'un gogo intégral. La frénésie cynégétique l'emportait néanmoins sur toute durée de soupçon.

Estimant se trouver à distance raisonnable du lièvre, notre Nemrod ; sans trop insister pour viser, tellement il avait confiance en ses possibilités de tireur ; pressa sur les détente. Le lièvre bascula, mais de façon surprenante. Première réaction de Youyou : de la joie.

« Ça y est ! Ça y est ! Je l'ai » (s'exclamant pour lui tout seul). Course rapide vers la proie. Hésitation au moment de toucher au but. Pas besoin de s'aventurer à ramasser. Youyou avait saisi, le lièvre était une peau de lapin domestique empaillée.

Là-bas, deux farceurs s'enfuirent vers Ondarraitz, riant aux éclats mais ne musant pas pour prendre du champ. On ne sait jamais, une colère éclatée pouvant s'avérer mauvaise conseillère. Mais soit que remplir le magasin du fusil demandât un certain temps, soit que notre dupé ne fût pas un sanguinaire ; le courroux ne se manifesta que par le juron, l'anathème et la menace verbale.

« Bande de cons (deux au total)...de salauds. Vous me le paierez. Je vous rattraperai. Va donc sale réparateur de godasses. Tu ferais mieux d'être à ton banc. Et toi « bous-tifailleur » à la noix, va empoisonner tes clients. » Sur le coup, le ressentiment fut certain. Mais l'infortuné n'était pas homme à garder une rancune interminable. L'événement fit rapidement le tour de la localité. La mise en boîte fut de mise. Youyou y fit front, sans faiblir. Puis tout s'atténua. Passés les premiers jours de dépit et de cœur lourd, il ne refusa point les mains amicales qui se tendirent à lui. Il pardonna. Mais comme il se trouve des mal intentionnés pour avilir, d'aucuns susurrèrent qu'une bonne table (avec ou sans gibier au menu) et quelques tournées bien corsées et gratuites firent merveille pour la réconciliation de la victime avec ses deux agresseurs.

Version autre quant au dénouement de la farce du pseudo-lièvre : avec ce recul qui fait l'histoire ou crée la légende, je viens d'apprendre de la bouche d'un contemporain de chasse fameuse que Youyou se rendit ; feignant d'être encore plus marri qu'il ne l'était ; au restaurant Bergeret. Sans s'attarder dans la salle, il alla à la cuisine. Avisant un beau gigot, en attente de broche, il s'en empara sous les yeux médusés du maître de céans. Le mystificateur qui ne rit plus que jaune. L'audace de Youyou le laissa sans réaction. Et le ton d'ultra courroux de l'offensé fut pour quelque chose dans l'impuissance du restaurateur à le poursuivre. (Quand on saura que le récit en fut fait par Youyou, on y croira ou l'on pensera à la vantardise)

Je ne quitterai pas Ibar... sans évoquer une surprise qu'il me réserva un jour, au temps de l'occupation allemande, loin d'Hendaye, à Saint-Cricq-du-Gave dans les Landes. En la circonstance le Docteur Watson aurait reconnu Sherlock. Et Holmes s'appelait Youyou.

On se trouvait à la fin de ces quatre années difficiles où presque tout manquait comme ravitaillement, engouffré par l'hôte in désiré, à croix gammée. Le pinard était de la revue. Maints, dont Youyou, en pâtissaient. Saint-Cricq avait un de ces petits crus qui se laissait honorer. Il fallait l'acquérir chez le producteur. L'entreprise n'avait rien de facile. Difficulté de transport, avec à la seule disposition des acheteurs, le train omnibus poussif, surchargé où gens, havresacs, paniers, bonbonnes ne laissaient point la moindre parcelle de libre.

Tracasserie administrative : le fait d'argousins chargés de poursuivre les contrevenants (la vente du vin n'étant pas libre).

Et au retour, cargaison effectuée, cheminement pénible sur la route caillouteuse. Le poids transporté extérieurement et la surcharge intérieure –affligeante pour des privés !- ne facilitaient pas le mouvement.

Par une belle après-midi, chaude, en début d'été, je taquinai le goujon et l'ablette, dans un coin, bien à l'écart et bien ombragé, en bordure du Gave de Pau. Un appel, soudain. Une voix me rappelant quelqu'un, mais sortie de mon univers familier :

« Pagué-sorail » (Mon nom a toujours été estropié à Hendaye, par les Basques, qui c'est évident, ne paraissent point férus d'étymologie, touchant à leur propre langue). L'appel se renouvela. Je sortis de ma cache et dans le sentier, en haut, je répondis : « Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il y a ? » A nouveau « Pagué-sorail » « Oui ». Et pour finir devant moi, suant, rouge d'effort et d'amples libations, Youyou presque aphone pour avoir trop hurlé.

« Ibar... ! (Je me serai bien gardé étant trop respectueux envers l'ancien de lui donner son sobriquet). Qu'est-ce que vous faites ici ? (Remarquez au passage le vous usité)

- Mon vieux, je te cherche depuis un moment.
- Comment m'avez-vous trouvé ?
- J'ai parlé de toi dans une ferme. (*Oubli du nom bien excusable pour un passant dans l'euphorie*). Quand j'ai dit que j'étais d'Hendaye, on m'a demandé si je te connaissais.
- Comment s'appelle cette ferme ? Et les gens ? Combien et comment sont-ils ?
- Je te sais (sic). Le patron est un vieux et sa belle-fille dont le Jules est prisonnier une belle pépée.
- Taisez-vous sacrilège. Enfin, bon, passons.
- Ils m'ont appris que tu étais instituteur dans le patelin. Je suis allé voir ta femme à l'école. Elle m'a indiqué où te trouver.
- Oui mais le sentier pour parvenir ici n'est pas fléché.
- Je suis entré au bistrot juste à côté. J'ai demandé si l'on t'avait vu. On m'a dit que oui. J'en ai été quitte pour boire un coup (*oh, l'hypocrite*). J'y ai laissé la bonbonne et les œufs.
- Bon, on va aller voir si le pinard est toujours frais.
- Comme tu veux. » (*Youyou ne savait refuser*)

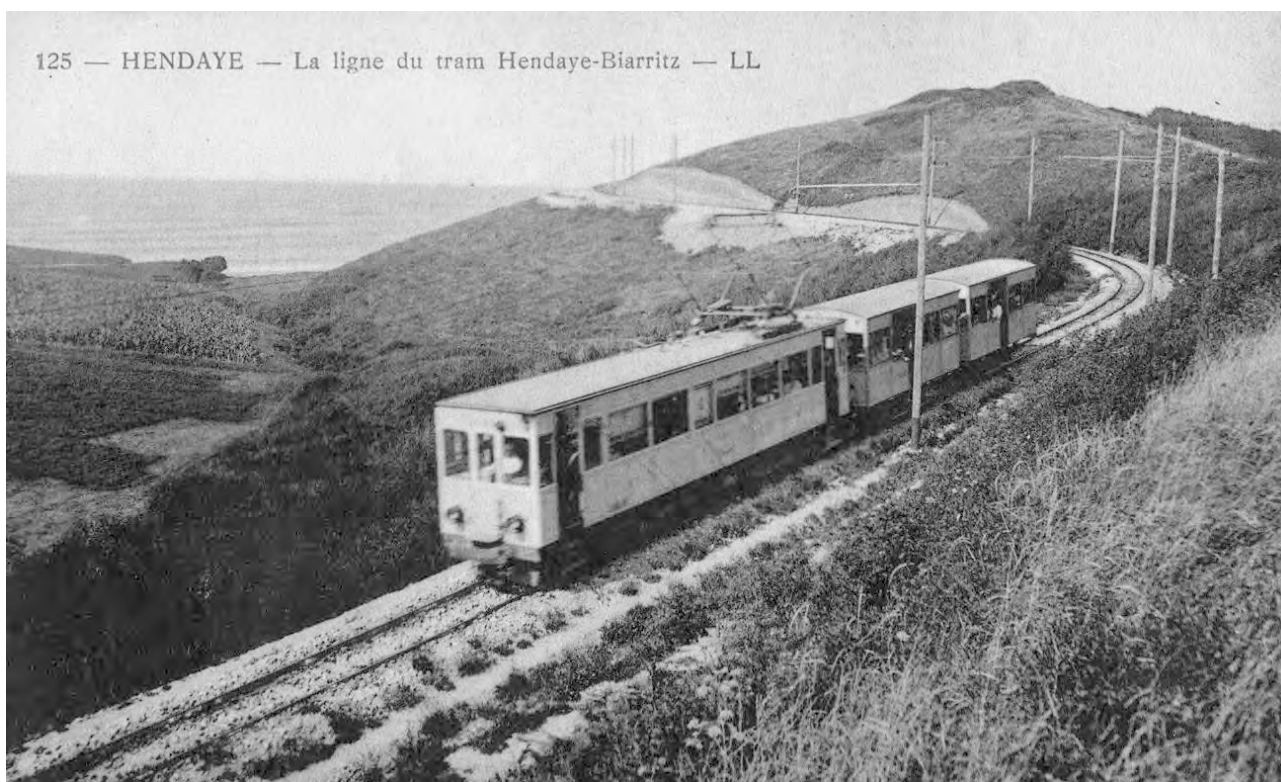
Je ramassai gaule, panier et tous les « impédimentas du parfait pêcheur. »

A l'auberge la conversation ne languit pas. Les nouvelles d'Hendaye, grossies ou réelles, m'intéressaient. Je n'avais point depuis longtemps la possibilité de revoir Chingudy puisque cette zone maritime frontière était fermée à qui n'y résidait pas, même s'il y avait vu le jour.

Lorsque nous nous quittâmes, l'ami Youyou me parut avoir la semelle lestée. Il traînait un peu les pieds, oscillant sensiblement sans qu'il fût possible de déterminer si la cause en était au faix ou au « carburant ».

Après la libération, je ne devais le revoir que très peu. Chaque fois notre rencontre dans les Landes revenait sur le tapis.

Et puis il disparut, pour toujours, laissant néanmoins parmi les générations d'avant 40 le souvenir du bon vivant, d'un pas méchant, d'un loquace arrangeur d'histoires plutôt que d'un hâbleur insupportable.



Et le tram voulut voir trop grand et trop loin. Pompeusement baptisé V.F.D.M. (Voie Ferrée Départementale du Midi) il voulut aller plus vite, plus richement doté et plus loin ; beaucoup plus loin, plus loin que Bayonne. Jusqu'à Peyrehorade pensait-on. Il n'y résista pas. Les rails de la Corniche disparurent après la mort du rêve.

Les bateliers Ceux du Port



« Pour le bateau... Fontarabie... » L'antienne, l'invitation pour qui en saisissait le sens, ou bien l'interrogation supposée, connaissaient plusieurs endroits d'éclosion. On pouvait les entendre aux abords de la gare du Midi, point de départ des fiacres, des voitures des hôtels et du tram ; sur le parcours montant jusqu'au pont unique à ce moment-là, celui qui franchissait le ravin de la voie ferrée entre les Cycles Méthol et la Pharmacie Dravasa ; dans la brève descente de la Rue du Port et surtout amplifiés, à plusieurs exécutants, près du tournant du Palais de Cristal où le familier et précieux tortillard faisait halte.

« Pour le bateau... Fontarabie... la belle Madame à dentelle... un voyage en Espagne ? »

Un chant en quelque sorte en constante répétition ; une exclamation réitérée, comme un écho parti de loin et qui s'amplifiait, prenait de la dimension ; une sollicitation assez distante au début, à peine affleurante et qui devenait pressante et quasiment impérative.

« Par ici Messieurs dames.

Pour le bateau... Fontarabie.

Monsieur chapeau (l'interpellé portait soit un melon, un mou ou un canotier) à moi... » (*À moi pas le couvre-chef bien sûr, notre homme étant trop bien élevé pour mendier, mais la préférence pour un petit voyage sur l'eau*).

Les voix n'étaient autres que celles de la phalange qui avait le monopole de la batellerie locale, et l'homme dont il vient d'être fait mention, un membre de l'association. Cette dernière informelle peut-être, de tacite reconnaissance, sans statuts établis, avait la

primauté des circuits sur l'estuaire de la Bidassoa. La baie de Chingudy était comme sienne, avec comme apanage l'exclusivité de la navigation à cet endroit, entre France et Espagne, à des fins lucratives.



Les impétrants de l'association surent largement en user, plus portés vers les sources de rapports non négligeables que sur un rowing d'amateurs ; ce passe-temps des riches et des oisifs, ce moyen recherché pour se refaire une santé ou tout simplement pour se faire remarquer.

Pour eux la rame restait leur gagne pain, leur raison d'être, l'instrument de prédilection avec qui ils faisaient corps, leur indispensable associée et leur fidèle complice.

Les bateliers... Une catégorie de citoyens, une caste, pourrait-on dire sans craindre de trop forcer ; dans la population hendayaise de laquelle elle se singularisait tout en en faisant partie intégrante.

On peut affirmer, au demeurant, qu'elle constituait un corps véritable, jaloux de ses prérogatives, se sachant « haut de bec », en profitant, usant du mot cru tout naturellement, sans penser le moindre instant qu'il pouvait offusquer.

N'entrait pas qui voulait dans la société batelière. En faisait partie, à n'en point douter, les descendants de ces intrépides fouilleurs de mers, qui bien des années auparavant, bien des lustres, avaient traqué le poisson, loin, très loin.

Ces ancêtres que beaucoup de ma génération ne connurent que par la légende devinrent des familiers des rudes, des à peine supportables climats d'Islande ou Terre-Neuve. Ils s'expatrièrent pour plus d'une année sur des embarcations qui, comparées aux armements modernes, feraient piètre figure. Un grand salut surtout à cause de cela pour ces intrépides qui affrontèrent tempêtes terribles, vagues colossales, monstres aquatiques dans des conditions difficiles, voire impossibles avec des rafiots dont on est en droit de se demander comment ils faisaient pour s'en sortir et revenir de leur lointaine, inconfortable et très risquée aventure.

Les anecdotes concernant les vieux « loups de mer » sont de nature à procurer une belle substance à nombre de recueils. Hélas ! Combien se sont évanouies, qui dispensées de bouche à oreille n'ont plus eu de rapporteurs pour les servir. Ah ! Si le magnétophone était né plus tôt, combien de récits de valeur auraient été enregistrés !

J'ai connu une vieille dame, hendayaise pur-sang, retraitée de l'enseignement ; petite-fille d'un de ces sillonneurs d'océan et qui me narra plusieurs fois avec une délectation pieuse les exploits de son aïeul et de ses frères.

- « Mon cher Monsieur, si vous saviez quels rudes lascars étaient les frères Duhart.
- Votre famille ce me semble ?
 - Vous y êtes. Mon grand-père et ses frères, de sacrés gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux, croyez-moi.
 - Il le fallait bien pour mener si loin de périlleuses campagnes sur des barques plus faites pour suivre les côtes que pour se lancer dans l'aventure lointaine.
 - Oui, et les instruments de bord étaient quasiment inexistants et en tous les cas sans grande précision. Mais le vieil instinct de l'homme de mer, ce sens supplémentaire qui lui fait sentir la route, la suivre sans s'en écarter, ne leur faisait point défaut. Bon cœur, sous une écorce de rhinocéros mais très chatouilleux en ce qui avait trait à leur honneur. Il ne fallait point les manquer. L'incident dont je vais vous narrer les péripéties le confirme superbement.
 - Je vous écoute... cela doit valoir son pesant de sel...
 - A l'occasion d'une relâche de nos pêcheurs au pays, Monsieur le Curé fit part d'un désir qui était sien depuis longtemps, celui de posséder un vrai « terre-neuve. »
 - Pourquoi ?
 - Parce qu'il trouvait la bête d'une stature particulière et que cela lui rappelait des souvenirs. Peut-être lui aussi avait-il eu des « terre-neuvas » dans sa famille. Et puis il n'était ni malsain, ni superficiel, de se distinguer un peu, ne serait-ce qu'avec un animal.
 - Et vos ancêtres promirent.
 - Naturellement. Non seulement ils promirent mais ils enregistrèrent leur promesse. Bien des mois plus tard –le recteur n'escomptant peut-être plus le cadeau- ils revinrent d'expédition avec un superbe spécimen de l'île lointaine. Une bête que l'on remarquait avec son épaisse pelisse faite de longs poils soyeux et qui se singularisait avec les espèces canines de nos contrées, par ses pieds palmés surtout. Ainsi grâce à cette palmure, le chien nageait avec une facilité accrue. Une bonne bête avec ça que celle ramenée par les Duhart, bien large et possédant un regard où se devinait l'intelligence, la douceur et la fidélité. On se trouvait à l'époque de Bichincho. Nos marins au retour d'une croisière périlleuse mais fructueuse comptaient fort, ainsi que l'exigeait la coutume, se montrer à la grand-messe solennelle pour jouir des regards admiratifs de leurs concitoyens sédentaires et surtout de ceux des jolies paroissiennes hendayaises. En prenant une part active au chant d'église, ils étaient sûrs de prouver que leurs poumons avaient gagné, en force, en baignant dans l'air du grand large. Mais voilà un manque se produisit.
 - Lequel ? Quelqu'un tomba malade. Un brusque rappel, un départ inopiné pour un champ de pêche ?
 - Rien de tout cela, et peut-être, bien plus grave. Je vous ai dit que tout fiers nos héros avaient ramené un magnifique « terre-neuve ». Une de leurs premières tâches en débarquant fut de le remettre, en don, à Monsieur le Curé. Celui-ci, allez savoir pourquoi, se contenta d'un merci plus poli que reconnaissant, plus pour la forme qu'enthousiaste.
 - Ce fut tout...
 - Oui, pas même un verre de vin.
 - Oh ! là... quelle offense... le coup de rouge dans la marine, c'est sacré.
 - Il y eut bien des questions sur la campagne de pêche et pour finir une attitude qui dénonçait un vif désir d'en terminer.
 - Que firent alors les Duhart ?

- Fort marris, ils descendirent vers leur lieu de prédilection, leur havre, le Bas-Quartier. La buvette Beltzenia, leur buvette, entendit, ce jour-là, plus que des imprécations.
- (C'était pas la peine Aña... de vouloir faire plaisir, la prochaine fois il se le mettra quelque part.)
- Qu'y a-t-il et de qui s'agit-il ? demanda la rusée tenancière déjà au courant.
- Quoi (*en chœur, les outrés*) qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais le Curé... on lui a ramené un chien de Terre-Neuve.
- Oui, sans passer ou presque chez moi tellement, vous étiez pressés.
- Oh ! Tu exagères (*en chœur à nouveau et ici les marins sentent le coup d'épingle de l'ironie*). Mais on y est allé, c'est sûr.
- Vous l'avez vu ?
- Qui ça ?
- Le Curé, bien sûr.
- Oui, naturellement.
- Et alors ?
- Alors, il nous a un peu félicités, un tout petit merci.
- Eh ! Bien de quoi vous plaignez-vous ?
- De quoi qu'on se plaint ? (*parler local*). C'est qu'il ne nous a pas demandé combien nous l'avions payé (*le chien*) et combien il nous devait (*étrange cheminement dans la façon de raisonner*).
- Mais vous avez eu au moins une choper ?
- La peau, pas même. Enfin qu'il se le garde (*parler local*) (*la fonction ecclésiastique, la peur du mystère, surtout celui de la mort si tenace chez un homme de la mer, un coureur d'aventures modéraient l'expression et atténuaient l'invective, évitaient la trivialité trop choquante*).
- Bah ! Vous oublierez tout cela.
- Pas sûr (*ensemble*).
- Et puis peut-être que le Curé n'était pas dans son assiette.
- (*A l'unisson*). Mais nous nous y sommes. Et adieu pour nous voir à la messe, demain.
- Vous dites cela...
- Oui et nous tiendrons.
- Ils tinrent, en effet, précisa mon informatrice. Où passèrent-ils cette matinée d'ouverture de la fête patronale consacrée à la piété. Très peu auraient pu le dire. Peut-être une escapade passagère vers des lieux hospitaliers ou une retraite intra-muros !



Ainsi, ils étaient ces vieux baroudeurs. Rudes d'aspect et de tempérament mais si portés à rendre service. Sensibles, plus qu'une première approche le décelait, au point de se piquer irrémédiablement quand on n'agissait pas correctement à leur égard. »

Leurs épigones –les bateliers- ne leur cédaient en rien quant aux manifestations de la personnalité, qualités et défauts inhérents. L'atavisme s'avérait certain et quasiment sans altération. Tous étaient marqués des mêmes signes. Des hommes que l'on pouvait hésiter à aborder mais qu'il fallait connaître pour savoir qu'ils n'étaient point dénués de cœur.

Quatre famille surtout, à Chingudy, tiraient du bateau l'essentiel de leur existence. Quatre familles étaient professionnellement batelières. Elles ne résidaient pas loin de l'embarcadère, soit dans la Rue du Port, dans sa partie médiane, ou dans le bas, soit dans des ruelles affluentes ou parallèles.

Pourquoi la fonction demeurait-elle l'apanage ainsi réservé, ainsi fermé ? Question de transmission de vocation, sans nul doute. Vocation préparée et entretenue par le récit, le culte de l'ancêtre, l'exclusif ou presque de la conversation portant sur tout ce qui touchait à la baie, à la rivière, à la mer qui faisait suite.

Difficulté aussi pour qui n'était pas du milieu de s'y insérer, de s'y faire une place, d'y être accepté, sans mise à l'écart délibérée voire sans tourments. Et puis il fallait posséder l'essentiel... la barque qui posait, pas si facile que l'on croyait de se la procurer, bien qu'elle ne fût point cossue, ni compliquée de conception. C'était plutôt une moitié de noix ovale, ouverte. Une moitié allongée, pointue à une extrémité, plus large, avec une planche sur le dessus, à une autre. La planche faisait office de siège, pour le batelier le plus souvent, et servait en outre à abriter des objets divers, objets au transport licite ou à douteuse commercialisation.



Coll. A. V.

Côte d'Argent – Hendaye. – Le départ du pêcheur

L'élément vital de l'embarcation résidait dans les deux rames à extrémités distinctes ; l'une aplatie, celle qui allait, en s'appuyant sur l'eau qui résistait, faire avancer l'ensemble ; l'autre cylindrique d'une grosseur convenable pour être saisie par les mains et serrée avec le plus d'efficacité possible. L'usage déterminant une surface polie, glissante, il fallait que le rameur crache souvent dans les paumes ou les mouille dans l'eau toute proche afin d'éviter une perte de force, conséquence d'une moins grande probabilité de préhension. Les deux avirons pendaient de chaque côté de la barque, tenus par l'erseau de corde et pivotant dans le tolet bien creux, lui aussi bien lisse ; le frottement y était pour quelque chose. Les rames avaient pour le batelier une valeur toute particulière. Pas question de les laisser à bord durant une pause ou de les y abandonner pour la nuit. Le spectacle de ces hommes qui s'en allaient ou s'en revenaient, leurs perches sur l'épaule, des sortes de grandes antennes, ne manquait point de pittoresque.

Le bateau, aux yeux de son possesseur, avait du prix ; on le choyait, on le vidait régulièrement, de l'eau de pluie ou de celle passée par des joints du plancher insuffisamment goudronnés. Mais qu'aurait-il été s'il n'y avait eu les indispensables palmes de bois ? On apercevait au fond de quelques couloirs, dressés contre le mur, près de la porte d'entrée ces grandes spatules. Alors on se trouvait édifié ou presque. Le passeur vivait là.

La barque était personnalisée. Elle avait eu droit au baptême. On pouvait lire sur son flanc un prénom familial, celui d'un être cher au propriétaire (Raymonde – Simone – Margot, etc.) un rappel évocateur d'un site particulier (Chingudy, les Trois Couronnes, Jaizquibel) un nom fleurant bon la nature (Rose des Mers... Les Mouettes) un hommage à un grand disparu (Pellet).

Eerro occupait une bonne place dans la société des maîtres de la rame. Pour moi, il était le premier, celui que j'ai le plus connu dans mon jeune âge, celui que j'ai observé avec des yeux de gamin avides de saisir le pourquoi il se trouvait des êtres exceptionnels –ou du moins entrevus tels-. Trouvez alors étrange que je fusse impressionné et attiré par un personnage que je réalisais aussi important. Il faut dire que je l'ai connu plus que ses collègues, car avec sa nombreuse famille il vivait dans un rez-de-chaussée du milieu de la Rue du Port, à l'endroit où se situait le carrefour Ville-Plage et route vers l'embarcadère ; un rez-de-chaussée presque en dessous de l'immeuble où je demeurais avec mes parents, mais au perchoir.

Comment voulez-vous qu'un enfant n'ait pas été impressionné par Eerro un homme de haute taille et de forte corpulence dont, de prime abord, la physionomie laissait sur la réserve, le contact manquant de chaleur. Sous l'immuable béret le regard était dur, le plus souvent. Mais cela tenait certainement davantage du masque que l'on se créait pour faire mâle que de l'autoritarisme excessif ou de la misanthropie.

Et ce qui n'arrangeait rien, c'était le registre vocal, la force de l'expression, l'affirmation ou la réplique péremptoire. Il ne fallait point attendre de subtiles digressions, de longues périodes d'Eerro. L'exégèse n'avait point sa prédilection. Ce qu'il énonçait l'était de façon abrupte comme signifiant avec son organe rugueux, fort et scandé, que la contestation n'avait pas cours. Le ton, le mot employé, l'impérieux de l'affirmation clouaient les plus audacieux.

Nous étions en classe, un certain jour... dans la vieille école jouxtant la Place de la République. Traversant la petite cour empuantie par les émanations des toutes proches latrines, nous aperçûmes Eerro venant vers nous, d'un pas décidé. Sans plus de cérémonie il ouvrit la porte.

« Bonjour... Dis donc René (*René c'était Monsieur Poey notre instituteur que le batelier tutoyait car il se trouvait être également natif d'Hendaye mais bien plus jeune*).

- Tiens Bonjour, Monsieur Orthous (*Bien que cavalière l'attitude de l'intrus ne parut point incommoder notre maître, sans nul doute, bien au courant de la conduite de certains de ses compatriotes*).
- Où il est mon gosse ? (*Nous fûmes plusieurs à humer le drame*).
- Mais ici, Monsieur Orthous, en classe. Il a été présent toute la journée.
- Où ça ?
- Là, regardez... mais qu'y a-t-il ?
- Viens ici morpion...

- Allons Monsieur Orthous dit monsieur Poey sur un ton des plus lénitifs... plus pour calmer une évidente irascibilité que pour s'insurger contre l'incongruité des termes.
- Viens ici... je te dis (*Erro ne parut point se soucier du responsable de la classe*) que je te foute une branlée... Ce morpion (*bis*) a manqué de respect à sa mère qui l'envoyait faire une commission.
- Rien de grave sans doute.
- Si, il l'a envoyée chier... (*rires étouffés dans la classe – calme très apparent et sans nul doute forcé de l'instituteur*).
- Allons Monsieur Orthous ; viens ici Peyo... (*s'adressant à l'enfant*). Et surtout promettez-moi Monsieur Orthous de ne rien faire. Je vous affirme qu'il sera puni... mais au fait comment va Madame Orthous ?
- Oh ! elle est assez patraque et c'est pour ça qu'un « moutard » (*changement atténué de qualificatif, preuve d'une baisse de tension*) comme « suila » (*textuel*) devrait lui faire plaisir.
- Il le lui fera Monsieur Orthous à l'avenir, n'est-ce pas Peyo ?... (*l'accusé répond oui de la tête*)... Et cette sardine a-t-elle bien rendu ?
- Assez bien, hier nous avons eu cent kilos (*vraie ou fausse, l'allégation éloigne le père Orthous du stade du courroux*)... Aujourd'hui espérons que ça continuera.
- Et bien vendue ?
- Assez bien... bien que ces fainéants de mareyeur tirent sur la bourse.
- Ceux qui peinent ne sont pas les mieux rétribués (*le penchant de l'instituteur pour le socialisme paraît*). Mais bah ! Vous allez vous en sortir tous unis contre eux.
- Oui, on va essayer... Tiens onze heures qui sonnent. Il faut que je foute le camp... Mais surtout punis-le sévèrement. (*Est-ce que cela va recommencer ?*)
- Comptez sur moi Monsieur Orthous
- Et toi branleur à la maison dès que l'école sera finie, sinon attention... Adieu René.
- Au revoir, Monsieur Orthous »

Rires dans la classe, comme soulagée et attitude distante de notre Maître. Peyo lui presque fier d'avoir été le héros d'une scène inédite. Pour la forme, Monsieur Poey lui passa un savon. Ainsi tout le monde en eut pour lui, le fils bénéficiant d'une volée mais seulement de mots, le père, plus tard, assuré d'un châtement exemplaire.

Néanmoins Erro ne faisait point la loi, avec tous. Ses homologues lui tenaient tête, ainsi qu'un de ses fils. Alors l'air environnant tremblait, agité par les rafales verbales, les « coups de gueule », les exclamations hautes en timbre, les menaces lourdes de détermination et qui ne paraissaient point proférées à la légère. Disons cependant que nous n'apprîmes jamais qu'il se fût produit quelque chose de fâcheux.

Erro demeurait un seigneur du coin –pas l'unique- mais à un rang qui semblait suffire à combler un orgueil qui s'avérait évident.

Conséquence de couches nombreuses et répétées, ou bien disposition naturelle à être ainsi, son épouse avait plus qu'un banal embonpoint. Qui ne connaissait à Hendaye, dans sa rue ou dans les alentours, l'obèse mère Orthous très souvent sur le pas de sa porte, en surveillance de progéniture ou à la recherche du spectacle gratuit, surtout de la « causette » interminable. J'ai vu au cours de mon existence plusieurs personnes dont le tour de taille anormal faisait penser à une malformation, à une maladie et respirait davantage la compassion que l'ironie. Est-ce le fait d'une surprise juvénile, toujours est-il que je

ne crois jamais en avoir rencontré une aussi « phénoménalement » grosse que Madame Orthous. Et cependant elle ne paraissait point souffrir de son état ni affectée par ce que d'autres auraient considéré comme une fâcheuse disgrâce. Comme à l'époque Madame Orthous avait continuellement quelque rejeton dans ses jupes alors qu'elle se livrait à des exercices oraux, on passait le côté monumental de son être pour ne s'intéresser qu'au geste maternel.

Madame Orthous était une femme de cœur, bien aimée dans la Rue. Elle y mettait du sien, évitant le plus possible la médisance, l'outrance, la parole désagréable. La brave femme en voyait parfois de cruelles, chez elle, ne serait-ce que lorsque son époux était aux prises avec un de ses fils, toujours le même, au caractère aussi entier que son géniteur, ce qui ne manquait point de provoquer des agressions de langage, de part et d'autre et même, aux dires des voisins, qui prétendaient savoir, des empoignades physiques avec horions à l'appui. Si les affirmations s'avèrent exactes, le père Ererro mérite toute la gratitude du Stade Hendayais pour avoir ainsi formé, doté d'arguments de prix, un des avants les plus rudes et les plus respectés qui opérèrent sous son écusson. Je lui dois en tout cas ma première –et dernière- paire de souliers de rugbyman. En ce temps-là, l'équipe première du Stade Hendayais s'entraînait à Ondarraitz tous les jeudis. Nous prenions le relais, si je puis dire, nous les élèves du Cours Complémentaire. Un beau jeudi, Orthous me prit à part : « Tiens Jeannot (il m'avait presque vu naître) voilà pour toi.

- Pour moi (*c'était donc une paire de souliers à crampons qui ma foi n'avait rien de godasses à jeter au rebut*).
- Oui, pour toi. Nous avons touché des « pompes » neuves. Tu les veux oui ou non (*ceci concernant les autres et dit sur ce ton impératif que je connaissais*).
- Bon d'accord. Alors merci Ignacio.
- Tu parles, merci. Se tournant vers ses coéquipiers qui finissaient de reprendre leurs costumes civils. Il faut encourager les jeunes... et si vous ne le faites pas qui le fera...
- Bien Kokotche (*sobriquet familier pour un prognathisme indéniable... mon médecin avait une forte mâchoire qui avançait... la mâchoire d'un pilier de mêlée à toute épreuve*). Tu es un bienfaiteur (*ses camarades pouvaient ironiser, moi j'appréciai hautement la valeur du cadeau*).

La grande histoire fut pour mettre mes « crampons » à l'abri. Ma mère étant une « rugbyphobe » (bien que lavant les maillots blancs) pas question que je puisse pratiquer ce « jeu de voyous pratiqué par des gentlemen » selon un apophtegme qui mérite quelques réserves, ce que je faisais et fis par la suite presque clandestinement. Mais pour l'heure, l'important fut de cacher « le corps du délit ». J'y parvins et je ne m'aperçus jamais que ma cachette ait été découverte dans un coin sombre de la cave. Mes « crampons » se baladèrent en Eure-et-Loir, à Paris, puis en Chalosse où je pratiquai soit en scolaire, soit dans des équipes locales. Pour une fois généreuse, l'Armée me chaussa pour taquiner la balle ovale. Que devinrent mes souliers (made in Orthous) après ma retraite précocement prise. Je ne le sais... mais grand merci à un bienfaiteur qui m'a permis –sans bourse déliée- de goûter aux assauts des fantassins, de participer aux envolées des lignes arrières. Tel était, à mes yeux du moins, le fils Orthous peut-être un peu trop discuté et un tantinet discrédité à Hendaye, un moins dur qu'il n'apparaissait à première vue, quelqu'un qui lui-aussi, savait faire plaisir.

De la nombreuse famille d'Eerro un seul enfant devait, à part entière, suivre les traces du père, Ttotte, celui que nous avons connu accomplissant son service militaire à la Base Navale de la Bidassoa. Avant une fin trop prématurée, il devait promener les tou-

ristes, en mer et sur la rivière-frontière avec départ de la Floride. Ses frères et sœurs suivirent d'autres voies, à Hendaye ou ailleurs, certains dans l'Administration, d'autres dans l'artisanat, le commerce où ils réussirent à se créer une situation enviable comme Ignacio qui, émigré en Corrèze, devait tenir à Bort-les-Orgues un magasin « Cuir et Crépins », magasin situé près du quai de la Dordogne. Ignacio avait gagné la patrie de Marmontel appelé sur promesse « d'espèces sonnantes et trébuchantes », de situation établie, par de riches sportifs du cru qui voulaient une équipe de rugby de bonne facture, ce qu'ils réussirent d'ailleurs à créer.

Je me trouvais un jour sur un plateau qui domine la cité et d'où l'on peut admirer les belles colonnades de roche volcanique appelées orgues de Bort. Là j'eus la preuve que l'allégation n'est point forcée qui veut qu'un individu quel qu'il soit –à moins d'avoir acquis une notoriété élargie- est méconnu ou « non reconnu » dans son coin d'origine.

Il se trouve donc sur le belvédère dont je viens de parler, une lunette astronomique payante et d'autres installations qui permettent de connaître avec exactitude les merveilles naturelles des environs. Après un examen, j'avisai un garde. Je l'accostai :

- « Pardon, Monsieur, vous êtes de Bort ?
- Bien sûr et de vieille date.
 - Connaissez-vous Orthous ?
 - Qui Ignace ? Qui ne le connaît pas à Bort. C'est un bon gars.
 - Je suis d'Hendaye, de son pays. Où pourrais-je le voir ? *(et de m'indiquer où se situait le magasin et la voie la plus rapide et la plus sûre pour y parvenir.)* »

« C'est un bon gars ». Les collets montés hendayais n'en seraient pas revenus. Tant pis pour ces besaciers qui pourtant gageraient à se jauger exactement.

La famille Suertegaray vivait non loin du point d'embarquement dans un des appartements d'une suite uniforme à un seul étage (le rez-de-chaussée) ; appartements qui ont résisté aux griffes du mauvais temps et aux turpitudes de la spéculation immobilière.

La murette, de devant les portes est toujours là. C'est elle qui recevait les rames au retour de l'expédition, car le père Suertegaray faisait aussi partie des bateliers de profession. C'était également un bel homme grand et robuste.

On se demande comment une famille nombreuse (celle de Suertegaray l'était) pouvait contenir dans un espace, somme toute mesuré. Miracle de l'arrangement d'autrefois où le manque d'exigence, la non-connaissance du confort poussé et aussi la façon de vivre, le plus souvent dehors, faisaient attacher beaucoup moins d'importance aux choses à l'intérieur des murs, que de nos jours.

Le vase clos n'était point fait pour des gens amoureux de l'air qu'il fût des bois, des champs ou comme ici de la rivière et de la mer.

- « Tu viens cet après-midi, au « Battala » ?
- A quelle heure ?
 - Après dîner. On fera un tour jusqu'à Beltzenia.
 - Je vais voir.
 - Quoi voir ?
 - Si j'ai la permission.
 - Enfin, comme tu veux... »

Celui qui m'interpellait ainsi et me conviait à la ballade, c'était Juanito, un fils Suertegaray, un peu plus âgé que moi, mais tout de même camarade de classe.

Il disposait, en toute propriété, d'une barquette, le « battala » où à plus de deux passagers, on atteignait la surcharge pénible pour le ramener et dangereuse pour le manque de stabilité. Donc un « tom-pouce » de bateau, court et anormalement large, mais toute considération observée, suffisant pour de belles promenades dans la Baie de Chingudy dont l'eau manifeste rarement un quelconque courroux. Il faut que tout soit bien déchaîné, dans l'espace, et démonté, au large, pour que l'on ressente dans l'anse quelques secousses. Les vagues ne sont jamais menaçantes. Aussi le petit cotre y est-il dans son domaine. Je ne cacherai pas que j'ai souvent envié les Suertegaray, les garçons surtout, pour leur existence au-dehors, avec toute l'apparence d'une liberté de manœuvre absolue. Alors que j'étais confiné dans mon troisième, ou au jardin potager pendant que mes parents y œuvraient, ou au tri du charbon au bas du remblai de la Compagnie, eux jouaient à Alain Gerbault.³⁴

Quelle bonne fortune d'être né dans une famille de bateliers m'arrivait-il, parfois, de penser avec toute l'ingratitude et le sot désir d'un enfant choyé. Il y avait au foyer des Suertegaray plusieurs garçons et plusieurs filles. Si pour ces dernières la chose était normale, comment se fit-il que pas un garçon ne suivit les traces du père ?

Il y eut parmi les collatéraux du chef de famille un Suertegaray qui s'embaucha au Midi mais sans jamais renier la Baie et le bateau. Au moindre repos et aussi après le travail au Chemin de fer, c'était là qu'il trouvait le complément pour une meilleure subsistance et pour le loisir. La cueillette dans le sable vaseux des couteaux ; des coquillages allongés dont le ver intérieur est recherché comme esche ; procurait une source de revenus d'appoint, non négligeable que la vente se fit directement ou que l'amorce soit livrée à un marchand d'articles de pêche.

Autre batelier du genre costaud Gain... qui habitait au beau milieu de la rue du Jaïzquibel. Nous connaissons déjà sa femme et l'un de ses fils Battite, spécialisé dans le cardage, à domicile, de la laine, activité à laquelle s'ajoutait pour le second la criée vespérale et nocturne d'un journal de la Côte. Il y avait un garçon plus jeune qui, après avoir tâté quelques temps du métier, renonça à la rame. Décidément la maladie du rejet gagnait toutes les familles. Cela n'était point d'excellent augure pour la pérennité d'une activité qui pourtant avait toute sa raison d'être sur les bords de la Bidassoa.

Les maîtres bateliers qui ont retenu notre attention jusqu'ici étaient des hommes de belle prestance. Qu'il ne soit pas dit que ceux dont nous allons parler figuraient dans la catégorie des « mauviettes ». Mais voilà leur handicap –si vraiment il y avait là handicap– venait de leur taille, bien plus petite.

Pépé Camino résidait en bordure d'une venelle perpendiculaire à la Rue du Port. Le personnage ne manquait pas de piquant, surtout dans ses moments de crise suscités par de désobligeants quolibets. Pépé ne connaissait, ne tolérait pas la plaisanterie. Mais il n'était pas du genre de ceux qui veulent ironiser sur autrui tout en ne supportant point la moindre allusion railleuse à leur encontre. Il faut lui rendre cette justice, ce qui atténue, un peu, la mauvaise impression que peut procurer un être qui ne semble jamais déridé.

³⁴ Navigateur français, allant en solitaire, traversant l'Atlantique en 1923 sur un petit cotre et en 1925-1929 achevant le tour du monde.

Pépé semblait bougon, en permanence. Était-ce là le fond de son individu ? N'y avait-il pas chez lui comme une sorte de refoulement, un manque de propension à se lier ; une tendance à l'autisme avec le repli trop prononcé sur soi-même que cela suppose.

Ses altercations avec ses collègues –en particulier avec Ererro- étaient fréquentes ; attendues, espérées par tous ceux qui fréquentaient les abords du Port.

D'un côté le puissant, sûr de son prestige, de son verbe, conscient peut-être abusif d'une supériorité physique, celui qui usait rapidement du mot fort qui condamnait, celui qui manifestait son hautain mépris, par des gestes expressifs, pas toujours d'une correction exemplaire et qui, en toutes circonstances, contenaient de véritables verdicts.

De l'autre, un nerveux, un agité, un convulsif qui sacrait, crachait, pestait et tenait tête avec un vocabulaire souvent en marge du bon usage, sortant des jurons malsonnants où le coprophage trouvait compte, sans rougir, crachant le propos menaçant avec une telle constance qu'on serait bien surpris de lui voir employer un agissement différent.

Point féru de diplomatie, Pépé ne paraissait pas avoir la manière avec le client. Il fallait qu'il flairât la bonne aubaine, le pourboire en sus de la traversée pour daigner sourire. Et encore là, il le faisait rarement. Sauf dans les discussions il ne se montrait pas prolix. Les passagers n'avaient pas à compter sur lui pour étendre leurs connaissances géographiques et historiques sur Hendaye et ses environs.

Nous vécûmes un temps en voisins, dans le même immeuble. Avec nous, il fut correct, même porté vers la serviabilité. Il est vrai que son fils, plus tard mareyeur, et ses deux filles avaient le commerce agréable.



Paolo s'avérait comme l'antithèse de Pépé. Errasquin vivait avec les siens dans la ruelle qui partait derrière le fabuleux bazar Dithurbide et allait vers le chai Iribarne, mais c'était un authentique enfant de la Rue du Port où sa famille était avantageusement connue depuis des décennies et des décennies.

Petit de taille mais solide sur ses jambes, rapide, toujours en mouvement Paolo était d'un naturel bavard. Ce n'est pas lui qui serait passé devant les magasins de la Ville ou de la Rue sans placer son mot. Un mot gentil, anodin, très souvent ; une plaisanterie bien venue, destinée au commerçant aussi bien qu'à la clientèle. Volontiers badin avec les dames mais sans effronterie, il aimait par-dessus tout discuter « le bout de gras » avec les hommes sur les sujets les plus divers, ceux intéressant Hendaye et narrer ses exploits de pêcheur. Sa voix douce contrastait avec les organes plus forts, plus tranchants de ses concurrents. Peut-être est-ce en raison de cela qu'il jouissait d'une cote de sympathie particulière. On ne le considérait pas comme un être à part, on n'avait ni à le craindre, ni à le rejeter. On se sentait bien en sa compagnie. Il devait vivre longtemps après avoir décroché, tout en demeurant fidèle à la rame et aux touristes, bien des années après que les bateliers ne constituaient plus un corps de métier et que d'autres moyens plus rapides étaient à la portée de beaucoup pour se rendre à Fontarabie.

Heureusement que des amoureux de la nature demeuraient pour des sorties, sans hâte, en pleine communion avec le paysage fait de ciel, d'eau et de mont, dans cet endroit privilégié qu'est la Baie de Chingudy. Paolo fut un des derniers professionnels à leur service. Un homme au sang aussi ardent ne pouvait se satisfaire de la banquette ou du fauteuil. Jusqu'à la fin il se montra un infatigable marcheur ; la déambulation pédestre étant selon ses dires la raison essentielle de sa longévité.

Quelques artisans avaient une importance moindre. En général, ils se trouvaient moins fournis en clientèle, moins favorisés par le hasard que ne l'étaient les grands du « passage » ou de la promenade. Leurs noms ne connaissaient point une haute notoriété. La renommée ne paraissait point avoir pris sous son aile les Janjo, Mona ou Elie, valeureux modestes seconds, bons tireurs de rames eux-aussi, aimant leur art, connaissant leur baie et tout aussi aimables avec les gens dont ils avaient la charge.

A quoi tenait cette différence qui faisait qu'il existait deux catégories de passeurs : la privilégiée toujours en pointe, tenant le haut de l'embarcadère ; l'autre plus discrète, plus effacée, en tout cas moins tapageusement présente, sauf lorsque l'altercation allait bon train.

Les seconds rôles ; ou bien directement mis en cause pour des broutilles de pêche, pour des droits que les grands voulaient pour eux seuls ; ou bien alors mêlés – volontairement ou fortuitement- à la mêlée générale, à la cacophonie ambiante, ne cédaient pas un pouce de terrain, ni d'air, à leurs puissants antagonistes. Ils ne craignaient d'ailleurs pas de les défier. La menace adverse passait par-dessus leur tête. Eux-mêmes, ne demeuraient point en reste et répliquaient du tac au tac.

Il est certain que ce qui faisait la différence entre ces deux catégories d'individus attelés à la même tâche, tenait à peu de chose. A une plus grande ancienneté de pratique ; à une plus grande présence ; à l'embarcation plus belle (souvent les premiers cités en possédaient deux ou trois, les humbles seulement une) ; à la rouerie pour se placer au bon endroit, pour capter, se faire une belle clientèle ; à des petits riens subjectifs qui mettent les uns en relief et laissent les autres dans l'ombre, avec il est vrai, et ce n'est que justice, des retours de fortune et de nouvelles préséances.

Parmi les bateliers, toutes catégories confondues, il y avait les coureurs. Ceux qui partaient de plus loin, pas toujours plus heureux que les sentinelles postées à l'affût.

Le transport en commun hendayais, le public avait à son service le tram et sa baladeuse.

La calèche était pour les bourgeois que la promiscuité roturière n'intéressait pas et les voitures d'établissements hôteliers pour leurs clients.

Le train arrivait. Les voyageurs lestés de bagages ou suivant les porteurs attirés prenaient place qui dans le tram, qui dans les calèches ou les voitures omnibus.

Et en avant de la manivelle. Et hue ! Cocotte...

C'est alors que surgissaient de quelques coins à l'écart, de diables d'hommes, aux pantalons de toile bleue, à la chemise de lin épais, rayée le plus souvent, au mouchoir de couleur noué autour du cou et naturellement coiffés de bérets basques qui furent noirs ; de larges plaques grisâtres et rougeâtres les envahissant inexorablement.

Aux pieds, la sandale à forte corde et à toile dure, souvent d'un bleu qui s'atténuait de plus en plus, jusqu'à n'être plus qu'une couleur sans expression. Le spectacle, cela en était un, commençait. Ces inquisiteurs nés, l'œil aux aguets, avaient, lors de la sortie des voyageurs de la gare, jeté en moins que rien leur dévolu, jaugé, toisé, apprécié, supputé, choisi le client qui, quelques instants après, allaient se demander ce que ces hurleurs, ces possédés leur voulaient à moins que par expérience, ils ne fussent au fait de l'épisode qui s'apparentait à l'attaque de la diligence.

Si le repéré se trouvait dans le tram, le batelier coureur, juché, sans aucune gêne, sur le marchepied de la baladeuse y allait de son « Monsieur... Monsieur (montrant du doigt)... toi Monsieur.... Pour le bateau Fontarabie... » Intrigué le Monsieur consultait son voisin de siège ou le contrôleur-receveur.

Allez le croire ou pas, bien que rapide, impromptue, peu apte à susciter la réflexion, l'opération ne s'avérait pas toujours négative. L'accord se réalisait à l'arrêt du tram, d'une façon extemporanée ou parfois, rendez-vous était pris pour tel jour, telle heure. On pouvait lire à ce moment-là quelques rictus sur des visages voisins.

Si le marchepied du tram était long, celui de la calèche s'avérait tout juste bon pour une personne. Il faisait privé en quelque sorte. Il n'empêche que l'assaut y était également donné par les bateliers voltigeurs. Cela occasionna des scènes diverses. Les gens placides acceptaient ces attaques avec sérénité, ou avec le sourire, (le cocher leur paraissant une garantie suffisante) ou avec intérêt et parfois l'affaire se concluait. Des affectés ou des atrabilaires le prenaient de très haut. C'était rare... mais cela se produisait. Alors le cocher arrêta la haridelle et pria les importuns –de ses amis bien entendu- d'aller se manifester ailleurs. Il n'y avait généralement pas, de suite méchante, mais les oreilles des mauvais coucheurs en prenaient pour leur grade. Mais cela était proféré en un dialecte si abscons, si impénétrable, en basque, que l'outrage s'envolait sans dommage. Il y eut quelques méprises lorsque l'offensé connaissait l'euskara. La suite : à vous de l'imaginer selon qu'elle se termine à l'arrêt, dans la rue ou devant Monsieur le Commissaire.

Moins « cavalante », assillante d'une façon différente, l'offre des sédentaires ne manquait cependant pas de couleur. Les veilleurs du coin de la rue se trouvaient être ceux qu'une course –longue ou de courte distance » aurait épuisés. Les plus lourds, les plus âgés des bateliers devaient attendre l'arrêt du tram. Comme un fait exprès, la halte n'était pas très loin de l'embarcadère. D'où facilité pour lancer l'invitation au voyage. Par suite à une entente tacite ou dédommée, les « cocottes » avaient tendance à marquer le pas au coin du bazar Dithurbide, retenues sans en avoir l'air, par leurs cochers, juste le temps de l'envoi du boniment. L'affaire se concluait ou pas. Souvent ce n'était que partie remise, l'opération exploratoire s'avérant payante pour qui savait attendre.

Cela faisait très couleur du coin lorsque le batelier s'en allait, d'un pas décidé, ses deux antennes sur l'épaule, dans son vêtement de travail, suivi à distance –souci de ne point mélanger les genres ou difficulté pour suivre le train de l'homme aux espadrilles, un peu trop rapide pour des gens manquant d'entraînement, des dames et des messieurs dont les touches dénotaient une origine étrangère au pays-, même s'il s'agissait de Français voire de naturels du sud-ouest.

Les messieurs, pour rien au monde, n'auraient abandonné leur col dur, cassé ou fermé, d'où partait une cravate voyante qui s'enfonçait dans un gilet de maître. Combien durent regretter pour leurs fines chaussures, leurs guêtres de riche toile souvent blanches, en posant les pieds sur quelques flaques qui continuaient à stagner dans le fond de la

barque. L'entreprise se déroulant par beau temps, le canotier n'était pas oublié. Quelques panamas attestaient une plus modeste condition. Ces dames ne leur cédaient en rien en coquetterie, ni en tenue pas très adéquate, par ignorance ou manque de discernement. Leur vertugadin s'avérait encombrant sur les banquettes étroites et les robes bouffantes et tombant au ras du sol, ne pouvaient échapper aux outrages de la boue tenace du plancher, pas plus que leurs délicates bottines. Le large chapeau de paille ; peut-être très indiqué par dur soleil – mais alors à quoi servait l'ombrelle de soie prétentieusement ouverte ? – était une proie facile pour le vent qui pousse la malice à se lever avec une certaine ardeur dans la Baie, capricieux lutin marin sautant par-dessus le Jaïzquibel.



22 HENDAYE. — Le Port, l'Embarcadère et vue de Fontarabie. — LL.



Arrivés au bas de la Rue du Port il fallait emprunter des escaliers qui menaient au poste de police et à celui des douanes entre une grande bâtisse et une lourde muraille. Du Vauban sans doute. Il faut dire qu'à Hendaye le Vauban est demeuré très à la mode, pour tout ce qui touche aux fortifications. L'espace réservé aux barques de fonction ne permettaient que de simples guérites, mais suffisantes, néanmoins, pour le service.

Question muraille, je l'ai vue très affligée très longtemps, d'une énorme ouverture, avec sur les bords de celle-ci, les lambeaux pantelants d'un garde-fou éprouvé :

« Moussio Médina oune gross vitoure à barre lou port !

- De quoi, de quoi ? interrogea le Directeur de la Banque riveraine de la Rue du Port.
- Yo vous l'ai dit, oune vitoure vient de tomber dans la Bidassoa.
- Savez-vous ce que vous dites – ô pardon-. En fait, je ne comprends pas.
- Yo vous répète qu'oune vitoure a plongé dans la Bidassoa, après être pendue oune moment à la grille dou mur. »

L'informateur ; en l'occurrence pas très clair dans ses explications ; un italien truculent installé comme patron zingueur à Hendaye, suivi du Directeur et du personnel, amusés mais perplexes, sortit et montra, là-bas, au fond de la Rue, un grand trou béant. Il y avait donc du vrai dans l'assertion extravagante du brouillon italien.

Un imprudent, dont l'anonymat fut respecté ou non divulgué, avait oublié de bien serrer le frein à main de son véhicule, lequel pris d'un subit désir d'indépendance, s'en fut piquer un capot dans la Baie. Les débris importants, demeurèrent longtemps au contact des marées. Mais des récupérateurs y trouvèrent leur affaire. Le flot descendant se chargea de finir le nettoyage. L'intruse disparut, en entier. Ce qui demeura, sans colmatage, des années, ce fut la brèche. Un vrai danger pour la marmaille du port. Un Dieu tutélaire ou Notre Dame de la Guadeloupe, en face, durent certainement y mettre du leur, car on n'entendit jamais parler de catastrophe.

Revenons à nos promeneurs dont très peu durent se soucier de la « béance » de la muraille.



A l'aller l'essentiel des formalités concernait la police. Le passeport fut longtemps exigé. Mais il y avait des tolérances et des sauf-conduits pour la journée. Donc pas de refoulement. Cela aurait trop vexé les bateliers, au demeurant très bons amis des gendarmes à qui ils rendaient quelques services au retour d'Espagne. (Ne soyons point mesquins, n'allons pas plus loin). Puisque nous voilà confrontés avec un chapitre brûlant qu'il soit bien entendu que le gabelou ne

se montrait pas, au départ, très vététilieux et la visiteuse –pour les dames- curieuse.

La grande affaire consistait à prendre pied sur l'instable barque. Quand la marée était haute et recouvrait la petite jetée, il fallait résolument foncer de l'avant et du terre-plein, à toucher les guérites, se livrer corps et âme au batelier qui recevait l'embarrassé, le peureux ou le maladroit ; ce qui le rendait d'autant plus lourd.

La tâche ne semblait point déplaire à l'assistant quand il s'agissait du beau sexe, que l'on pouvait ainsi approcher de près, effleurer même et apprécier les parfums nobles.

Cela changeait, sans doute, d'une compagne trop frustrée qui retenait davantage les odeurs de la cuisine que les fines senteurs.

- « - A moi... A moi... Tenez-moi... Tenez bien... je tombe (*le batelier était au comble du bonheur, alors*).
- N'ayez pas peur. Je suis là. Avec moi pas de risque. Donnez-moi la main. Là, doucement. Ne nous énermons pas. Prenez mon bras. Serrez, serrez fort. » recommandait-il avec une certaine ferveur dans la voix, surprenante chez un être que l'on croyait peu sensible.

La prise de la dame ne manquait pas d'acuité. L'instinct de conservation y était pour quelque chose. Celle du protecteur aussi, mais pour un tout autre motif.

Il y avait quelques rares incidents. Quelques matamores, néanmoins, risquèrent le plongeon mais retenus par une poigne solide, ils en furent quitte pour une sacrée « trouille » et une trempette du bas de leur personnage.

A marée très basse, le bateau numéro un, celui de la virée, se trouvait à l'endroit où la mer en se retirant avait laissé assez d'eau ; détail connu des seuls professionnels. Il fallait alors transborder les voyageurs à l'aide des « battalas » qui eux pouvaient se déplacer sur des canaux peu profonds. La manœuvre ne s'avérait pas toujours simple, ni unique, ni aisée surtout quand les voyageurs étaient nombreux. Il faut dire que les gens de la rame appréciaient peu le jusant ; surtout le moment de trop grand manque d'eau. Pour de nombreuses raisons. Pour ramer avec aisance, pour connaître moins d'aléas lors de l'embarquement, ils préféraient le flux.

La sortie vespérale pouvait ne comporter que le trajet Hendaye-Fontarabie et retour. Cela sans histoire de navigation, comme d'un trait. La grande affaire –qui d'ailleurs se conjugait assez souvent, avec une halte en terre espagnole- c'était le voyage sur la Bidassoa jusqu'à l'Île des Faisans et jusqu'au Cap Figuier point extrême de la Côte espagnole nord-est sur l'Atlantique. Lotti en a parlé quelque part avec sa sensibilité bien à lui, sa vision toute personnelle des sites. D'autres également. Gageons que nos rochers ne se fatiguèrent jamais pour mettre quoi que ce fût en relief, là où s'accomplit de toute éternité le mariage souverain de l'eau verte et bleue et de la montagne, masse surplombante au pastel varié. Mais cependant certains dont Paolo étaient assez diserts pour intéresser leurs clients et leur fournir à défaut de précisions historiques et géographiques, quelques bonnes histoires qui devaient fort les amuser à moins qu'il ne s'agisse de pimbêches irrécupérables ou de revêches secs et prétentieux.

Il arrivait assez fréquemment que l'on assistât à des retours animés de Fontarabie. Le vin claret –breuvage doux, épais à saveur musquée, l'anis ou le rancio à qui le vieillissement savamment arrangé assure un goût à la fois dur et aromatique, un relent apprécié d'alcool ; y étaient pour quelque chose. A l'imprécision, au débridé, à la puissance des chants, qui, alors, montaient des barques, on pouvait se faire une idée de l'importance des dégustations et partant de l'état des consommateurs. Bon enfant, le douanier laissait passer tout cela avec une condescendance sympathique et complice. Des esprits chagrins prétendaient qu'il n'y perdait pas. Mauvaises langues !



Le Vendredi Saint, les deux journées de la Fête Dieu, le 8 septembre les bateliers ne chômaient pas.

Les passages les jours de grande affluence (Vendredi Saint – 8 septembre) les prix sont plus sages : 50 centimes la traversée. Et le douanier débonnaire voit partir ces promeneuses par groupes de 6 à 8 dans chaque barque et sur 3 ou 4 bancs.

On venait de loin pour assister au chemin de croix où la cagoule donnait une note étrange, mystique, funèbre, accusatrice et de damnation. Recherchées également les processions de Corpus (Fête de Dieu) avec tous les ors de sortie, ces richesses considérables que l'Eglise, notamment en Espagne, a toujours affichées avec une impudeur surprenante.

Et comme l'Espagnol fait la fête avec un luxe de manifestations, un surcroît d'enthousiasme, nombreux se trouvaient les Français voisins qui se rendaient dans la vieille cité de Jeanne la Folle pour participer à la « fiesta », pour honorer le patron de la cité fortifiée.

Journées de grand labeur pour les passeurs. Journées de bon rapport. Egalement une preuve manifeste de leur nécessité car sans eux, pas d'Espagne, pas de fête. Aussi en retiraient-ils un sentiment de très grande importance.

Santiago

« Nous aussi, auraient pu avancer jadis les habitants de Santiago, nous avons nos barques pour passer en Espagne ». Peu sont encore de ce monde pour se porter garant de telles lointaines assertions. Leurs descendants sont assez nombreux pour pouvoir les confirmer, néanmoins.

Exact. On passait en Espagne en partant du bas de la colline de Santiago et après une courte traversée de la Bidassoa on prenait pied à Irun, non loin de l'actuel terrain de football. »

Ainsi Santiago, ce quartier périphérique d'Hendaye, ce quartier de la gare, très proche de l'Espagne a connu ses rameurs de profession, ses passeurs jusqu'en 1917.



Phototypie Maxcal Delboy, Bordeaux
1933. - HENDAYE (B.-P.). - Pont international des Piétons pour Irun. M. D.

Pourquoi 1917 ? Il se trouve, aussi singulier que cela puisse paraître que ce fut cette année-là, en pleine tourmente guerrière où la France avait son immense part de morts, que le premier pont routier fut mis en service entre Hendaye et Irun. Déjà, depuis 1864, les relations ferroviaires entre la France et l'Espagne étaient assurées grâce au pont international, le premier en date. Le second, celui de 1917, lui ressemblait assez et lui était paral-

lèle, légèrement en amont. Les arches y furent autant dépouillées de toute recherche, les piles aussi lourdes. Au début, ce qui pouvait les différencier, c'était la patine de l'ancêtre et la blancheur de la pierre du nouvel ouvrage. Le Pont routier tua les bacs existant jusque là.

Celui qui, à l'heure actuelle, est fait à la conformation de ce quartier de Santiago, en début de route qui mène à Béhobie, aurait quelque peine à se le figurer, s'il n'était averti par la photographie ou le récit, tel qu'il existait au début du siècle.

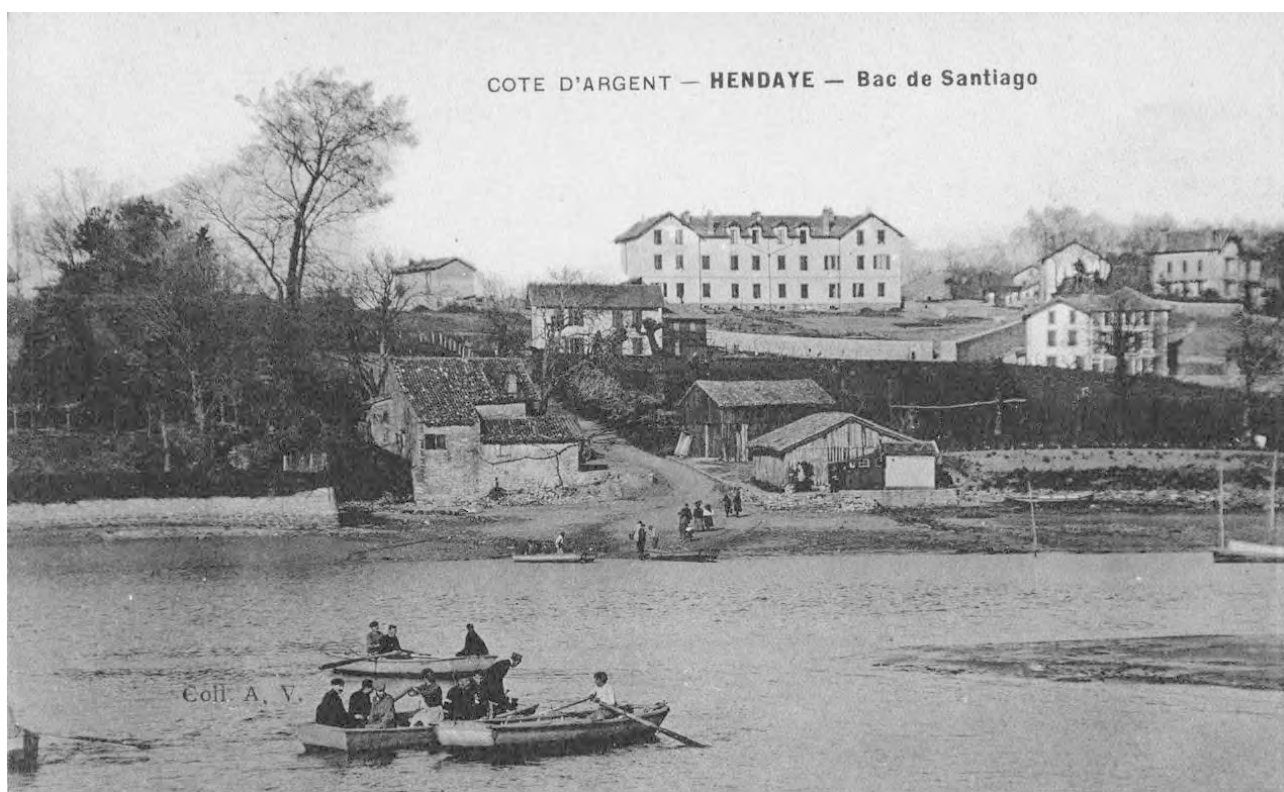
Je le répète. Une colline tombait et tombe dans la Bidassoa. Sur le plat du dessus, un immeuble qui, à l'époque, devait surprendre par ses dimensions surtout en longueur, l'immeuble des Trois Couronnes, vraisemblablement baptisé ainsi car faisant face au sud à la montagne au triple sommet arrondi du même nom. Disons au passage que ceux qui, dans le temps, ont donné cette appellation à l'une des dernières parties élevées des



Pyrénées occidentales avaient, peut-être, leur vision propre ou leur raison intime. A moins d'étendre à maintes surfaces et lignes sinueuses le qualificatif de couronne on ne peut que demeurer sur une interrogation ou un doute évident. Curieuses Trois Couronnes au

demeurant, d'aspect labile selon l'endroit d'où on les considère. Presque une métamorphose. Vues de France, ce sont trois hauteurs séparées, avec adjonction d'une plus modeste. D'un certain côté, on perçoit des ballons qui ont l'air de se suivre fidèlement et presque harmonieusement. Regardées d'ailleurs, on croit y voir une prémolaire, une canine pointue et une incisive biseautée.

Passez du côté d'Oyarzun en Guipuzcoa et alors vous aurez droit à des dents de scies, à un ensemble nettement inégal, déchiqueté. Une autre montagne que celle observée de l'autre côté de la frontière.



L'immeuble dit des Trois Couronnes, déjà bien en place en 1917 tient toujours. On peut aussi bien le prendre pour un pensionnat, un hôpital, une caserne ou un couvent alors qu'il est seulement un grand ouvrage à destinée locative. Deux vrais étages. Un autre pris dans les combles avec les nécessaires lucarnes.

Au bas de Santiago, des maisons vénérables par leur âge, existent toujours.

Dans les débuts du siècle, la voie menant à Béhobie devait avoir peu de points communs avec celle existant aujourd'hui.

Un sentier menait à la rivière. Il paraissait également desservir plusieurs maisons à allure de ferme. Le coin, en ce temps-là, avait une vocation très marquée par la culture, surtout maraîchère, bien plus que pour le trafic commercial. Au bout du sentier un terre-plein où les clients du passeur attendaient leur tour. Une légère pente et l'on se trouvait sur une plage faite de terre et de vase, où la barque s'enfonçait, et ainsi était tout naturellement retenue durant l'embarquement. Pas de jetée. La montée dans le bac se faisait directement. Le plus simplement du monde. Le passage était-il surveillé, gardé ? On n'apercevait dans les parages rien qui puisse révéler la présence de la police et de la douane. Et pourtant ces fonctionnaires existaient et devaient bien se manifester à leur

heure. A moins qu'ils ne choisissent leur clientèle ! La traversée de la Bidassoa durait peu. Rien à voir avec la course le Port-Fontarabie.

Il arrivait que les postulants aient à faire le pied de grue. La flottille de Santiago se limitait à quelques unités qui pouvaient, chacune, contenir tout au plus une dizaine de personnes, passeur compris, en se serrant bien. Il arrivait assez fréquemment que la demande surpassât l'offre.

Pourquoi de tels passages vers Irun. Pour la promenade, certes, mais aussi pour la gourmandise. Les vins, les spiritueux, les tourons, les « gambas » et autres « bocadillos » espagnols ont de tout temps attiré le Français. Selon les temps, les fluctuations, les caprices du marché, les changements de cours du franc et de la peseta, on achetait peu ou prou.



L'accès au rivage espagnol valait celui de France. Avec une pente sensiblement plus sèche. Je me suis laissé conter plusieurs mésaventures survenues à d'aucuns, par trop intempérants, et qui durent s'agripper ferme à l'herbe du talus pour ne pas être emporté vers l'eau par une irrésistible glissade.

Les braves femmes qui faisaient office de passeurs en virent de toutes les couleurs dans cette portion, pourtant très souvent calme. Oui, des femmes ! Ici, à Santiago, le batelier moustachu, le mâle fier de ses biceps, ne régnait pas en maître absolu. Surtout Christine une manieuse de rames à faire pâlir de jalousie nombre de costauds. Qui ne connaissait les Lecueder et surtout Ramona, par ailleurs un Nemrod de valeur, dans ces marécages des Joncaux, où l'oiseau faisait halte, très souvent, et même y vivait en permanence.

Je le répète, la traversée de Santiago avait moins d'allure, se révélait plus contenue que tout ce qui se passait au Port, via Fontarabie. Et cela devait hélas ! disparaître, du moins, en ce qui s'appelle le passage, en 1917.

L'eau, on allait y passer dessus, à une certaine distance, sans trop s'en occuper. Tout au plus, les piétons allaient-ils pouvoir lorgner les bancs de mulets abondants dans les parages. Aller à Irun devint davantage une occupation pour le ravitaillement qu'une partie de plaisir avec l'inédit d'une courte traversée fluviale.

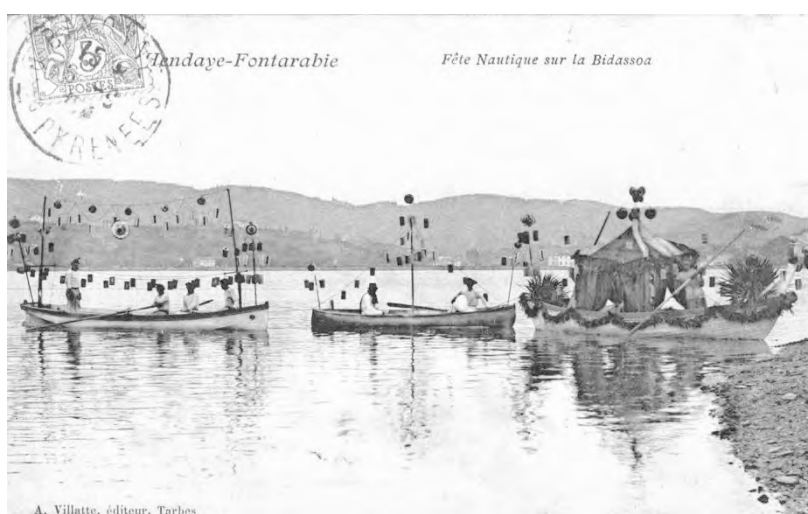
Fêtes nautiques sur la Bidassoa

La Bidassoa était un endroit où les talents, les dons des inventifs se donnaient libre cours, pour parer les embarcations à l'occasion de fêtes nautiques. Il faut dire qu'alors l'homme n'avait pas encore les gadgets à sa disposition. Le moteur ne faisait qu'une timide apparition de service. Mais l'on savait, instinctivement organiser festivités, cavalcades et comme c'était le cas à Hendaye, parades aquatiques. La population dans son ensemble n'aurait pour rien au monde manqué les rendez-vous de l'amusement, de la distraction, friande de spectacles et sachant en profiter. L'abondance des amusements, des distractions, leur offre à domicile font que, de nos jours, on apprécie de moins en moins ce qui se donne en public. Les corsos retiennent la foule, soit. Surtout ceux du soir, mais sans constituer quelque chose qui dure dans le souvenir. Dans les villages où, volontiers l'on poussait à la fête, c'est maintenant, presque délibérément le manque. Cependant que jadis l'on attendait, préparait l'événement. On le discutait, on le savourait à l'avance, pour le jour venu participer, à fond, à son éclat. Après l'on en parlait longtemps. En attendant le prochain !

Il est à Hendaye, depuis la Libération, tous les ans une fête de la Mer. D'abord cela fait bien trop vaste la mer... et puis en fait de spectacle on assiste plutôt à une revue d'effectifs et à une bénédiction. Cela touche trop au cérémonieux, au guindé et ne suscite pas l'enthousiasme.

Comme les organisateurs et le public des Jeux sur l'eau du début du siècle trouveraient cela fade, apprêté et sans chaleur. Et pourtant ils ne disposaient que de très mesurés matériaux d'ornement. N'empêche qu'avec les trésors d'imagination, les surplus de bonne volonté, le désir de bien paraître, la Baie de Chingudy, un jour de fête avait une animation toute spéciale, connaissait comme une floraison surprenante, une pousse subite de quantité de parures insolites.

Chacun –propriétaire d'embarcation, membre de la famille ou ami- avait œuvré de tout son cœur. A défaut de grandes possibilités financières une volonté réelle de créer, de ne pas avoir à rougir de ce que l'on présentait, animait les participants.



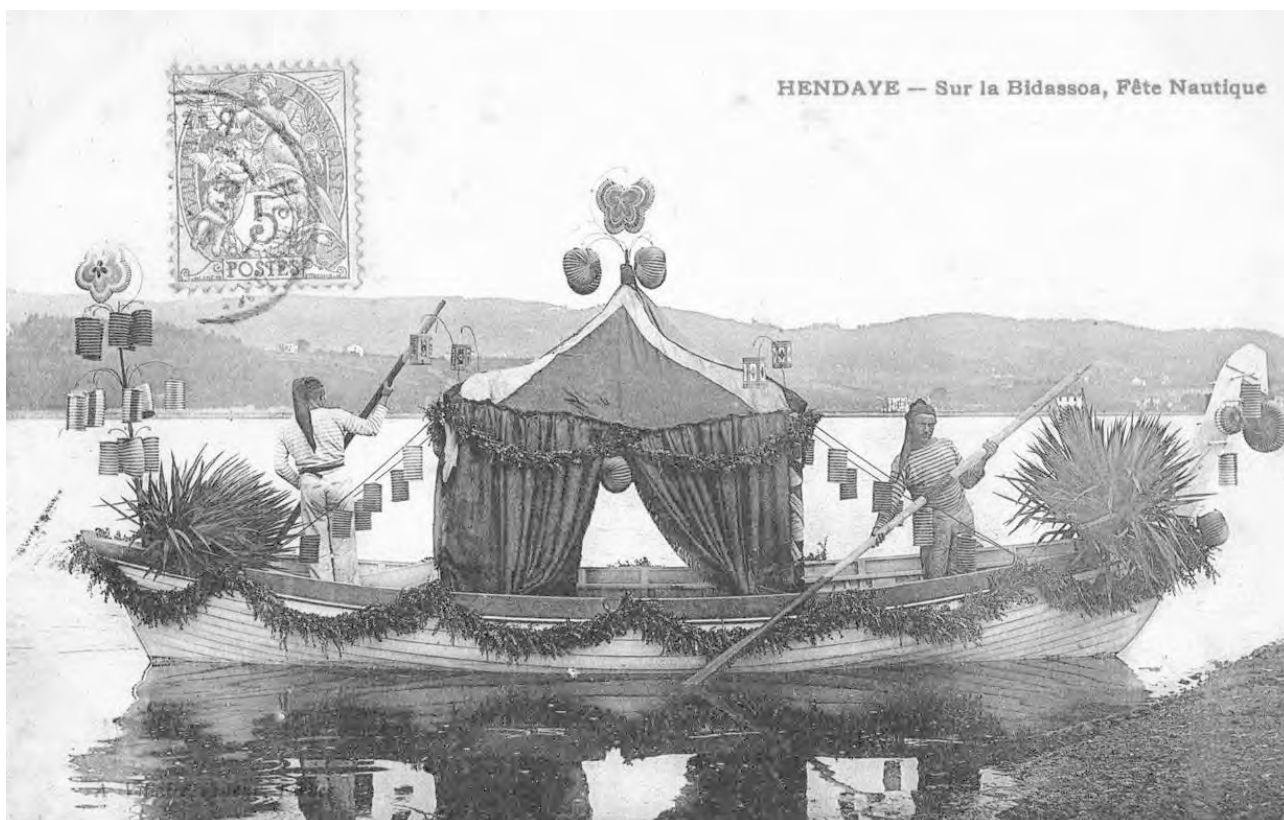
Elles paraissaient tout autre les barques des passeurs avec ce qui les affublait, ce jour-là. Les unes, dressaient des poteaux parallèles qui évoquaient ceux de jeux collectifs comme le volley. Aux cordages pendaient des lanternes vénitiennes, multicolores, bien entendu, celles du haut de gros globes, les plus basses cylindriques. Parfois des médaillons complétaient l'ornementation du faîte.

Aux deux extrémités du bateau deux mâts munis également d'ustensiles en papier translucides et peinturlurés. A bord, de solides hommes en blanc, le béret basque sur la tête. Une tenue impeccablement nette. Quand tout s'ébranlait, ils ramaient avec des gestes souverains.

Les plus petites unités s'avéraient les moins garnies. Un poteau central tenait deux filins en angle avec, comment faire autrement, les inévitables lampions.

Les flancs des embarcations, repeints à neuf portaient témoignage du soin, du goût mis à la préparation.

Les baleinières étaient de la fête. En vérité, elles constituaient les éléments principaux de la flottille de parade. De loin, on aurait pu se méprendre, se croire sur quelque Grand Canal, tellement l'embarcation pointue aux deux bouts, servant aux grandes quêtes « terre-neuviennes » tenait de la gondole, en honneur dans la Cité des Doges.



Au centre une grande tente entrouverte, au toit pointu, coiffé de gros pompons. Des lanternes en papier, uni ou cannelé, toujours des lanternes : lucioles multicolores, pendaient à partir des murs. Aux arêtes avant et arrière des panaches de feuilles de palmiers et sur les bords de la baleinière un grand cordon faisant tout le tour, en un ensemble d'une sinuosité égale, bien réglée. Encore des lampions !

Les « gondoliers » revêtaient une tenue particulière. Leur tricot, à rayures bleues parallèles, sur fond blanc, faisaient de l'effet parce que tranchant avec l'accoutrement habituel des rameurs du cru. Et ce qui ne l'était pas moins : le bonnet rouge dont le pan tombait soit sur l'épaule, soit derrière la nuque.

Sans hâte, comme si rien ne devait s'achever, l'interminable va-et-vient des embarcations, devant la foule hendayaise massée sur la grève s'opérait même si le découvert de terre était assez important. « Les vénitiens » locaux godillaient avec une constance tenace et une application soutenue, plongeant, retirant la lourde rame avec un ensemble qui dénotait une vieille pratique.

Le défilé durait... durait aux accents de l'Harmonie Municipale, infatigable et qui connaissait pour en changer sans perte de temps, tous les paso doble en vogue, tous les fandangos et les arin-arin d'escorte.

Comme l'Hendayais appartient à cette race qui s'exprime avec sa gorge et ses jambes, à cette race qui ne peut demeurer immobile, insensible aux appels de la musique, la danse après le chant s'empara de la grève, peut-être humide encore, de la dernière léchée de la Bidassoa. Mais qu'importait :

La parade était depuis un bout de temps terminée. Les barques bien alignées avec leurs lanternes en pleine effusion. La nuit était noire dans le ciel, mais l'eau rutilait de mille points. On dansait, on dansait toujours, sans répit, avec amour, entre familiers, avec naturel, sous l'empyrée enfin sorti des ténèbres et qui, en se chargeant de milliers de points scintillants, prenait part à la fête.

Retour de la pêche



Bon nombre de barques servaient à autre chose que la promenade, le passage d'une terre à une autre. La pêche s'offrait à toute embarcation. Même la plus petite pouvait fouiller en Chingudy ; y trouver de respectables daurades, ce poisson large à la chair rose ou grise, ce « besugo » qui passé au four, tailladé pour recevoir des zestes de citron, en sort avec de creuses cicatrices qui tranchent avec le doré de la peau, non lardée ; y récolter aussi diverses es-

pèces marines ou fluviales d'une valeur comestible inégale ; certaines assez fines, d'autres vulgaires et à la chair lourde, des produits que l'on livrait ou laissait à des impécunieux ou que l'on conservait comme « vifs » pour traquer le gros.

Les traînières, elles, avaient une structure plus apte à la recherche en mer. Elles étaient bien plus longues et d'une capacité suffisante pour recevoir les hommes, leurs ustensiles de pêche ainsi que les grands paniers où s'enfermaient les prises avant le retour au port et la livraison.

De nos jours, si l'on excepte la campagne thonière le long des côtes sénégalaises, les flottilles d'Hendaye, de Saint-Jean-de-Luz ou de Fontarabie sortent, à fréquence quotidienne et mettent le cap, sur les Landes où le poisson semble se complaire.

Le moteur permet ces sorties, d'une longueur somme toute respectable. Se rendre sur le lieu de la capture nécessite, pour une appréciable rentabilité, une rapidité convenable.

Nos traînières allaient à la rame. D'où avec un temps limité, pas de déplacements lointains. Aussi n'était-ce pas trop loin de la Baie, de la Plage d'Hendaye, du Cap Figuiet que s'effectuait la besogne.

Peut-être n'existaient pas alors les contraignantes mesures qui enferment dans des limites trop précises les pêcheurs français et espagnols !



Peut-être l'autorité tatillonne et souvent incompréhensible, ou bien fermait les yeux, ou bien n'avait pas encore reçu le baptême de la fonction aliénante !



La grosse affaire, à l'époque, c'était la pêche à la sardine. Hendaye peut se targuer d'avoir pris une part prépondérante à la prise des clupéidés ainsi qu'à leur commercialisation.

« Oui des premiers sinon les premiers, affirment les Hendayais qui se souviennent. St-Jean-de-Luz n'est venue qu'après nous. Nous avons ouvert la voie. Pourquoi avoir perdu ainsi notre rang, bien placés comme nous sommes pour abriter les bateaux ?

- Par suite d'incompréhension des hommes, du bas intérêt qui fait que la balance penche hélas ! du côté où de gros bras la font s'incliner.
- C'est comme ça. De modeste, St-Jean-de-Luz a conquis la première place... cependant que notre flottille s'étiolait jusqu'à être complètement « phagocytosée »

(Il faudra attendre les environs de 1980 pour assister à la résurrection du parc de pêche hendayais).

Donc les traînières rentrent au port, après une sortie, à quelques milles (pas exagérés) au large. Pas dans un lointain impossible. A distance raisonnable.

« Il importait, affirmaient alors les marins de ne jamais perdre de vue le clocher d'Hendaye.

- Oui, un amer incomparable, pour l'assurance qu'il nous donnait.
- Nous demeurions en quelque sorte sous sa protection fidèle et souveraine. »

La grève faisant face à Fontarabie n'est pas envahie en entier par l'eau, soit qu'elle se retire, soit que la marée s'avère de moyenne importance. Des femmes sont là qui attendent. Avec ce sens inné du moment, elles se trouvaient à leur poste d'observation lorsque les premières embarcations sont apparues, là-bas, aux abords du Cap Figurier, sur une ligne qui semble immuablement séparer le ciel et l'eau.

La terre vaseuse, demeurant détrempée, elles ont ôté leurs espadrilles blanches. Les voilà, pieds nus, sur une naturelle et noble moquette qui colle et laisse des traces d'un noir tenace. Elles ont posé sur le sol des corbeilles, largement évasées, vides pour l'instant. Elles portent des habits sombres et semblent prises dans toutes les générations, en état de travailler, des jeunes, des moins jeunes et des anciennes, en âge adulte, bien avancé. Plus les ans s'accumulent, plus le chignon fait fourni et moins, cependant, le corsage et la robe sont clairs et bariolés.

Quelques gamins font partie de la société en attente. Par curiosité, par jeu, pour couper à la classe ou pour aider ? Allez le savoir.



Un monsieur se tient un peu à l'écart, un monsieur que l'on devine plus aisé, d'une classe sociale au-dessus, que l'on semble considérer avec des égards particuliers, plus intéressés que sincères, une sorte de monsieur avec pardessus ouvert, veste, gilet, col blanc dur et cravate, n'ayant presque rien de commun avec son entourage, si ce n'est le béret, comme en portent les hommes du pays, encore que sa coiffure soit moins marquée par

l'usage et les griffes du soleil. Il s'agit du mareyeur, celui qui va acheter pour la revente aux poissonneries, le plus gros des sardines.

« Agur... agur... »

Le bonjour basque est ponctué par de grands gestes. Du bord de l'eau à l'intérieur des barques c'est le sympathique échange des salutations, l'affirmation pour tous de la joie des retrouvailles. Au fur et à mesure que les « rentrants » se rapprochent, à l'intensité de leur cri, à la sonorité et à l'explosion de leur salut, on saisit si la pêche a été fructueuse ou si hélas ! il faudra se contenter de peu.

« Y en a ? (*textuel*)

- Pas mal.
- Combien ?
- Vingt paniers... ça aurait pu être mieux... on a laissé filer quelques bancs.
- Pas mauvais temps, au large ?
- Non, mais ça arrive, le golfe devient noir. C'est pour ça (*beaucoup de ça répétitif dans la conversation euskarienne*), on a préféré rentrer. »

L'avant des traînieres pointe dans la vase. L'arrêt... « Agur jauna » (bonjour monsieur), à l'adresse du mareyeur...

Et ce sont les propos échangés entre ceux qui reviennent et celles qui attendent, propos où percent certaines échappées sentimentales, propos fournis entre tous si la prise s'avère abondante, plus discrets, un tantinet maussades, atténués, si les apports sont moyens ou trop déficients.

L'équipage –trois ou quatre robustes Hendayais- traîne à terre de grands et profonds paniers qu'un couvercle ferme, pour ne laisser aucune chance aux captifs de tenter la belle.

Les pêcheurs n'ont pas la réputation de chastes anachorètes. Mais ils ne prennent point les salamalecs de longue durée. Après les salutations on laissait là les captures. Il n'était pas dit, néanmoins, que quelques œillades ne soient encore partagées avec certaines belles, présentes à l'arrivée, œillades pleines de promesses, pour plus tard, pour bientôt...

Pour le moment il faut s'occuper du nettoyage du bateau, de défaire, de dérouler le filet aux mailles entremêlées pour y passer une inspection en règle qui fixera l'état de l'engin et son besoin de réparation, le cas échéant.

« Allez, on commence...

- Je prends ce panier.
- Laisse les plus jolis.
- Comme tu y vas... comme si je choisissais, répond l'apostrophée accusée, de reluquer parmi les lots. »

Ces dames s'occupent du tri des sardines. A croupetons, elles puisent dans les grands paniers et, un par un, passent les poissons et les répartissent par catégories, les gros avec les gros, les moyens entre eux, les petits jetés sans précaution et formant vite un gros amas informe que l'on commercialisera, au poids et non au nombre. Le mareyeur suit les opérations sans mot dire.

Il se trouvait toujours quelques femmes pour demeurer droites près de lui. Pour l'influencer croyaient-elles ? A voir son air professionnellement attentif et austère, il ne paraissait pas, au demeurant, qu'il puisse aisément se laisser séduire. Grand maître de la place, il enlevait les lots. Facilement jusqu'au jour où des concurrents firent leur apparition.

Les pêcheurs n'y perdirent pas à cette « sur offre ». Il y eut quelques algarades. Bien plus de défoulement indispensable, de stimulation que d'autre chose. Le spectacle ne perdit point de sa bonhomie. Rien à voir avec les « criées » modernes où il faut être un initié pour percer les formules abstruses, comprendre le jargon des jongleurs de cours, saisir le comportement des acteurs, le héraut et les preneurs.

Le mareyeur n'achetait pas tout. Bien sûr on lui réservait la part la plus grande. Le maître du bateau gardait des sardines pour lui. Pour en faire cadeau ; pour la vente dans les rues, par son épouse, sa fille, une « embauchée », les mêmes souvent qui avaient procédé au tri. Pour la consommation familiale, naturellement aussi. Les pièces un peu abîmées mais consommables n'étaient pas jetées. Allait au rebut, dans la Bidassoa, seulement ce qui avait trop mauvaise allure et avait été très écrabouillé.

L'arrivée de la sardine ne laissait personne indifférent. Cela se savait en ville, dans les quartiers. L'on ne tardait guère à être fixé sur la quantité et la qualité de la pêche. S'il ne s'était agi de jour ouvrable, les curieux auraient afflué sur les bords de la Bidassoa.

Il a fallu, maintes fois, que les travaux domestiques présentent quelque urgence pour empêcher les ménagères de la Rue du Port d'être du spectacle... et bénéficier derechef, de quelques chutes appréciables, les pêcheurs sachant, eux aussi, faire des cadeaux.

C'est à la locomotive que la pêche hendayaise doit son salut. L'arrivée du chemin de fer, permet l'essor du commerce du poisson frais. La marée, exempte de taxes depuis 1886 puisque débarquée dans l'estuaire de la Bidassoa, peut, désormais être acheminée dans toute la France.

Vers 1900, le poisson c'est avant tout la sardine. Les prises importantes, les barils de salaison expédiés par voie ferrée. Vers 1920, la première conserverie de sardines s'installe au quartier de la Gare.



La pêche au filet se pratique également à pied. Dans la Baie de Chingudy : muges, louvines, daurades, rougets et plies sont pris avec un filet tournant sur une perche fichée dans le sable. Sur la plage, le filet porté au-delà des vagues et retiré à la corde ramène louvines, daurades, congres et ombrines. Les crevettes étaient prises avec de grands haveneaux et vendues en cornets dans la rue.

Les coquillages appréciés, les couteaux ne sont pas encore interdits à la consommation.

Sardines fraîches

Dans le plein épanouissement d'une nature riche, attestant leur bonne santé par une saine fraîcheur de teint, les marchandes de poissons parcouraient les rues d'Hendaye.

En général, elles étaient plutôt brunes. Quelques-unes, rares, tiraient sur le blond roux. L'exception, au demeurant ; la race voulant la couleur hâlée.

Pas mal de beaux spécimens féminins, d'un canon attirant et retenant le regard. Ce n'était plus des enfants. Elles se trouvaient à cette période terminale où la jeune fille a assez mûri pour offrir, à la fois, solidité, grâce et élégance. Comme leur commerce appelait la marche rapide et qui dure ; on ne pouvait compter sur des femmes qui auraient trop forci, même si elles n'avaient pas encore atteint le stade de la « matrone » handicapée par son poids anormal. Cette disgrâce arrive hélas ! assez fréquemment, surtout du côté espagnol, où de superbes sujets dans leur jeunesse, s'empâtent à un point tel, que l'on a quelque peine à réaliser en les détaillant ce qu'il est advenu de l'accorte, de la fringante, voire de l'excitante jouvencelle ou de la belle en plein épanouissement.

Il se trouvait également quelque proche de pêcheur –femme ou sœur- déjà avancée en âge mais qui avait conservé des possibilités de déplacement suffisantes, pour leur permettre de déambuler pour vendre le poisson. Il faut ajouter que celles ou celles-là que j'ai connues ne s'embarrassaient pas de cellulite. Du genre maigre ; mais sans rien de malingre. Une apparente sécheresse du corps qui ne s'opposait pas à une solidité manifeste. Peut-être moins véloces que leurs jeunes concurrentes ! Elles assuraient plus lentement leurs tournées, sans omettre les points réputés pour la vente, sans manquer en raison d'un passage trop hâtif des clientes surprises, et qui de ce fait, ne disposaient point de temps nécessaire pour prendre leurs dispositions.

Toutes ou presque, toutes semblaient vouées à la livrée commune. Une blouse à carreaux –ou de toile unie- moulait parfaitement chez les jeunes une poitrine prometteuse, qui, à elle seule, portait témoignage de la santé de l'intéressée. Elle contribuait aussi, à l'expression d'une solide féminité qui ne laissait jamais les mâles, en âge de comprendre, de saisir, d'espérer en état d'indifférence.

La casaque s'enfonçait dans une jupe, véritable cache-tout hermétique qui descendait très bas. L'époque n'était point à la mini-jupe. Un reste d'interdit, d'exigence religieuse voulait que le corps fut emprisonné, en grande partie. Le tablier, noir ou bleu, noué autour de la taille, allait encore un peu plus bas. C'était là, en quelque sorte, l'attribut numéro un de la marchande.

Les agiles prospectrices chaussaient des espadrilles à semelle de corde, de toile blanche, souple, qu'elles attachaient à l'aide de « lies » nouées au-dessus de la cheville. Cette chaussure convient parfaitement pour la marche rapide et ne fatigue pas le pied. Par temps gris ou pluvieux elles usaient de sabots à semelles de bois qui claquaient sur le sol.



Ce que l'on retenait d'elles, c'était leur regard résolu, leurs yeux décidés, sans effronterie mais aussi sans fausse et inutile pudibonderie ; ces visages bien dessinés et ce gros bourrelet de cheveux, leur chignon épais, grand maître sur le sommet de la tête et dont la construction avec le plat supérieur de la couronne permettait la pose de la corbeille remplie de poissons. Ainsi, nos marchandes portaient leur charge avec une virtuosité naturelle. Pas question de retenir l'objet d'osier avec les mains. Comme collée à la torsade, la corbeille n'oscillait pas, ne tanguait pas, ne roulait pas fâcheusement, quelle que puisse être la rapidité de la marche, les accidents du terrain ou les fantaisies de la porteuse.

Il était une autre façon de tenir le panier surtout quand on s'arrêtait. Une autre manière qui ne manquait pas de grâce, mais d'une conception moins acrobatique. La marchande retenait avec son bras droit tendu le rebord de la corbeille le plus éloigné, la hanche offrant un autre point d'appui au plus près. Le bras opposé faisant angle mettait la main sur la ceinture. Cela donnait un aspect de pose avec beaucoup de facilité, d'élégance et de détermination.

« Sardina fresca... bizi... bizia... (sardines fraîches... vivantes.... bien vivantes. La belle sardine.... De la belle sardine. Sardines fraîches.... Approchez. »

« Vous avez dit fraîches !

- Et comment donc ! Comment voulez-vous qu'elles soient ?
- Je vous crois... D'ailleurs j'ai l'habitude. »

Les ménagères sont arrivées qui, avec un plat, qui avec une assiette creuse, qui, sans rien.

« A qui le tour ?

- A moi.
- Bien, madame. Combien en voulez-vous ?
- A combien la douzaine ?
- Huit sous.
- Elles n'ont pas baissé !
- Vous connaissez quelque chose qui baisse vous ? (*le refrain inflationniste de multiples époques*)... Vous voulez pas que nos hommes sortent pour des nèflés et que nous courions pour agiter du vent... nous n'avons pas le temps de

- blaguer, nous, (*oh ! L'effrontée qui ne craignait cependant pas d'interrompre son périple, si du moins l'on peut ainsi qualifier sa déambulation de marchande*).
- Allons ne vous fâchez pas (*la cliente, une de ces « reste à la maison » en a pris pour son compte*).
 - Pourquoi me fâcher ? Merci... à la prochaine. A qui le tour ? Tiens Fifine, combien t'en veux ?
 - Donne-moi trois douzaines. Où Beñat (*le mari de la vendeuse*) les a-t-il prises ?
 - Dans les parages de Loya... Un beau banc et regarde moi ça, quel beau poisson !
 - En effet... Il y en avait beaucoup ?
 - Pas mal. J'en voudrais toujours autant.
 - T'en as pas des petites, des fois ?
 - Combien il t'en faut ?
 - A peu près un kilo.
 - Attends... Hé ! Mayie (*une autre marchande qui livre un peu plus loin et se spécialise dans le menu fretin*) porte un kilo ici. ... Au suivant. Allons les blagueuses (*vraiment elle y tient à fustiger les bavardes*), laissez passer... j'ai pas le temps. Ouy (*expression locale*) d'où tu sors toi, je t'ai pas vu depuis quelques temps.
 - De Paris.
 - De Paris... Jésus Maria, qu'est-ce que tu as été foutre à Paris ?
 - Voir Pantxoune (*sa fille*).
 - Ah ! Oui c'est vrai, elle est au sana (*employée à la maison mère du Sanatorium de la Ville de Paris*)... Elle s'y fait au moins à Paris ? Elle est bien ?
 - Oui, elle est bien contente.
 - Et toi ?
 - Moi, bien contente de partir mais ravie de revenir.
 - T'as raison... Laisse ces parigots bouffer la poussière... l'air est meilleur ici. To, (*autre interjection hendayaise*) une revenante... On m'a dit que tu as été mal foutue.
 - Oh ! Tu peux le dire... une grippe carabinée et tenace... Je suis à plat.
 - Il fallait pinter du vin chaud. Maintenant prends de bons « pions » (*rasades*) de quinquina et « bouffe » bien. Combien t'en veux ?
 - Et toi tu arrives toujours le doigt au cul (*une cliente se présente sans récipient*). T'as de la chance qu'Hontanx (*le marchand de journaux*) m'a donné du papier.
 - Excuse-moi. J'ai dû faire vite... Je venais de la fontaine quand je t'ai entendue.
 - Ay ama... de la fontaine... Tu me fais le coup souvent, tu n'es pas pendue à Caneta à longueur de journée... Allons combien je t'en sers ? »

Tels étaient les propos échangés entre marchande et chalandes. A côté de ce qui avait trait à l'achat, beaucoup de lieux communs, de paroles pour ne rien dire, sinon pour une contenance, pour meubler le commerce, pour vouloir en quelque sorte prouver que la basse contingence alimentaire et l'intérêt mercantile n'étaient que secondaires.

Il arrivait que le ton monte entre ménagères qui attendaient et qui vidaient un manque de sympathie en prenant comme prétexte une place usurpée dans le rang ou une allusion supposée dans la conversation générale.

Il arrivait aussi que la marchande prenne la mouche sur une réflexion maladroite qui provoquait une réplique acérée où l'académisme, la correction n'étaient point assurés.

Tout prenait fin, heureusement sans dégâts.

« Sardines fraîches... » La vendeuse, le front haut, s'éloignait.

Pas de traces durables d'algarade. Lentement les ménagères s'égaillaient emportant leurs sardines, bien argentées, bien brillantes et qu'il importait d'ouvrir vite, de nettoyer, pour ne laisser prise à aucune altération.

Fréquemment, nos marchandes marquaient une halte, non pour vendre, mais pour faire plaisir. De vieux pêcheurs, aux jambes bien lourdes, cloués sur des chaises, sans activité, les appelaient. Braves filles, sachant prendre sur leur temps pour satisfaire les aitatxis (grands-pères en basque) elles disposaient leurs corbeilles à leurs pieds. Nos retraités jugeaient alors à haute voix les poissons, et comme ils étaient par deux ou à plusieurs, ils échangeaient leurs appréciations. Vétérans aimés et respectés, on leur permettait, par faveur insigne, de prendre quelques spécimens dans le lot. Sous le béret sale, jauni, les visages s'éclairaient. Le sourire bien qu'entaché par une certaine mélancolie adoucissait ces faces à la peau tannée par les morsures salées et le pigment œuvre du vent du large.

L'espace d'un instant, ces rustres, ces vieux rhumatisants frileux, porteurs de lourds vêtements par nécessité, ces astreints à l'immobilité, ces condamnés à un étroit et constant horizon, ces nostalgiques du passé revivaient leur temps, leur beau temps, oubliaient les coups durs pour ne se souvenir que des sorties exaltantes et des magnifiques retours de pêche.

Le chant « sardines fraîches » montait dans la rue, déjà loin, cependant que les « tu te rappelles » succédaient aux « tu te rappelles ». Les vieux loups de mer continuaient à égrener leur passé, embellissant leurs actions avec une évidente délectation. Mais qui aurait osé critiquer ces rudes anciens qui, sur leur fin, s'offraient un adoucissement, une parcelle de rêve, donc de bonheur.



« Sandalières » et « Sandaliers »

Après les typiques marchandes de poissons ; voire même, après les pêcheurs de profession, il est tout naturel, tant leur application est certaine, de passer aux « sandaliers ».

Si j'en juge par un dictionnaire coté –et comment ne pas faire crédit à un fournisseur de précisions, de doctes données, de formules irréfutables, de faits dont la certitude ne peut être contestée- le nom « sandaliers » (méritant les guillemets) demeure rarement utilisé. Faut-il lui préférer celui « d'espadrillier ». Que l'on me passe ce néologisme à apparence prétentieuse. En tout cas il n'était pas encore mis en pratique, à Hendaye, alors que l'artisan, créateur de chaussure légère par beau temps, ne pouvait être ignoré. Bien que peu conforme à ce qu'est en réalité une sandale, c'est-à-dire ce qui ne recouvre pas, ne chausse pas le dessus du pied et qui comporte selon le cas, une semelle de bois ou de cuir, le « sandalier » existait et était reconnu comme tirant son nom d'une industrie à l'étiquette légèrement galvaudée.

La famille Errasquin, authentiquement « sandalière » pouvait exciper d'une telle appellation, tout en ignorant que le terme sandale était usité, il y a longtemps en Egypte où le papyrus et les feuilles de palmiers constituaient la matière première et que l'osier, également, avait été employé.

Nos braves artisans ignoraient en outre –et n'avaient nul souci à cela- que la solea, en cuir, était la chaussure de prédilection des femmes ; que les soldats romains portaient la caliga, à base de cuir, fort épais ; que Caligula fils de Germanicus et d'Agrippine, d'esprit un peu dérangé, tyran dans son gouvernement qui périt assassiné, lui devait son surnom.

Avant de laisser là ce raccourci sur la sandale, évoquons le sandalium, un proche de la solea avec sa sole de bois que l'on retenait attachée à l'aide de courroies et qui évolua pour devenir un morceau de cuir sous la plante des pieds et recouvrant les orteils ce qui annonçait l'évolution vers le calceus ou soulier.

Pour en revenir aux artisans qui nous occupent, disons qu'ils fabriquaient de l'espadrille à semelle de corde. Ailleurs on pouvait se servir de Sparte. Pas ici, entre 1920 et 1930. Certes durant les années noires, de misère impossible de l'occupation, on a utilisé de la fibre légère, peu résistante, de l'ersatz trouvé ça et là et dont on se servait, faute de mieux, malgré la précarité de la durée qu'elle portait en elle.

La parenté existait donc entre les membres de trois activités qui avaient leur importance à Hendaye. Souvent les mêmes acteurs. Ainsi de vieux pêcheurs se reconvertissaient en troquant la rame, le filin pour le banc, la corde et l'aiguille.

Parmi les marchandes, il en existait une partie qui, en guise de repos, après avoir bien couru à travers la ville, se livraient à la confection de l'espadrille. Une époque, celle d'alors où il s'avérait bien difficile d'établir une séparation stricte entre les familles, une époque où les mariages entre soi, entre autochtones, entre voisins proches, entre aussi parents à un certain degré ; étaient monnaie courante. Cela amenait des prolongements d'union à partir d'une souche unique ou limitée, des branches collatérales très importantes.

Une époque où ne s'établissait point nécessairement une nette différenciation dans le travail et où l'imbrication des diverses activités était patente.



A deux pas de l'embarcadère pour Fontarabie, en pleine Rue du Port descendante, la famille Errasquin ; dont les membres adultes mâles les plus assurés, roulaient sur l'eau, à même le trottoir, lorsque le beau temps le permettait, à l'intérieur d'un appartement exigu autrement ; se livrait à son activité artisanale, la fabrication de l'espadrille.

Les installations ne présentaient rien de compliqué, ni de sophistiqué. Pour chaque ouvrier une planche solide et maniable, à la fois, ayant de la tenue, sans poids excessif, reposait sur des pieds joints en angle. Le banc qui suivait était aussi porté par des soutiens de même disposition.

A partir d'une grosse pelote de corde, usant d'outils rudimentaires, se servant d'axes immobiles constitués par des chevillettes, à force de torsader, de tourner, de serrer, d'égaliser, on obtenait une semelle dure comme le bois, une semelle d'un blanc gris. Ces opérations, nécessitant une poigne solide, étaient laissées, le plus clair du temps, aux hommes, bien que certaines compagnes s'y employassent avec une sûreté et des résultats aussi probants.

Ce qui, généralement, revenait à la femme était le montage de l'empeigne en grosse toile de divers tons ; de ce dessus de chaussure allant du cou-de-pied à la pointe et auquel on ajoutait une bande destinée à coller au talon jusqu'à la cheville.

C'était du cousu main, du solide. Avec les procédés de fabrication industrielle, il ne faut point s'attendre au miracle. Le point laissé là, par dame machine ou bien se situe trop haut ou trop bas, prend trop de toile ou pas assez et lâche, comme à plaisir. L'espadrille moderne ne semble point conçue pour durer. Au bout de quelques jours de service, l'éclatement se produit, la « béance » s'amorce.

Autrefois on achetait ses « sandales » pour qu'elles durent. Il y avait celles du dimanche, de toile blanche que l'on entretenait avec un soin jaloux, celles de tous les jours moins fragiles, moins altérables, moins faciles à souiller, de toile noire, bleue ou marron. La noire était souvent réservée aux personnes d'un certain âge, des deux sexes, qu'elles fussent en deuil ou pas. Les plus jeunes optaient pour la couleur ; voyante pour les jeunes filles, souvent marron pour les enfants et les jeunes gens.

Les femmes de la famille Errasquin, lorsqu'un moment de répit leur était laissé par les chargés de la corde, le mettaient à profit pour continuer un interminable, un toujours recommencé, travail de tricotage. Point de chômage en ce domaine. Chaussettes, gilets, pulls, d'indispensables et chauds vêtements qu'il fallait renouveler souvent. Le pas de porte de la famille Errasquin, le trottoir occupé, sans gêne aucune, avec ses ouvrières et ouvriers, ses bambins collés contre le mur ou assis à même les plaques du sol, offraient un spectacle de tranquillité familiale, de sérénité dans la tâche commune, de bonheur partagé ?

Comme l'usage de l'espadrille s'avérait important à Hendaye et en Pays Basque, que ce soit pour le travail, la promenade, pour le bal ou au fronton, la demande ne manquait pas.

« Le sandalier » vendait chez lui, certes, mais aussi approvisionnait les magasins intéressés de la commune et des environs.

Une industrie ancestrale Au mépris d'un abusif cloisonnement des nations (La contrebande)

Tout début s'avérant nécessaire, il y eut un commencement à tout.

Si l'on s'en tient à la Bible, quand Dieu –peut-être las d'être seul ou en trop désincarnée compagnie- créa Adam et ensuite lui préféra la fameuse côte, pour en faire Eve, il avait certainement prévu là, un départ pour une prolifération à coefficient exponentiel formidable. Mais il était certain que la Terre où régnait une atmosphère paradisiaque avait une capacité suffisante pour faire face à de fortes poussées de natalité.

Le même raisonnement tient dans l'hypothèse où l'on changerait d'auteur souverain et également si l'on veut qu'il n'y ait pas eu de « lanceur » d'aventure.

Mais enfin il fallut bien démarrer... et pousser à la consommation de l'œuvre de chair ; à l'ensemencement gigantesque pour arriver à occuper, au mieux et le plus possible, ces projetés hors de l'eau qu'étaient les continents. Les premiers occupants ne trouvèrent point, à eux destinés, des cases pour les consigner, des pans de mur pour les séparer, des poteaux pour leur dire « restez ici... n'allez pas là. » Quel fut donc le mauvais génie qui leur souffla de dresser des barrières ; d'établir entre eux de factices séparations ; de se considérer et de s'obstiner à être autres ?

Parti de l'embryon famille, le clan rassemble ce qui se coudoyait, « cousinait » avait une branche commune, ou s'estimait très proche par le sentiment. Le clan s'agrandit. Le groupe humain se cancérisa.

La nation était née ; la nation –pièce détachée- qui faisait que la terre fut en parcelles arbitraires avec tout ce que cela allait comporter d'osé, de fallacieux, de dangereux, en l'occurrence ce faux aspect de patrie et ce carcan, ce corset qui s'appelle l'Etat.

Ainsi au lieu d'un épanouissement à travers la planète, on referma, on enferma, on séria, on planta la borne et on dressa le drapeau. Créer le Code ne fut qu'un jeu. Périlleux à n'en point douter et, responsable, à travers les siècles, de tant de tueries, conséquences de sentiments exacerbés affirmant une supériorité contestable. Tout ceci est indubitablement le plus mauvais, le plus funeste, le plus odieux du découpage en tranches.

Ce qui d'une façon permanente dérive de ce cloisonnement ; les frontières ; perturbe la vie, s'oppose au libre échange des idées et des marchandises et naturellement des hommes.

Les droits (sens abusif) surchargent les transactions entre nations voire entre les provinces, ces divisions à l'intérieur d'un même pays. Le chauvinisme quelle tare ! On est cocardier à l'échelle nationale. On a de la fierté pour tout ce qui touche à sa région. On ne conçoit pas qu'il y ait plus grand, plus beau que sa ville, son village. Encore heureux si l'on n'étend point ce fâcheux état d'esprit à son quartier, à sa rue, à sa famille. Et pourquoi pas tant qu'on y est !

Aux grandes bornes entre Etats, barrages pour les produits. Longtemps l'on ferma entre les diverses provinces françaises (idem à l'étranger). Cela eut la vie dure. Songez

qu'il fallut attendre 1949 pour voir définitivement abolie l'octroi, qui avec ses taxes intempêtes d'entrée et de sortie des villes, créait une situation de sécession entre elles.

Quelle ténacité si l'on se souvient qu'au siècle des lumières, Turgot avait préconisé et activé la suppression des douanes intérieures et au Gournay, avec son « laissez passer », jetait l'impératif d'une liberté de circulation on ne peut plus naturelle.

Le Trésor étant là, gouffre jamais rempli, bête affamée. Il faut bien s'en prendre à quelqu'un et à quelque chose.

La bonne aubaine que ces « droits » de douane délirants, abusifs qui contraignent, alourdissent, indisposent.

Mais la parade fut trouvée il y a de cela, bien longtemps. Elle a un nom, riche en couleur. Elle s'appelle contrebande.

Condamnée vivement par certains, presque mise à la même hauteur de délinquance que le vol ; cette introduction, « cette vente clandestine de marchandises prohibées ou soumises à des droits, donc on fraude le Trésor », inspire moins d'aversion à qui déplore qu'existent ces digues, qui dans le fond, ne s'avèrent que d'artificielles créations à l'échelle humaine.

La contrebande n'est qu'une juste riposte à des dispositions contre nature ; surtout la contrebande qui ne prédispose pas aux mauvais instincts ; l'achat pour sa subsistance familiale.

Hendaye a connu longtemps, très longtemps le « frauduleux » passage par voie d'eau. Tout le monde connaissait et ignorait le contrebandier. Pas question de le mettre au ban de la collectivité. Quelques jaloux y auraient consenti. Ils rongeaient leur amertume sans se manifester. Qui, au demeurant, à l'exception de la Douane aurait eu le front d'affirmer avoir vu quelque chose ; les opérateurs usant de la complicité de la nuit.

Nous ne saurons jamais tout ce qui a pu passer d'une rive à l'autre de la Bidassoa. Du gros paraît-il, quelquefois.

De toute façon le gabelou local ne courait pas le contrebandier, comme son collègue montagnard. Hendaye était un poste tranquille, sans histoire, pourrait-on avancer. Le douanier faisait partie intégrante de la collectivité. Citoyen à part entière, il participait (et participe toujours) aux multiples manifestations de la commune. Pas de rejet à son encontre, bien qu'on le préférât en civil ; son uniforme rappelant trop le fâcheux interdit. Bon enfant, en général, compréhensif, souvent, atteint de cécité, à l'occasion, le gabelou n'entraîne guère en conflit avec ses concitoyens qui ramenaient « quelques bricoles » de « l'autre côté ».

L'exception existait, néanmoins. Quelques cerbères, ça et là, à périodes diverses, troublaient une compréhension mutuelle.

Quelques anecdotes, quelques histoires crues mettaient au pilori ces intransigeants serviteurs d'un abusif règlement.

« Ah ! vous connaissez le douanier Maulet... un joli coco... gascogna (il faut dire que l'interlocuteur, un basque, usait de ce mot gascogna, avec une nuance d'insolence, pour ne pas dire plus, pour désigner un gascon.

Echange de bons procédés, les naturels des plaines de l'Adour, de la Baïse ou du Gers n'étaient point en reste pour rendre la pareille à ces « bascouras » en y ajoutant un surplus de mépris et une allusion, à peine déguisée, à une certaine lourdeur d'esprit. Dommage, au demeurant, cet antagonisme entre deux races pourtant si proches l'une de l'autre, comme certains ethnologues érudits –que je crois volontiers- l'attestent.

Figurez-vous que ce jour-là, j'étais avec Pantxoa, mon domestique, et que nous revenions de l'autre côté (expression du cru, pour un basque français, pour désigner l'Espagne, toute proche).

- Pas pour vous promener objectai-je à Léon, un des as du passage « pas vu, pas pris », presque un professionnel.
- Bah ! il aurait plusieurs fois mieux fait. Pour toute la richesse qu'il a retirée de ces voyages, crut bon d'ajouter son épouse.
- Tais-toi... tais-toi... Tu n'as pas toujours dit ça, et tu as pris avec plaisir, parce que c'était bon, ce que j'ai souvent ramené. Enfin revenons à l'histoire de Pantxoa et de Maulet.

Cela se passait au pont (tous les ponts frontaliers dans ces Pyrénées qui furent, paraît-il, plus basses que les autres se ressemblent). Je suis parti devant.

- En éclaireur.
- Oui, un peu ça. Pour voir si le temps n'était pas trop sombre... et je portais, en douce, des bricoles, que je dissimulais de mon mieux.
- Mais la douane ne connaissait-elle pas votre tandem ?
- Peut-être... mais avec un doute, une retenue dans l'affirmation. Il faut dire que notre association était clandestine. Donc, je passe (*pas la main, mais le poste*) et je ne vois personne. Ou bien les douaniers buvaient un coup, au bistrot à côté ou bien ils se trouvaient très bien à l'intérieur.
- Et Pantxoa ?
- Attendez. Il arrive, il suit à distance, portant une bonbonne de vin de dix litres.
- Pas d'autre chose de délictueuse ?
- Que non. Je vous assure. Lui, comme un fait exprès, fait sortir le douanier. Un képi sur la porte. C'est Maulet qui crie « halte... Que portez-vous ?... Que déclarerez-vous ?...
- Tu ne vois pas ce que je porte, persifle, à la je m'en fous, Pantxoa... Et je ne déclare rien. Maulet veut faire entrer Pantxoa dans le bureau. Il tente de lui prendre le bras. A ce moment, Pantxoa, portant précieusement « sa bonbonne » lui fout un marron... et adieu Maulet... les quatre fers en l'air. Il appelle le poste. Par chance, il est vide. Personne ne répond. Personne ne vole à la rescousse.
- Et Pantxoa ?
- Oh ! Lui il se fout à courir, à courir. Et hop ! dans la voiture où je l'attendais. En route pour la maison.
- La fin de l'histoire ?
- Quoi, comment la fin de l'histoire ?
- Je veux dire les suites.
- Des suites... quelles suites. Peau de zébu. Personne n'a bronché. Pas pris, pas vu. Mais, au fond, je me demande pourquoi Maulet n'a pas porté le « pet ». »

Mystère donc, mon cher narrateur. A moins que, à moins que des intervenants de poids, influents ne se soient entremis et que l'amour-propre « gabelousien » n'ait trouvé une juste, une honorable, une digne réparation.

Au Pont International d'Hendaye, au poste des douanes, sévissait jadis (qu'importe au juste la date, en l'occurrence l'histoire de la fraude et de sa répression se renouvelant) un singulier spécimen de préposé à l'inquisition. Fouillaston. Un intraitable. Un dur. Un qui cherche la petite bête. Un tourmenteur. Un qui en rajoutait et prenait de toute évidence, un plaisir à allure morbide, à torturer les « franchisseurs » de la ligne de démarcation franco-espagnole. Pas jeune pourtant. L'approche de l'heure de la retraite ne l'empêchait point de se montrer un maniaque, un tatillon que même les rebuffades et les « non-appuis » de ses chefs, plus intelligents, plus psychologues, ne calmaient pas.

En règle générale, on constate que les jeunes douaniers ; frais nommés, frais émoulus, d'une formation forcément théorique et qui a tendance à négliger le côté humain ; font du zèle. Peu ou prou. Selon leur propre tempérament. Peut-être s'efforçant à cette ardeur à œuvrer, selon les principes inculqués, parce que se sentant trop neufs, et essayant de suppléer à une certaine ignorance, par un surcroît d'autorité. Pas sans maladresse, au demeurant.

Cependant plusieurs facteurs ramènent les jeunes intraitables à la raison. En bon rang, l'exemple des aînés plus portés vers le laxisme que sur la coercition. Aussi quelques déconvenues dans la vie communautaire (le douanier n'est pas un être à part, isolé dans la cité) dans leurs rapports avec leurs concitoyens, leur font toucher du doigt une réalité qui suppose plus une tacite acceptation de la chose tolérée que la tracasserie administrative.

En somme après une période de « bizuth dans la profession », une période conçue par certains de façon sottement probatoire, tout rentre dans l'ordre. Le douanier, presque sur le retour, dont il est question plus haut, n'avait point capitulé, lui, tant s'en faut.

Un certain jour, Madame H., la femme d'un médecin hendayais, une qui n'avait pas sa langue dans la poche et qui, probablement, avait eu à pâtir de l'intempestive curiosité de Fouillaston, vit entrer dans une boutique d'Irun, spécialisée dans la vente des vins et spiritueux, l'épouse de l'intraitable gabelou. Elle n'hésita point beaucoup pour la suivre. Elle pénétra dans le chai, prenant, mentalement note des achats de la dame. Tiens du Pernod ! La bonne aubaine, surtout que Madame H... avait bien constaté la présence, en service, de Fouillaston, au Pont International ; ce même matin. Elle ne quitta pas la trace de la délinquante. Elle la suivit dans Irun et enfin sur l'Avenue de France, en direction de la frontière ; à distance d'abord, pour n'éveiller aucun soupçon, puis de plus en plus près. Au poste de police espagnol, Madame H... brûla la politesse à Madame T... et délibérément la précéda. Elle arriva la première au contrôle douanier français, mais, à dessein, sans une trop grande avance. Quelques mètres, tout au plus.

« Bonjour Messieurs...

- Bonjour Madame H... *(répondirent deux fonctionnaires cependant que le troisième, Fouillaston, certainement affligé de surdité ou ne connaissant pas les règles élémentaires de la politesse sinon de la galanterie) demandait :*
- *Qu'avez-vous à déclarer ? (Tout se déroulait dehors. Au moment juste où la dame de l'inquisiteur passait par là). (D'un petit signe discret, un coup d'œil complice, Fouillaston ouvrait la voie à son épouse, l'autorisant à continuer sa*

route. Ceci évidemment était quelque peu gênant devant les collègues qui ne bougeaient pas et sous le regard narquois de Madame H...)

- Qu'est-ce que j'ai à déclarer ? Je vous le dirai dans un instant quand vous aurez fouillé Madame.
- Laissez Madame (*la sienne à Fouillaston*) tranquille. Cela ne vous regarde pas.
- Oh ! que si. Cela me regarde.
- Enfin vous ouvrez votre sac, oui ou non !
- D'accord. Oui, je m'exécute quand votre femme que vous laissez passer, comme ça tout tranquillement, vous ouvrira le sien et vous présentera les deux bouteilles de Pernod qu'elle porte. (*Confusion de la femme du douanier. Courroux de ce dernier devenu cramoisi qui veut crier et s'étrangle cependant que ses deux collègues rient sous cape*)
- Qu'y a-t-il demande le capitaine des Douanes qui paraît sur la porte et qui a tout entendu, tout saisi, mais feint l'ignorance.
- Monsieur A... (*la femme du toubib veut vider tout son sac, au sens figuré, afin que nul n'en ignore*).
- Allez, passez, ordonne le capitaine. »

L'essentiel est sauvé. La dignité du douanier semble sauvegardée. Madame H... n'apprécie qu'à moitié. Madame Fouillaston, bien que conservant sa marchandise, s'éloigne, pantoise. Fouillaston n'en mène pas large. Sa tête est si drôle qu'elle dériderait le plus obstiné des taciturnes. Il est à prévoir qu'en guise de compliments il va recevoir une volée verbale, pas piquée des hannetons, de la part de son supérieur. Encore bien heureux que les suites ne soient ni plus graves, ni plus préjudiciables.

« Eh ! Vous là-bas... a/arrêtez... vous/vous n'entendez pas ? »

La laborieuse, la singulière façon de l'exprimer ! De qui émanait-elle ? Qui étaient l'interpellateur et le « sommé » de stopper ? Où se déroulait cette scène avec l'injonction impérative qu'elle comportait ?

Le lien ? Un des quais de la Gare Internationale de Hendaye.

Les personnages ? Tous deux : signifiant et signifié appartenaient au service de l'Etat. Pas dans la même branche.

Le premier, celui qui apostrophait l'autre, se trouvait être un gradé d'un rang inférieur de l'Administration des Douanes. On l'avait surnommé Que-Que, par suite d'un certain trouble de langage qui l'affligeait en permanence.

Ignorant Démosthène, ou ne voulant point copier sur lui, il n'avait jamais essayé la cure des petits cailloux, pour se corriger. Sa disgrâce n'était pas moins contrariante et par surcroît –ce qui ne représentait pas le moindre handicap- source de dérision, de rires moqueurs de gens peu généreux, de fuite devant toute conversation suivie.

Un être mince Que-Que et qui pour converser avançait et reculait la tête et le cou de façon comique, et –n'était la force de l'habitude- pénible pour lui. On aurait dit un din-don glougloutant. Que-Que néanmoins, venu de la cambrousse, ayant préféré la sinécure douanière, au travail dans la forêt, avait progressé, nonobstant son infirmité et ce, dans la possibilité optimum offerte par son degré d'instruction assez modeste. Comment avait-il gagné ses galons ? Suites à quelles recommandations, à quel comportement servile, à

quel débordement d'application ? Des détracteurs, il en avait un certain nombre, avaient leur idée, pas forcément affable, là-dessus.

Consacré par l'adjudant Flick, le sous-officier supérieur à la réputation hélas ! justifiée d'abuser du zèle, surtout au détriment de ceux qui sont sous sa coupe ou qui y tombent. Ce n'est point là une règle générale, mais les cas existent. L'officier, au-dessus de la mêlée, se tenant à distance, peut jouer, à bon compte, les débonnaires. Il sait pouvoir compter sur son adjoint pour l'application intégrale du règlement. S'il le trouve excessif, parfois, il garde le jugement pour lui, sur ce qui lui importe c'est « que ça marche ».

Que-Que était de ces auxiliaires « à ficelle » au dévouement, en apparence, débordant. Surtout pour tourmenter son prochain, sans trop de fatigue, de mal et de risques. Dès que l'occasion s'était présentée, il avait délibérément opté, « lèche » à l'appui pour un poste tranquille, laissant à d'autres l'endroit exposé pour celui de la Gare Internationale, où la gent de la fouille, attend bien à l'abri que se présentent les voyageurs, en partance pour ou de retour de l'étranger ; le transit par Hendaye s'avérait indispensable. Les trains n'arrivant pas à chaque instant, il en résulte d'importants moments de relâche. Les douaniers les mettent souvent à profit pour une causerie en toute décontraction, voire pour une petite escapade en direction d'un des nombreux bars de la périphérie.

Que-Que on s'en doute, n'était point de ceux-là. Son rang, ses responsabilités, le lui interdisaient. Il se tenait à l'écart, digne comme il sied dans sa condition, prêt à foncer pour fureter et sévir quand les convois déversaient les voyageurs.

Le second personnage du récit était un courrier-convoyeur des P. et T. Ainsi, appelait-on le personnel ambulancier, chargé de la réception, du tri, de la livraison des sacs postaux et qui opérait en chemin de fer. En ce qui a trait à la frontière, il accompagnait le courrier jusqu'en gare d'Irun. Là, il le laissait en mains espagnoles et revenait à Hendaye, haut le pied. Le train était mis sur voie de garage, pour les opérations de nettoyage. Il ne restait plus à notre homme –en la circonstance un Bayonnais- qu'à passer à travers plusieurs voies et quais afin de trouver place dans le wagon postal d'un train en partance pour Bordeaux et Paris. Et c'est précisément à ce moment-là et sur ces lieux que se situe la scène. L... le postier, avance, placidement, heureux ; la dégustation de bons crus à Irun ayant opéré de façon à créer un optimisme certain. Il porte un sac qui paraît lourd. Il se dirige vers le wagon ; à ses pareils et à lui, destiné.

Le sang de Que-Que n'a fait qu'un tour. Il y a longtemps que notre cerbère piste ces singuliers convoyeurs de lettres qu'il soupçonne de frauder et qu'il a juré de piquer, la main dans le sac (si l'on peut dire). Le Bayonnais, en particulier –bien que n'épargnant pas ses collègues bordelais- qu'il accuse de propension exagérée pour le ravitaillement espagnol et surtout pour l'alcool, ce satané alcool, objet d'un interdit total.

A la différence de Que-Que, L... est un bon vivant, volontiers plaisantin. Un qui affectionne se payer la tête de son prochain, surtout quand ce dernier a reçu tout ce qu'il faut pour cela.

- « Eh bien, vou/vous en/ten/endez, vous/vous le po/ostier... hurle Que-Que.
- A qui vous adressez-vous ? interroge, au bout d'un moment L... qui marchait de la façon la plus détachée, feignant une absence d'esprit, ce qui lui permettait de ne point répondre.
- Vous/ous le savez bien. Ne fai/aitez pas l'i/idiot.
- Soyez poli.

- Je/e le suis, monsieur. Qu'a/avez-vous da/ans le/e sac ?
- Ca/a ne/e vou/ousregar/arde pas, réplique L... qui, comme par hasard, articule à la Que-Que.
- Co/omment ça/a ne/e meregar/arde pas ? C'est ce/e que nou/ous a//lon/ons voir...
- C'est tou/out vu/u.
- A/arrêtez-vou/ous, hurle le sous-officier, cependant que son antagoniste continue son chemin sans trouble apparent.

Sur le quai numéro un, les rieurs se sont rassemblés, alertés par un singulier informateur. Des employés qui ne prisent guère Que-Que et aussi, mais en retrait (voir et entendre dissimulés) du personnel de la douane, lui aussi point en passe d'amour pour le gradé.

- Téméraire Que-Que s'approche de L... Va-t-il le contraindre à l'arrêt ?
- « Mai/ais oui ou/ou no/on, à la fin/in. Vou/ous me mon/ontrez vo/otre sac ?
- Je/e vou/ous le ré/épète que/e ça/a ne vou/ousregar/arde pa/as. »

Que-Que va-t-il dégainer ? On sent l'instant tragique. Tout peut se produire. Heureusement pour sa personne, l'agent des P. et T. arrive au wagon. Des ambulants sont aux aguets qui rient derrière leurs hublots. L... gravit les premiers degrés du marchepied.

« A/arrêtez, a/arrêtez s'époumone Que-Que, au bas de l'escalier et faisant mine de monter.

- Vou/ous n'a/avez pas le droit de mon/onter, affirme, gouailleur le postier qui se sent désormais en toute sécurité, dans son asile inviolable.
- C'est ce que/e nous/ous allons voir, riposte le gabelou indigné.
- C'est tou/out vu.
- Mai/ais vou/ous vou/ous fou/outez de moi, dit Que-Que qui, enfin, semble se rendre compte qu'il est contrefait.
- Je/e ne me/e fou/fous pas de vou/ous... mais fou/outez moi la paix... le wa/agon vou/ous est inter/erudit... ou je porte plainte auprès de vos chefs.
- C'est un comble (fin de l'intervention de Que-Que qui, subitement, est saisi d'impuissance, bloqué par l'image de ses supérieurs et oh, miracle ! parle comme tout un chacun. Une cure salutaire qui, hélas ! ne verra point ses effets se prolonger).

Le retour de Que-Que vers la Gare n'est pas glorieux, surtout qu'il lui faut croiser des regards narquois, en disant longs, quant à la sympathie dont on vous environne.

A l'autre bout du Pont International, côté espagnol, deux hommes apparurent, deux cheminots. L'un d'eux se trouvait être mon père. L'autre, un de ses camarades, affecté comme lui, à un poste d'aiguillage. Tous deux s'en revenaient d'une petite balade à Irun. La contrebande n'avait pas été au centre de leurs préoccupations. Pour faciliter leur passage à la frontière, ils avaient conservé leur veste de fonction comme cela se pratiquait couramment. Ils s'en revenaient, visiblement satisfaits de leur après-midi. Sans nulle presse. Comme estimant l'instant présent.

A l'époque, l'Hendayais aimait, lorsqu'il se rendait à Irun, pousser une pointe vers une cidrerie. Pour pas cher, on dégustait un, deux, trois verres de ce liquide doré, fourni par le jus d'une pomme du pays ; un liquide bien frais, bien conservé comme tel dans un chai où la lourde chaleur n'avait pas accès et où la futaille assurait à la boisson une

permanence de cette température de « frappé » que demande un cidre de qualité. Les deux amis n'avaient pas été infidèles au pèlerinage. En vrais dégustateurs, amateurs mais tempérants, ils avaient bu juste ce qu'il faut pour connaître la douce sensation de bien-être, le bonheur d'exister. Ainsi avançaient-ils sans nulle appréhension vers les douanes françaises. Mais voilà !... Chacun avait à la main, une paire d'espadrilles achetée à Irun, afin de ne point rentrer sans rien d'éminemment utile qui puisse justifier la sortie. Pas de quoi en faire un commentaire d'histoire. Rien de répréhensible au premier chef. Avec un personnel point chatouilleux, pas l'ombre d'une difficulté à redouter.

Hélas ! Le douanier de service qui les regardait approcher, humant la délinquance, épiant la faute, n'était pas d'une couvée commune. On connaissait Réglo pour son intraitable intransigeance. Rien ne semblait de nature à l'adoucir, le faire dévier d'un pouce de la sacro-sainte loi de l'Administration. En fonction, il ne connaissait personne. Pas de voisin qui comptât pour cet être tout en nerf, pas souriant pour un sou et qu'un prognathisme manifeste ; ponctué par une moustache en croc, agressive ; rendait encore moins tendre.

Cependant, Réglo connaissait bien ses deux futures victimes puisque les cheminots avaient leur poste d'aiguillage au bout de l'autre pont, celui du chemin de fer, non loin donc du corps de garde douanier du pont routier. Pas la moindre importance aux yeux de Réglo.

- « Salut, dirent en même temps mon père et H... son ami, en abordant Réglo.
- Salut Messieurs, répondit, bourru, le douanier... Que portez-vous là ?
 - Tu ne le vois pas, dit H... tu ne vois pas que c'est une paire de sandales.
 - Interdit, annonce Réglo.
 - Nous l'ignorions disent ensemble les deux « pris en faute », car depuis le temps qu'on passe des sandales c'est la première fois qu'on nous informe que c'est interdit.
 - Pas à discuter... Laissez ça, là.
 - Ah oui, c'est ainsi... Et pourquoi faire les laisser là ? dit H... qui manifestement a envie de traiter Réglo de quelque nom fleuri et de l'accuser de vouloir faire main basse sur ces objets de « haute contrebande », mais qui se garde bien de quelque insulte préjudiciable, sachant Réglo capable de le faire poursuivre pour outrage à fonctionnaire dans l'exercice de fonction. Ah ! oui... et bien voilà ce que j'en fais des sandales. »

Et de s'en délester ; imité en cela par mon père ; en les jetant à la Bidassoa, coulant juste dans le bas.

Nos deux hommes poursuivirent leur chemin, commentant ; non sans indignation et avec une pointe d'ironie les agissements du douanier ; cependant que ce dernier, bougon, marri du résultat obtenu, regagna l'intérieur du poste et arrêta là sa peu glorieuse prestation.

Ses collègues, moins à cheval sur les principes, ne lui réservèrent probablement pas une admirative réception.

La fin de quelques anecdotes frontalières, débordant du cadre 1913-1930, mais nullement hors de place car leur intemporalité leur assure toute la valeur dans un renouvellement garanti et souvent invariable.

Je me ravitaillais, naguère, chez un commerçant proche du Pont International, côté d'Espagne ; un commerçant aux multiples facettes qui tout aussi bien vendait des sandales que des fruits, du vin, de l'épicerie, des chapeaux, des gourdes, des perles et aussi de la viande.

Un jour, ignorant l'interdit, je pris deux côtelettes de porc. Je dois dire que la viande de ce très noble animal se voit souvent bannie par les services douaniers. Le prétexte invoqué ne varie guère quand la lubie est au verrouillage. La peste porcine sévit, prétend-on, en Estrémadure, en Andalousie ou en Aragon. Pas au Pays Basque, trop proche pour qu'on puisse accepter facilement une telle allégation qui ne résisterait pas à un facile contrôle. D'ailleurs, allez à Séville, à Lérída ou à Saragosse quand la prohibition est à la frontière pyrénéenne et n'ayez nulle crainte si vous aimez la grillade porcine. Elle vous sera servie et vous ne courez pas le risque de passer de vie à trépas.

Donc ce jour-là, blocus total sur la viande de porc. Au retour du marché, je passai devant le poste des Douanes français, affectant une sérénité, une tranquillité d'allure. Je ne tournai point la tête vers l'intérieur du bâtiment où se tenaient tous les préposés, le trottoir étant vide.

« Hep ! Là-bas... (Je me retourne, c'est moi qu'on interpelle) (Je comprends... Sans demander d'explication, j'entre dans le bureau). Qu'avez-vous à déclarer ?

- Des oranges, du vin, deux boîtes de sardines...
- Combien de vin ?
- Deux litres.
- Et ça ?
- Un peu de viande.
- De quoi ?
- Comment de quoi ?
- Oui de quelle nature ? Du bœuf ? Du mouton ? du veau ?
- Du porc.
- Vous ne savez pas que c'est interdit ?
- *(Avec aplomb... un mensonge à destination des gens de la gabelle n'est pas un péché)*. Non, je l'ignorais.
- Et ça ? *(Le cerbère me montra un papier affiché portant sur l'interdiction et mis à la porte pour être vu et lu de l'extérieur)*.
- Excusez-moi, je n'y ai point fait attention.
- Il aurait fallu. Allez. Bon. Je ne verbalise pas... Je ne vous retire pas la viande mais allez la rapporter. »



Durant toute cette scène, je ne fus pas sans observer un étrange manège, à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais et où un homme accroupi était en train de récupérer prestement des cartouches espagnoles qu'il avait tirées de son sac sur invitation expresse d'un de ces messieurs de la douane. Aussi, profitant que ce dernier était distrait car s'occupant de moi, l'homme reprenait le plus de cylindres possibles et s'en fourrait plein les poches. Le spectacle valait son pesant de cocasse. Mais je ne m'attardais pas pour connaître la suite.

Je revins chez le détaillant espagnol et me lestai en plus, de ma première charge, de raisin, de touron. Mais je ne rendis point les côtelettes, corps du délit.

Je repassai le Pont et me présentai au bureau des Douanes avec l'air le plus innocent, allant au-devant de la sollicitation du préposé à l'examen ; celui qui, tout à l'heure, m'avait barré la route. Je fis mine d'ouvrir mon sac. « Bon... ça va, me dit le tourmenteur sans insister davantage. Une autre fois, lisez bien, faites attention et n'y revenez pas ! »

Ne revenez pas à quoi ? Et quelle autre fois ? Et moi de rire sous cape et de me prendre pour un authentique mystificateur.

Drôle d'hispanisant

Hendaye : plaque tournante pour l'émigration venue d'Espagne, du Portugal, d'Afrique du nord, d'Afrique noire ; point de passage vers l'exil ou pour le retour au bercail.

Transhumance saisonnière ou départ pour une longue période ; le transit se fait par la cité frontalière française. Le quartier de la Gare, des coins proches, nettement délimités, sont les plus concernés par ce trafic. Les voyageurs, en attente, ne quittent guère la gare ou ses alentours immédiats. Jadis, il en allait tout autrement.

Qui sont ces migrants ? Des touristes, en partance ou sur le retour ? Des hommes d'affaires ? Des oisifs en pleine pérégrination ? Pas du tout. Le plus souvent de pauvres diables, alléchés par de mirifiques contrats d'embauche, bernés par d'indignes racoleurs, des simples qui abandonnent une situation précaire, à l'orée de la misère, pour une ombre de rapport, pour un rêve (dans la mesure où ce dernier est possible) de belle aisance et pourquoi pas de fortune.

Nos Basques ont été tentés, ainsi, par les Amériques. Que l'on entende par là les vastes pampas de l'Argentine ; les pâturages du Montana dans les Rocheuses, les Grandes Plaines ; les rivages prometteurs de Californie. Les « enrichis en puissance » qui passent –ou qui passaient- par Hendaye ne visaient pas si loin, tout en lorgnant aussi haut. Leur but : l'Allemagne, la Belgique, le Nord de la France, la région parisienne, celle des bords des Alpes.

L'Espagne des conquistadores (l'or pour une caste), le Portugal des découvreurs de terre (pour le grand profit de quelques-uns) n'avaient pas que du bon. Beaucoup y végétaient, atteints de « misérabilisme », surtout dans certains coins. C'est ainsi que le gros des « cherche-fortune » venait en droite ligne, de cette aride, difficile, presque impossible Estrémadure, de Tras los Montes, ce Nord-Portugal où, la Haute Béira avec toute sa rocaïlle, n'arrive pas à nourrir son homme.

Si plus tard des noirs d'ébène, du Sahel ou de la brousse africaine, les flanquèrent dans l'exode ; après la première tuerie mondiale le lot était constitué, en exclusivité, par des naturels de cette fin méridionale de l'Europe de l'Ouest.

Ils ne payaient pas de mine. Tout dénotait le dénuement qui était leur : leur costume (certainement le moins avili), leurs chaussures dataient. La garde-robe ne devait se renouveler qu'à la longue, à toute extrémité. Un maigre baluchon. Parfois un semblant de valise de carton grossier, assurée contre une fâcheuse tendance à la béance par une corde épaisse, là se trouvait toute leur fortune. La plupart, affligés d'un analphabétisme quasi-total. L'école n'avait pas été réservée à cette basse classe.

Et les voilà débarquant à Hendaye avec leur triste allure effarouchée, leur timidité malade, une inadaptation par trop visible à un univers différent qu'ils approchaient avec une appréhension fort vive.

On les parquait pour quelques heures ou pour quelques jours dans de sordides baraquements, installés, à la « va-vite », sur la route de Béhobie. Aujourd'hui, ils n'existent plus ayant été rasés –pas une grande perte pour l'esthétique au demeurant- pour la construction de la voie qui mène au nouveau Pont Saint-Jacques. L'abri bien préparé, la restauration copieuse et alléchante, le réconfort de la parole aimable n'entraient pas, en première ligne, dans les préoccupations des autorités qui recevaient les étrangers. Il

s'agissait essentiellement d'une série d'examens. Une visite de situation. Un épiluchage de l'état corporel. Bon gré, mal gré, il fallait se prêter à l'inspection et à ce qui suivait, à la toilette, dans des conditions pénibles qui respectaient peu l'individu qui pétri, dans la pudibonderie par l'Eglise, ne révélait qu'avec une terreur, non feinte, toutes les particularités de son anatomie.

On avait confié cette tâche à la police dite nationale, par comparaison et en toute suprématie avec les simples agents de ville. Y mettait-elle tout le tact, toute la distinction, toute l'indulgence qui auraient pu rasséréner de pauvres bougres ?

La frousse d'être refoulés pour une raison quelconque (tous avaient, en principe, leurs papiers établis en bonne et due forme) paralysait de façon notoire cette catégorie d'individus que l'on ne pouvait que considérer –sur leur apparence- que comme des réprouvés. En étaient-ils conscients ?

En ce temps-là (rappel non biblique de 1920-1930) le Commissaire Beltour régnait sur la police de la frontière. Un parisien ? A Hendaye, comme dans tout le sud-ouest, tout ce qui s'exprimait court, qui mangeait outrageusement les syllabes, qui affichait une prédilection pour le langage pointu était parisien, même s'il en était loin quant à son origine.

Beltour parlait d'abondance, à la parisienne. Un porté sur la jactance sonore. Un qui manifestement voulait en imposer aux provinciaux que nous étions. Avec les étrangers faméliques son audace s'avérait encore plus forte.

Dès que le convoi arrivait, il avait droit au passage au peigne fin de Beltour. L'interpellation fusait, haute de ton. Un singulier protecteur. Un tout puissant devant qui tout devait s'incliner. Un orage verbal qui laissait pantois. Les concernés étaient saisis d'une intimidation dont on ne pouvait douter et qui avait le pouvoir de plaire au commissaire. Il y trouvait, semblait-il, une raison supplémentaire de tonner. Si l'on ajoute à cela, une impossibilité manifeste de comprendre ; les arrivants ne saisissant rien dans la belle et noble expression hexagonale ; on se figure le désarroi des gens, sous tutelle.

Beltour y allait, à chaque fois de son jargon, celui dont il était le père et dont il n'était pas peu fier. Etant à la frontière franco-espagnole depuis un bout de temps, il avait retenu –faute d'étude fouillée- quelques bribes de phrases, quelques tonalités ibériques ou lusitaniennes. Fier de son savoir et assuré d'un franc succès (du moins le croyait-il), il faisait son numéro, sans qu'on l'en priât.

« Pols à la téta... Toi, dis, toi pols à la téta... lançait-il à l'être abasourdi et qui visiblement ne se prêtait pas au jeu, peu porté sur le charabia insolite. Si Pols à la téta... revolver en Espagne (ou au Portugal, selon les genres et étant entendu que le grand linguiste appliquait l'idiome de Cervantès, aussi bien à un Espagnol, qu'à un natif de Guardia).

La réponse ne venait pas, ne pouvait venir. L'interpellé ne saisissait pas un sens de la phrase aussi obscur pour lui que le bantou l'eût été pour un quelconque Hendayais.

(Si par extraordinaire vous tenez à comprendre ce que demandait Beltour, dans l'impossibilité où vous vous trouvez de vous adresser à lui, le cher homme ayant, depuis longtemps rendu son âme à Dieu, consultez –si vous le pouvez- un glossaire idoine ou ayez recours à un traducteur patenté.)

Des dangers de la voyance ou quand l'astronomie semble remise en cause

Monsieur Victor était bien un personnage hendayais. Que l'on prenne le meilleur du mot personnage ; celui qui attribue une importance au-dessus du commun, qui fait entrer dans la catégorie des illustres, plutôt que dans la sorte d'individus quelconques. Ou bien – et pourquoi pas ?- Monsieur Victor était reconnu comme une personnalité, pour de vrai, puisque son audience était, semblait-il, indubitable dans une spécialité de choix, celle de consulter les astres, le ciel, les nuages et d'en tirer le plus de conclusions possibles, communiquées d'ailleurs à qui les sollicitait, sans se faire prier.

Monsieur Victor ne passait jamais inaperçu de par la cité. On pouvait le voir, l'approcher, l'interroger, l'écouter, croire à ses assertions, en tirer des déductions ; soit au Bas-Quartier dont il était issu et, où, en famille, il possédait quelques biens ; soit, en ville ; soit à la gare.

On le voyait de loin, signalé comme il se devait par un indéradicable panama qu'il portait en couvre-chef, une bonne partie de l'année. Hormis l'inclémente, la contrariante époque hivernale (et encore à Hendaye, pays au climat particulier, les apparitions du beau temps sont fréquentes avant et après la Noël), il portait, sans jamais déroger à la règle, un panama qui semblait définitivement et inexorablement vissé sur son crâne.

Certes, à l'époque, même dans notre coin pourtant si attaché à notre vieux béret, le panama était la coiffure en vogue. Fait ou non avec du *carludovica palmata* des cyclanthacées (merci pour l'érudition, pas pédante pour deux liards !) ; puisant sa souplesse dans ces feuilles d'arbuste de l'Amérique Centrale ; n'étant, peut-être, que l'imitation, de la belle imitation qui, au demeurant, permettait de s'y tromper ; il connaissait les faveurs d'une catégorie d'hendayais (ailleurs également... cela va en le disant) que l'on classerait sans forcer dans la bonne moyenne des nantis en situation et partant le gousset bien servi.

Mais aucun n'avait une aussi grande frénésie de panama que Monsieur Victor. Lui, semblait fait pour cette coiffure ; comme elle, prédestinée à lui. Avec ça un constant attachement à deux sortes d'étoffes... l'alpaga pour la morne période et comme Monsieur Victor n'était pas un frileux pour, surtout, le coutil résistant et léger à la fois, aux fibres protectrices, bien serrées, sans pour autant constituer un pesant fardeau.

Voué au gris, la veste et le pantalon pris dans une même pièce, l'individu était de taille plutôt respectable. Disons qu'alors la croissance de l'être –femelle ou mâle- était loin d'atteindre la performance « gigassière » de « l'homo modernus ».

La graisse ne le gênant pas, il pouvait déambuler sans peine et se livrer, pour sa plus grande satisfaction, aux publics les plus divers des différents pôles de l'agglomération, aux âges les plus échelonnés, puisque aussi bien il acceptait comme interlocuteurs les adultes, les adolescents et avant tout avec plus de sollicitude, de compréhension amicale, les enfants.

La grande affaire consistait à questionner Monsieur Victor sur le temps qu'il allait y avoir. Véritable O.N.M. humain, notre mage ne demandait qu'à renseigner. Le nez au vent, prenant un air de réflexion intense, fouinant la voûte céleste, s'imbibant d'observations, d'analyses, il lançait son augure. Comme le plus souvent elle n'était point farfelue, relevant d'un empirisme évident, éprouvé, de déductions fort anciennes ; comme la réalité

répondait souvent à ce qui était prédit, il n'en fallait pas davantage pour attribuer à Monsieur Victor une capacité de devin que l'on estimait importante.

- « Alors, Monsieur Victor, quel temps va-t-il faire ?
- Attendez que je voie... (*mutisme concentré*). Regardez là. (*Indication du sommet du Jaïzquibel*)
 - Oui (*un oui qui ne voulait rien dire, puisque rien n'était remarqué*).
 - Eh ! bien cela veut dire que demain, etc. etc. » (*L'oracle était communiqué*)

Parfois, Monsieur Victor changeait de gamme.

- « Bonjour Monsieur Victor. Alors quel temps (*et patati et patata*)...
- Je vous (ou je te) le dirai demain. (*Ceci répondu de manière goguenarde, ou bourru selon le moment ou l'humeur présente*)

Le grand fait, toujours prisé par des gens gourmands de nouvelles ? Lorsque Monsieur Victor stoppait sur une place ; au milieu d'une rue (l'atroce passage actuel des automobiles s'avérait en quelque sorte inexistant) ; dans un endroit à découvert où sa « mue » en statue ne pouvait pas ne pas être remarquée par le gogo toujours friand de spectacle, à bon marché, et qui ne demande aucune fatigue intellectuelle. Là, Monsieur Victor se tenait dans une position hiératique avec toute la tension et le « figé » indispensables à une solennelle prestation ; le nez pointé vers le ciel, le regard lointain, cherchant, attendant, découvrant l'événement, l'insolite.

Il n'était point question, à l'époque, de ces O.V.N.I. qui intriguent, de ces soucoupes aux apparitions hallucinantes, de supposés martiens qui nous survolent avec le secret et perfide espoir de nous envahir.

Monsieur Victor cherchait-il à déceler une apparition mariale après la Lourdaise et avant la Portugaise ? Cela était fort peu plausible. Il entraînait plutôt dans son comportement un penchant évident pour la mise en scène, bien réglée, où l'observation astrologique n'avait qu'une part réduite. Monsieur Victor s'amusait à susciter, à exciter les interrogations de ses concitoyens, à se gausser de leur facile admiration. Il faisait également celui qui n'entendait pas l'ironie que manifestaient des individus moins crédules et dont le doute s'affirmait par les propos légers.

Plus l'assemblée gagnait en importance, plus les questions étaient nombreuses et plus notre homme s'avérait satisfait. Il ne faut d'ailleurs pas croire que cela ne passait pas les limites du laconisme. Non, la discussion s'étoffait et si le point de départ concernait la prévision du temps, petit à petit, on s'en éloignait pour aborder des sujets divers et diversément colorés.

Monsieur Victor maniait l'historiette avec succès. Vieux praticien il en connaissait des longues, des vertes, des osées qu'il sortait avec un sérieux imperturbable et une sûreté d'expression qui lui conféraient un prestige indéniable.

Un jour, il se trouvait dans la cour de la Gare du Midi. Le badaud n'était pas loin. Monsieur Victor se planta au beau milieu de l'aire de stationnement des voitures, absentes à ce moment précis. Et en avant pour la coutumière posture.

« Que faites-vous là, demanda un Monsieur, mieux mis que les autres ; le commissaire-divisionnaire, en poste à la station.

- Je regarde, je scrute, je cherche, je déduis...
- Et que voyez-vous ? s'enquit, à nouveau, le chef de la police.
- Une bande de cons autour de moi... » lança d'une voix forte et décidée le Mage.

Mouvements symptomatiques dans la foule. Rires sonores. Exclamations égrillardes. Touché. L'esprit frondeur, bon enfant, de sortie. Pas chez tous. Pas pour tous.

« Monsieur, une insulte, hurla le commissaire, devenu tout rouge de colère.

- Je ne comprends pas. Je n'ai attaqué personne, en particulier.
- Si, moi ? Suivez-moi au commissariat.
- Pourquoi faire ?
- Vous le verrez... *(L'offensé ou qui se considérait comme tel, s'avança, fit le geste de saisir le bras de Monsieur Victor, qui s'écarta).*
- Qu'est-ce que j'irai foutre dans votre officine ? Je n'ai rien fait de mal.
- Votre nom, s'il vous plaît...
- Cherchez-le... »

Le groupe fondit. Les prudents s'éloignèrent ne voulant point être mêlés à une hasardeuse aventure. Quelques-uns s'attardèrent, cependant. Le commissaire piaffait d'impatience.

Et Monsieur Victor, le plus naturellement du monde s'en fut, comme si rien n'était advenu ; laissant son adversaire pantois et courroucé. Il gagna les escaliers du Terminus (Hôtel en face de la Gare) et disparut.

Le commissaire qui n'était pas Belfour, qui n'avait pas sa mansuétude, sa bonhomie, ne pouvait laisser l'affaire au point mort. Estimant l'autorité bafouée, il porta l'offense devant la Correctionnelle. Monsieur Victor allait-il payer, durement, un écart de langage anodin quand il s'adresse à un citoyen quelconque, mais terriblement répréhensible lorsque le Chef du Maintien de l'Ordre se trouve visé, car un commissaire de police est toujours dans l'exercice de sa fonction (en principe et par principe). Il y eut de la transaction. Le frère de Monsieur Victor se trouvait être un édile hendayais. Mis au courant de l'incident, des poursuites qui en découlaient, il s'entremet. Arrêter la plainte fut la hantise de quelques jours, car il ne voulut pas que son frère fut marqué au fer rouge, en vertu d'une solidarité familiale, qui fait que l'acte mauvais rejailit sur tous ses proches. Mais il avait en face de lui deux coriaces. Le commissaire était très fier et jaloux de son pouvoir. Monsieur Victor, têtu, ne voulut rien entendre pour présenter des excuses.

L'affaire produisit quelques éclats dans le Landernau de la Gare. Le commissaire fut sévèrement jugé. Rares furent ceux qui se rangèrent de son côté. Pensez donc... un flic... même un gradé et par surcroît un étranger ; cependant que Monsieur Victor, un pur fils d'Hendaye, un brave homme qui « n'aurait pas fait du mal à une mouche », d'une si bonne famille... un être si simple, si sympathique et pourquoi pas si indispensable avec ce qu'il voyait et ce qu'il annonçait.

Comment mourut l'affaire ? Dans le silence devenu absolu... On ne chercha pas à connaître qui et quand l'avait étouffée.

La chronique judiciaire ne couvrit pas d'opprobre un nom hendayais respecté de tous. Le temps passa. Monsieur le Divisionnaire s'en alla vers son Nord ; peut-être (et sûrement) en avancement. Mais qui s'en préoccupa ? Bon voyage.

Et Monsieur Victor continua, longtemps, longtemps son stratagème, ce dont personne, à Hendaye, ne se plaignit.

Onomastique hendayaise

Du danger, des inconvénients de la substitution nominale

Si en notre fin de siècle, les apports étrangers en noms (cela valant aussi bien pour le commun que pour le propre) ; le franglais en tout premier lieu et également tous les néologismes créés pour les besoins de causes diverses, pour des significations pas toujours claires, pour des explications à allure souvent fermée, réservées à une élite ; si donc, en notre fin du XXe siècle toute une avalanche de substantifs s'abat sur nous, même dans notre coin, comment ne pas se remémorer, avec un picotement de nostalgie, un regret de la touche originale, ce qui constituait l'attrait, le particularisme du parler de jadis, entre gens qui se connaissaient bien, car s'approchant de très près, je veux parler de l'onomastique locale, cette saisie des noms propres (au sens le plus élargi de cet adjectif) dont Hendaye couva avec un attachement certain l'épanouissement et l'usage.

Sans prétendre à la présentation exhaustive, prétentieuse, et somme toute puérile, car qui peut se targuer de fouiller à fond, sans rien laisser derrière, un sujet quelconque ; de tous les noms ayant une appartenance particulière à Hendaye, examinons-en quelques-uns qui ne manquaient ni de piquant, ni d'originalité, ni de musique, ni avouons-le, parfois de naïveté, d'ironie « bon enfant », ni, à l'occasion, d'un certain côté qui posait une interrogation quant à l'origine et quant à la justification du terme.

Ainsi Koxe attribut de bon nombre d'Hendayais venait de José ; Koxepa pour les dames de Josèphe. Il appert que Ttote dérivait de José, Joseph... Pantxo se devait à François et bien entendu Pantxika à Françoise. Ne voyez nullement en Che Martin, un révolutionnaire, un guérillero du cru mais tout simplement un José Martin. Facio n'avait rien à voir avec le faisceau du lecteur et l'organisation « carnaval-dictatoriale » d'un Duce italien, en triste vogue dans ces années de 20 à 30. C'était à l'évidence –Facio- une apocope de Bonifacio (Boniface). Plaxido découlait de Placide.

Pas mal de patronymes subissaient de la sorte, les triturations, les malaxations, les déformations de l'usage et de la prononciation propre à la cité. Moins violés, bien qu'un tantinet arrangés, d'autres vernaculaires rappelaient l'Euskadi comme Ganich, Manech, Battite, Pantxo (déjà cité), Maïté avec toute la gamme et notamment Maitena, Maitexu, Bixente (Vincent), Ramuntcho (dont Loti s'est servi) Ximun (fils de l'apôtre Simon, Andde (André)... La Gascogne avec Cadet (appuyez sur la syllabe finale, à la manière de est), Cadettoun, Menoune et l'Espagne toute proche qui avait suggéré, fourni ces très usités Juanito (Jean dans le sens très aimable, très familial), Pedro, Carlos, Luisito, Salvadora féminin de Salvador (Sauveur), Manuel, Manuela (Emmanuelle), Antton découlant d'Antoine, Pepito et Pepita, Consuela...

Bon nombre d'autres étaient aussi fleuris, aussi chantants. Mais on hésitait un peu pour en expliquer, en définir le sens quand on en approchait. L'explication bonne ou approximative –il ne pouvait nullement s'agir ici de mauvaise- était parfois fournie avec un certain retard, une petite retenue, mais fournie tout de même. Quelques exemples : des meilleurs : Tocallo, Herrero s'appliquaient à un même personnage dont un fils était Kokoxe (menton en l'air, prognathe). Mais que signifiait au juste, Tocallo ? Le timbre du mot faisait pencher pour le sens de la fermeté. Boireau, plus hexagonal, contenait aussi une énigme. Il servait à un enjoué farceur du quartier de la Gare, pratiquant de l'ovale et de la petite reine (aux places modestes). Pouxker se révélait comme un marginal, sans doute trop porté sur les ventes. Pampino se trouvait être le Figaro de la rue du Port, pétulant en diable. Mona (rien à voir, en parenté, avec la Lisa du grand Léonard) du Bas-Quartier, un personnage de petite taille mais de fort organe mis à contribution pour

compter les points, en basque sûr et en français approximatif, lors des fréquentes parties de pelote à Gaztelu-Zahar. Bétri un maçon pelotari à la volée légendaire. Tracatan (du Port) : un nom qui suggérait le tonnerre. Kutxixo, Belepitto, Janjo conservaient une terminaison sonore qui ne faiblissait pas et un ésotérisme entier.

N'oublions pas Chamblan du Bas-Quartier, d'une belle lignée de marins –le nom (d'emprunt) venait paraît-il de l'aïeul illustre- ni Ttipoul (oignon en euskarien) ou Xabi (crabe) ou Xilar.

Arrêtons là l'énumération. Il se trouvait d'autres noms qui balaient les cités, en saveur, en intonation. Tous étaient portés par des natifs ou des résidents à part entière de ces deux pôles historiques d'Hendaye –tous deux touchant à la pêche, à la baie, à la mer- la Rue du Port et le Bas-Quartier. Il y avait bien ailleurs quelques exceptions, mais la Gare et la Plage s'avéraient moins prolifiques en baptêmes que les deux vieux quartiers, leurs voisins et rivaux amicaux. Il en existait néanmoins qui pouvaient soutenir la comparaison, question notoriété avec ceux du Port et du Quartier bas, bien que résidant ou étant nés à la Gare tel Pendule, mort à 99 ans, en 1981, début septembre et qui fut un lévrier de valeur de la première équipe de rugby au Stade Hendayais. Ttipoul dont il vient d'être fait mention, plus haut, était de cette époque (qui a vécu jusqu'en 1981, mort à la même date que Pendule, l'un des derniers du lot).

Le surnom faisait florès à l'époque. Substituer ou ajouter au nom d'un individu, de sa famille un terme significatif, haut en couleur, constituaient en quelque sorte une tradition tout en répondant à un plaisir dont on ne se privait point.

Quelques mésaventures pouvaient en découler. Je ne citerai que deux impairs, mais n'ayez point de doute, il s'en commit d'autres.

Les lavandières se trouvaient en pleine besogne, à la fontaine de Caneta ; ce lavoir public couvert, enfoncé dans une courte ria creusée par la Bidassoa et qui communiquait avec la Rue du Port par un chemin étroit, montant et qui longeait, un instant, les voies de garage de la Compagnie du Midi avant d'aboutir à l'artère principale, face à la Pharmacie Carayrou. On pouvait y accéder aussi, directement en venant du port par un petit sentier, tracé latéralement à la Baie.

Le lavoir ! Une grande auge, à surface rectangulaire, avec quatre murs verticaux dressés à partir du sol et qui se terminaient en flancs inclinés, bien lisses malgré le dur matériau qui les formait. L'usure du frottement trop souvent répété et trop intensément effectué. Là, était l'outil de travail, la surface impartie à chaque ménagère venue de la Rue du Port ou des ruelles attenantes et qui se tenait derrière la murette, s'y appuyant pour tordre, rincer, lancer le linge et le ramener, lourd d'une eau qu'il retenait encore.

En général il s'agissait de personnes vaillantes, ne rechignant point à la peine, mais que la causette n'effrayait pas non plus. Des intarissables en potins, historiettes ne dépassant point les limites hendayaises. Et des curieuses avec ça. Toutes des connaissances, des femmes habituées à se côtoyer et qui ne celaient aucun secret à leur familier entourage de nature trop prolifique pour pouvoir garder leur langue. Peut-être étaient-elles discrètes pour certains aspects de leur vie familiale. Et encore ! Emportées par leur élan verbal, elles s'arrêtaient rarement à mi-chemin et de ce fait se livraient plus qu'il n'aurait fallu. Il faut dire que les occasions de se distraire ne venaient pas de loin et qu'on ne les servait point, alors, toutes prêtes à la consommation. Il fallait les créer soi-même, de toute pièce, sans recours à aides et artifices étrangers.

Donc ce jour-là « la planche de pierre » était largement occupée dans ses quatre parties. Un bruit, synthèse du claquement des battoirs du linge frappant la pierre et de l'interminable bourdonnement des ouvrières ne connaissait point de répit et montait sous les tuiles du toit du lavoir.

Une ombre apparut, venant du Port. Elle se précisa. Une femme robuste se présenta portant sur la tête une lourde charge de linge et tenant deux seaux également bien lourds, car remplis à ras bord. Elle ne fut pas longtemps à être près du lieu du travail.

« Tiens voilà Marie Tarac... Le travail ne lui fait pas peur. Le poids non plus. Voyez la charge... » (*La laudatrice, en l'occurrence ma mère, n'alla pas loin*)

La personne, si vaillante en buanderie, ne l'était pas moins pour l'algarade, l'apostrophe, s'arrêtant, posant bassine et seaux, elle braqua vers le lavoir sa cinglante réplique.

« Dis donc toi (ici une bordée d'injures qui déjà sonneraient bien mal dans la bouche du dernier des charretiers)... occupe-toi de tes oignons (plus trivial encore en fait)... Tu ne sais pas comment je m'appelle, bougre d'andouille (Marie Tarac était un surnom à sonorité peu élégante, peu recherchée, avouons-le).

- Oh ! Excusez-moi. Je croyais que c'était là votre nom.
- Va-t-en ch... Je vous em... toi et les autres. »

Et sans le moindre bonjour la Marie Na... (son vrai nom patronymique) se mit à l'ouvrage qu'elle abattit ce matin, particulièrement houleux avec un surcroît de vigueur. Heureusement les choses en demeurèrent à ce stade.



*Monsieur Oronoz
Photo de famille*

« Bonjour, Monsieur Kattaro... » dit un jour le plus poliment du monde, à son sens, un gamin à l'adresse d'un homme, déjà mûr, de la Rue de Fontarabie perpendiculaire à la Rue du Port. La formule que j'employai (*l'acteur juvénile c'était moi*) me paraissait respectueuse et avenante alors qu'elle comportait une irrévérence. Kattaro n'était qu'un surnom attribué à Oro... notre voisin.

« Dis donc, morpion. Tu ne sais pas comment je m'appelle. Tu veux mon pied au cul. Attention ! Si tu recommences, je vais t'en foutre. »

Bien que la virulence à Kattaro fut loin d'égaliser en impétuosité la sortie de Marie Tarac (que je ne connus que bien plus tard) je m'éloignai sans demander mon reste ; partagé entre un sentiment de crainte pour mon arrière-train et une confusion de m'être trompé aussi bêtement.

Je crois que ma mère et Marie Tarac se réconcilièrent assez rapidement. En ce qui me concerne il m'advint durant de nombreuses années de causer, très aimablement avec Oro... devenu « taxi » à la Gare pour un bout de temps. Lui, ne parut jamais conserver une quelconque rancune à mon égard et l'âge aidant, je gagnai en assurance, ne manifestant la moindre timidité, le moindre émoi. Mais de Kattaro il n'en fut jamais question. La leçon avait porté.

Sérénade des Espoirs (calembour possible) ou le correspondant, somme toute, mélomane



L'Harmonie Municipale, en 1925, avait peu à peu retrouvé toute l'importance qui était sienne avant le conflit éprouvant de 1914-1918. Atteinte dans ses œuvres vives, décimée, ainsi qu'il en était pour beaucoup de formations, de corps organisés, perdant du fait de la disparition d'indispensables exécutants, une notable partie de sa structure, moins couvée, les premiers instants d'enthousiasme de la victoire passés, par une population lente à se remettre de traumatismes marquants, de deuils aussi pénibles qu'inattendus, elle avait, néanmoins, grâce à des mordus (anciens et nouveaux) de « l'art de combiner des sons » refait surface. L'exemple d'autrefois était dans les mémoires surtout de ceux qui voulaient faire renaître, maintenir.



Hendaye avait eu, de longue date, sa formation musicale à elle. Son chef en fut –je le tiens de renseignements, trop jeune alors pour m'y être intéressé-, Monsieur Octo, maître tailleur que j'apercevais, de ma fenêtre de la Rue du Port, à sa table de travail, juste face à mon appartement, au-dessus de la Poste.

Photo extraite du livre Hendaye et son histoire de l'abbé M. Michelena

A Hendaye, la phalange musicale s'appelait l'Harmonie Municipale et pour nombre de nos concitoyens l'Harmonie tout court. Le terme était idoine. Les instruments à vent (mis à part les peaux tendues : tambour et grosse caisse) étant utilisés à temps plein et sans concours d'autres archets ou touches d'ébène et d'ivoire.

Si d'autres ont choisi par inadvertance la fanfare pour déterminer leur société, oubliant en cela que la fanfare fait un usage exclusif de cuivres ; à Hendaye, l'impair, l'étourderie ou l'abus de sens ne furent pas commis, les bois se mêlant aux cuivres, pas plus qu'on n'opta pour l'Orchestre Philharmonique, trop limité, faisant trop confiné dans un endroit précis –la chambre ou le salon- avec un cérémonial spécial.

La lyre aurait pu convenir mais on avait préféré au poétique, un peu vieillot, ce qui rappelait l'accord, la bonne entente, la communion sentimentale dans la pratique et le goût d'une forme d'art.

« La musique rapproche si la politique désunit » aimait à répéter notre Chef.

A Hendaye donc, quand on avançait le mot Harmonie, on savait de quoi l'on parlait : de tous les musiciens amateurs de la commune, réunis sous la même enseigne. On disait aussi communément la Musique. L'on saisissait sans peine. Et tout naturellement celui qui tenait la baguette de direction était le Chef de Musique. Point de costume spécial, alors que même dans de petites bourgades on recherchait pour le groupe musical, la veste de couleur uniforme à gros boutons métalliques, d'argent ou dorés et la casquette à ornement « terpsichorique ». Ici rien de particulier. Pas le moindre insigne. Pas la plus petite lyre révélatrice. Ce ne fut jamais de mode. Cela ne fut jamais au centre des préoccupations des amoureux de la musique : instrumentistes ou auditeurs.

Aux environs de 1925, une grande tentative –qui allait porter ses fruits et donc se poursuivre- un grand amalgame, une fusion risquée, osée eurent lieu. Sous la haute impulsion et direction du Chef, Monsieur Caunille, les jeunes classes s'appuyèrent sur les pratiquants chevronnés. Monsieur Caunille venait de Béhobie où il exerçait comme instituteur. Fort épris de musique, très doué pour elle, aussi bien pour des instruments aux accents mâles, à vent, que pour ceux plus délicats à cordes (il devait plus tard monter une florissante Estudiantina à Saint-Jean-de-Luz-Ciboure), travailleur infatigable que les veilles et la distance à parcourir ne rebutaient point, il consacrait le plus clair de son temps libre à ce qu'il considérait comme une manifestation essentielle, un recours indispensable, une source d'élévation esthétique et morale : la musique. En plus des séances de solfège où il prêtait main forte à quelques adultes bénévolement sur la brèche pour enseigner à détecter ces drôles d'hirondelles sur, entre, au-dessous et au-dessus d'une portée à cinq lignes ; en plus des études entre mêmes pupitres, mêmes instruments qu'il supervisait ; deux fois par semaine, à huit heures du soir, il était dans la « salle de musique », à la toujours vieille Mairie, hier, l'école.

La salle était abondamment garnie avec les vieilles tiges, les vieux musiciens et les jeunes, frais émoulus des cours, un peu intimidés de se trouver en si importante assemblée, en compagnie si relevée pour qui croches, simples, triples ou quadruples ne paraissaient point présenter de difficultés. Les anciens jouaient les premières parties, celles qui dominaient, le chant comme on disait, la manifestation haute. Les jeunes ne se voyaient confier qu'un second rôle, un accompagnement, modeste en apparence, mais indispensable –ô combien !- pour l'ensemble.

Nous fûmes, en nombre, au moins autant que les vétérans. Pas mal de néophytes étaient encore élèves au Cours Complémentaire ; mais il s'en trouvait également qui avaient rompu, depuis peu avec l'établissement du Vieux Fort.

Nous avons des voisins de la salle des répétitions dont les appartements n'étaient séparés que par un étroit couloir. Comme nous n'étions pas la discrétion même, que des « couacs » intempestifs polluaient, parfois l'air, que des exclamations fusaient du pupitre directorial, il est à supposer que nous fûmes cause de certains dérangements. Nous ne connûmes point de doléances. Y en eut-il, que l'on étouffa, ou tout bonnement fûmes-nous acceptés, voire sympathiquement admis comme une heureuse diversion, un passe-temps apprécié surtout si l'on considère que les veillées, d'alors, devaient sembler longues à qui ne lisait point ; la radio n'ayant pas encore pénétré les foyers de ses discours et de ses notes.

A dix heures, tout s'éteignait, du moins dans la salle de musique. Nous pliions bagage. La phalange se morcelait. Les adultes, par petits groupes, regagnaient leurs pénates respectifs. Seuls, nous les jeunes, paraissions regretter une aussi rapide séparation. La plupart –noctambules en puissance- discussions le coup sur la place.

L'envie nous prit un soir d'offrir nos précoces talents à la population de la ville. Tant pis si elle était couchée. Les loirs seraient bercés, les insomniaques aidés à tomber dans le doux abandon, les esseulés réconfortés et les amis de la musique, comblés. Et nous voilà partis pour le corre-calle (le passe-rues).

Nous ne connaissions, pour les jouer sans partition, que des œuvres simples. L'Espagne, notre voisine, était notre providence. Nous avons appris ces airs rustiques, sans grande marque artistique qui conviennent tellement à l'allégresse, au déferlement, ces airs que l'on sert aussi bien pour monter et descendre à et de San Marcial, dans les rues durant la fiesta, ainsi d'ailleurs qu'à la première occasion qui se présente pour faire du bruit, extérioriser ses sentiments de joie, créer de l'ambiance.

La Banda ! Une institution espagnole. Un rassemblement de sacrés lurons munis d'instruments « bizarroïdes », peut-être pas toujours des mieux accordés, mais dotés d'un pouvoir extraordinaire de faire du bruit. Même s'ils ne s'avèrent pas de fins exécutants les « bandistes » se font remarquer par une propension affirmée pour une intarissable production sonore. Leurs décibels ne manquent point de belle intensité. Quand le morceau est entamé, on peut-être assuré qu'il va durer et qu'itérativement les motifs vont revenir, non point lassants, lancinants, appelant « l'assez-assez » mais au contraire suscitant l'engouement, l'entraînement chez tous, acteurs aussi bien que spectateurs. Des jeunes, de ce côté-ci des Pyrénées se sont bien attelés à la tâche pour imiter ces inlassables et pittoresques boute-en-train espagnols, basques pour la plupart. Malgré leur primesautière ardeur, leur irrésistible envie de faire du bruit, leur recherche d'originalité , ils n'ont été jusqu'à l'heure que des plagiaires très secondaires. Il leur manque, semble-t-il, quelque chose qui tient à la naissance, à ne point savoir pourquoi ni comment, et qui lui confère une sorte de privilège dans la pratique d'une spécialité artistique ou sportive. Ainsi en est-il de la pelote où les Basques demeurent, en grande majorité, les patrons.

Donc, nous jouâmes à la Banda, passé dix heures du soir. Nous descendîmes un bout de la Rue du Port, remontâmes par chez Iribarne (marchand de vins), fîmes halte, un peu, à côté de l'Elégance, puis après avoir emprunté le vieux pont nous allâmes jusqu'aux Galeries Toto pour revenir sur nos pas, sauf nos camarades de la gare qui s'en furent, tout droit, chez eux, privant le groupe de leur active participation. Il allait d'ailleurs s'effiloche

et la sérénade allait prendre fin faute de « séréneurs ». Nous ne vîmes hélas ! personne aux fenêtres, ni aux balcons, pour nous applaudir, nous lancer des fleurs ou pousser des vivats à notre adresse.

Quelques lumignons s'allumèrent lors de notre passage, mais était-ce bien en notre honneur ? N'étaient-ils pas plutôt la manifestation d'une curiosité irritée pour savoir l'heure à laquelle avait lieu tout ce chambard. Nous ne fûmes pas conspués. Bref le péquin eut l'air de nous supporter. Nous pouvions aller dormir en toute quiétude. Mais nous ne doutions point que « le critique » veillait et qu'il allait se manifester.

Quelques jours après notre intempestive manifestation, on pouvait lire sur la Petite Gironde un entrefilet qui ne ménageait pas les musiciens d'un soir. L'accent était mis sur le côté cacophonique (ô sacrilège) de notre musicale déambulation et sur les inconvénients qui en résultaient pour les paisibles citoyens qui avaient un besoin pressant de repos.

L'auteur de la diatribe ne pouvait être que Monsieur Estr..., le correspondant hendayais du quotidien bordelais de la Rue de Cheverus, qui vivait chez Carréra, dans cette officine de confiserie que nous connaissions bien, nous les gamins gourmands et où deux vieilles vestales veillaient sur leurs boccas pleins de bonnes choses et sur leur étalage alléchant, derrière la vitrine. Monsieur Louis, comme on appelait aussi notre contempteur, était un homme, au demeurant très avenant, au commerce facile bien qu'affecté par une bougeotte constante, un besoin de se répandre. Toujours bien vêtu. Portant en semaine, la cravate (un signe de distinction alors) sur un col dur, un costume avec gilet pris dans une étoffe au ton sérieux.

Volontiers disert, il abordait avec facilité les sujets de la vie, les plus divers, aussi entendu sur les combinaisons de l'esprit que sur les manifestations du muscle. Nous n'avions donc rien contre lui, à priori, surtout que tranchant en cela avec d'autres adultes plus distants, plus guindés, il n'hésitait pas à faire avec nous, un grand bout de causette.

Mais son papier, style « procureur » ne nous plut guère. A n'en point douter il fut lu et bien lu, et pas seulement à Hendaye puisqu'il toucha Béhobie. Aussi, lors de la première répétition qui suivit sa parution, Monsieur Caunille sans se prononcer radicalement sur quiconque, demanda à qui voulait bien l'entendre de modérer un singulier enthousiasme et de laisser les dormeurs en paix. Compris mais pas adopté.

Nous laissâmes les sages s'égailler. Et après une rapide concertation, en route pour la vengeance. Sous les fenêtres de Monsieur Estr... notre sycophante, nous entamâmes, incontinent, notre rengaine, certainement le seul morceau que nous connaissions bien. Peu de notes s'étaient envolées que le couloir de chez Carréra s'éclaira. La porte donnant sur la rue s'ouvrit. Le correspondant de la Petite Gironde parut. Pas en pyjama. En tenue assez négligée, tenue de délasserment, comme il sied lorsqu'on est chez soi, bien tranquille à laisser là, soucis et convenances avec leur côté factice, contraignant ; quelques instants avant de se coucher. La troupe à Terpsichore se changea en nuée de moineaux à la vue du chasseur au porte-plume acerbe. La dispersion se fit comme si une force irrésistible poussait, comme si le sauve-qui-peut avait force de loi. Mais une voix s'éleva dans le noir. Celle de Monsieur Estr...

« Où allez-vous ?... N'ayez pas peur. Je ne vous veux aucun mal. Revenez. Approchez... » Le plus grand nombre d'entre nous ; les curieux, les audacieux ; fit demi-tour et obtempéra à l'appel du journaliste. Quelques poltrons ou quelques trop timides s'en furent

à toute hâte vers le havre familial. Ils eurent tort, car Monsieur Estr... nous fit entrer, nous combla de sucreries (nous l'estimâmes ainsi, car le renversement de situation aidant nous grossîmes la largesse) et nous montra sur une clarinette que lui aussi, connaissait la musique et comble d'ironie nous invita, avec une prétérition à peine déguisée à recommencer notre prestation lorsque nous le voudrions, en suivant si tel était notre désir.

« Mais éloignez-vous un peu néanmoins. Ici il y a de vieilles gens... En jouant ailleurs, personne ne supposera que je suis de mèche. »

Ce soir-là par esprit de contradiction, peut-être, par notion d'une situation, un peu ridicule, et aussi saisis par la fatigue, nous laissâmes sans suite, notre passe-rues.

Nous nous produisîmes encore quelques fois. Mais pas souvent. Lorsqu'un prurit de défoulement s'emparait de nous. Jamais, néanmoins, avec une mauvaise intention. Jamais donc, il n'y eut de fâcheux contretemps à déplorer.

Douce époque, bonne époque, pacifique époque !

Histoires « Cheminotes »

La Compagnie du Midi et ses cheminots ! Il se trouvait, parmi ces derniers, quelques joyeux drilles, quelques sacrés boute-en-train, quelques plaisantins aimant les gags. Comme il se trouvait, aussi, d'autres employés que des travers personnels exposaient à la « mise en boîte » en faisant des cibles faciles pour facétieux à l'affût. On ne manquait point de s'amuser –au moment des creux- sous la marquise, dans les bureaux ou sur les voies. Le cheminot n'a point comme son voisin douanier à exercer d'action coercitive, son esprit n'est pas retenu par la foule... Il est libre de toute contrainte contre autrui. Si ça roule (au sens premier du terme ça va...). Pas à se faire de bile. Rien à suspecter. Rien à regretter. On peut y aller de l'amusement porté sur la raillerie mais pas méchant.

Justin C... était un homme petit, mais fort replet. « Aussi large que haut » aurait pu lancer un titi en verve. Affichant avec une apparente satisfaction une bedaine de future parturiente, heureusement pour son cas précis, la conséquence d'une trop bonne et abondante chère. On se demandait en voyant un être doté d'aussi peu de carcasse où diable pouvait-il fourrer ce dont il était capable d'engouffrer... solide ou liquide. Une sorte de boulimique permanent. Un gourmand que l'évocation d'un repas substantiel, faite à dessein et souvent pour rire, poussait à saliver abondamment. Pour bien manger la distance ne l'effrayait point. Ainsi n'y avait-il pas de plus assidu, de plus fidèle visiteur de la foire annuelle aux jambons qui se tient à Bayonne. Il s'y rendait avec son épouse qui connaissant son péché mignon n'aurait rien fait pour ne point le satisfaire. La visite n'était pas de simple observation. On s'y rendait pour acheter et en plus de la viande de conserve que l'on ramenait à la maison, on se faisait livrer de belles tranches, bien rouges, avec leur orle de gras bien blanc, bien sain. Justin C... savait où trouver l'auberge accueillante. Connue, bien connue par le tenancier, il n'avait aucune peine à faire cuire son jambon, accommodé de fioritures et accompagné d'un fromage de montagne savoureux ; le tout arrosé très convenablement comme il se doit et pas avec une « piquette » ordinaire.

Un tel être, penserez-vous, devait se révéler placide, d'humeur égale surtout lorsque le « coco était plein ». Eh ! bien pas du tout. Justin C... était de ces râleurs impénitents, souvent sur les braises, s'emportant pour un oui, pour un non, pestant alors et usant de locutions gersoises peu appropriées pour de prudes personnes. Un grincheux ? Un atrabilaire ? Un misanthrope ? Oh ! que non, un facilement irascible simplement. A son crédit il ne gardait point de rancune. Le coup d'éclat passé, on pensait à autre chose, on s'exprimait autrement. Le malheur pour lui venait de ce qu'il s'enflammât presto, subito. Le temps de réflexion, il l'ignorait. Que de gaffes cela fit-il commettre à un homme au demeurant sans méchanceté aucune... et combien de loustics en profitèrent pour le « faire marcher », organiser des séances comiques à bon compte !

On l'aurait cru aisément en constant bougonnement. Mais ce n'était là qu'apparence fallacieuse car le petit homme aimait la gaudriole et on l'entendait, alors, s'esclaffer, sans retenue, avec un fond très sonore dans l'éclat de rire.

Desp... paraissait sur de nombreux points différer absolument. Un homme svelte, grand, à allure décidée. Avec cela le sourire aux lèvres quasi en permanence et le mot pour dérider sortant très facilement. Un compagnon avec qui l'on ne s'ennuyait pas. Hélas ! pour Justin C... il se montrait souvent son tourmenteur. Que l'on se rassure. La persécution –qui n'en était pas une- ne tirait pas à conséquence. Compères associés pour un numéro fait à leur image, le « chineur » et sa « victime » restaient de bons amis.

Desp... savait par où prendre son « offensé ». Par la gourmandise. Le tabac s'avérait également comme un excellent moyen pour pardonner et oublier les affronts.

Justin fumait d'abondance. La pipe de préférence. Le paquet de gris qui s'offrait à lui avait valeur de baume.

Pour plus ample connaissance et aussi pour distinguer davantage les deux personnages, précisons que Justin C... avait une fonction moins agitée que Desp... Il opérait, à ses heures, au poste d'aiguillage n° 3, près de la gare, cependant que son adversaire ou ami, selon l'heure, conduisait la machine de manœuvre et de ce fait évoluait, sans arrêt, sur les diverses voies, soit pour garer les rames après leur arrivée, soit pour les mettre en place pour le départ, soit pour changer de lieu de stationnement les wagons de marchandises lors des transbordements inévitables à Hendaye. Aussi Desp... passait-il souvent devant Justin.

« E lou kujoun ⁽³⁵⁾ !... e la valeje, ⁽³⁶⁾ lançait alors en patois, sans motif aucun le mécano à l'adresse de l'aiguilleur...

« E la merde ! » répondait sèchement, sans se lasser ce dernier. C'était devenu comme une habitude, comme un leitmotiv... mais seulement cela n'avait cours que lorsqu'il y avait écoute. Il fallait à Desp... un auditoire, un public, une galerie pour qu'il se produisît.

Venant du Pont International, la machine affectée à « la Manœuvre » avançait haut de pied, à petite allure vers la Gare. Ce n'était pas une superbe « Pacific » une de ces grosses locomotives que l'on voyait tracter les express et les rapides. Mais une machine à prétention somme toute modeste, communément utilisée pour tirer les omnibus, les trains de marchandises. Pas besoin pour elle de surpression, la vitesse n'atteignant jamais un haut plafond. Si le corps faisait simple, en comparaison avec les gros bolides, la cheminée elle, s'avérait d'importance. Un long fût qui montait haut, bien à l'avant et crachant une quantité de fumées et d'escarbilles, inversement proportionnelle à la puissance.

Desp... se trouvait aux leviers de commande de la machine ; Justin C... lui, à proximité d'une aiguille du Poste 3. Alors, beaucoup d'opérations tendant aux changements de directions s'opéraient à l'extérieur. L'automatisme commandé du poste ne connaissait point comme aujourd'hui l'exclusivité. Il fallait que l'aiguilleur –quel que fut le temps- sortît de son abri et allât remuer de lourds disques adaptés à de longs bras portant chacun un frein. L'employé, au prix d'un effort certain, faisait tourner l'appareil et les rails changeaient de place pour créer des voies nouvelles.

A la vue de son « souffre-douleur » Desp... eut une de ses fulgurantes et particulières idées pour l'amusement, à bon compte. La machine ralentit, ralentit pour stopper en douceur. Desp... saisit une gourde toujours bien placée pour servir. Il la montra à Justin.

« Veux-tu boire un coup Justin ? (*La tentation de Saint-Antoine*)... C'est du bon, du frais, du « macho » ⁽³⁷⁾ (*ceci dit en patois*).

- Oh ! volontiers. J'en ai bien besoin. Quelle soif est la mienne. J'ai déjeuné avec des « chichons ».
- Ah ! grand gourmand...
- Et toi tu n'en es pas peut-être... dit Justin mi-bougon, mi rieur.

³⁵ Cujoun : en patois gersois la calebasse, la gourde

³⁶ Valeje : valise en patois toujours

³⁷ Macho : vin espagnol capiteux

- Allez monte... fais vite... je suis pressé...
- J'arrive. »

Le malheureux ne se doutait point qu'il venait de mettre les pieds dans un drôle de traquenard. Sinon, il eut sans doute apporté moins de hâte à se trouver sur le tablier de la locomotive. Desp... lui tendit d'une main la gourde ventrue et tentatrice en diable. De l'autre il tenait le levier de démarrage. Justin C... aurait dû se méfier. Mais son avidité l'aveuglant, il ne put voir le geste fatal. Et vas-y que je tête... Oh ! la bonne goulée !

D'un coup sec, Desp... tira sur la commande. La machine obéit et en quelques secondes atteignit une vitesse qui aurait présenté un danger réel si quelqu'un avait essayé de sauter.

- « Arrête ! Arrête ! Salaud... Grand bandit ! hurla le « médusé ».
- Bois... bois donc... ne te tracasse pas... »

La machine passa rapidement devant la gare. Et Justin de hurler, de menacer, et même –ô crime !- de jeter la « peau de bouc » ou le charbon du tender.

Ce n'est qu'aux approches du Vieux Pont que la cavale fatale s'arrêta. Justin sauta, à terre, lestement. Qu'est-ce que le courroux permet comme performance ! Sans plus tarder, Desp... démarra vers le Bas-Quartier. Justin eut alors le ridicule réflexe des faibles. Il saisit des projectiles sur le ballast de la voie et les lança en direction de la « fuyarde » avec un manque de précision bien naturel pour quelqu'un fort en colère. Pas un caillou n'atteignit le but.

Réalisant très certainement, soudain, le sérieux de la situation (désertion de poste) Justin ôta la casquette de son chef, la prit à pleine main et se mit à foncer, avec toute la célérité que pouvait permettre son embonpoint.

Et si le perfide téléphone sonnait... qui allait répondre ? Qu'allait-il en résulter ? Si le rapport était fait que personne ne répondait ?

Le collègue du Poste A, le plus éloigné de la gare, presque sous le Vieux Pont vit ce départ irrésistible.

Sur la voie il y avait du monde. On allait donc assister au passage d'un singulier marathonien. Les cantonniers, eux, oublièrent un instant le tire-fond de serrage, se souciant peu de coussinet, de patin et de traverse.

Vas-y Nurmi ! ⁽³⁸⁾ firent-ils. » Justin trop lancé ne les entendit pas. Heureusement. Mais son homologue du Poste I, le poste qui jouxtait le dépôt des marchandises, eut toute latitude pour se manifester.

- « Où vas-tu Justin ? Tu as la courante ? Qu'est-ce qui t'arrive ?
- La merde fut-il répondu dans un halètement (*une expression souvent sur les lèvres du grincheux*). »

La course continua. Le malheur appelant le malheur, ne voilà-t-il pas que notre infortuné, un peu avant la marquise de la gare s'empêtra dans les rails. En avant pour la

³⁸ Nurmi : fameux coureur de fond finlandais le plus fameux d'ailleurs entre 1920 et 1930.

bûche, pour un beau plongeon ! Justin se releva, sans mal, mais en pestant, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre sa vive allure.

Les voyageurs, les employés du Midi ne furent pas peu étonnés de voir ce petit homme bedonnant qui prenait la voie ferrée pour une piste d'athlétisme. Les premiers sans rien comprendre, ni sans chercher à élucider la question. Les seconds qui connaissaient bien Justin, se demandèrent si subitement il ne travaillait pas « du casque ».

Il se trouva également parmi les spectateurs, hélas ! le Chef de Gare, coiffé de son inséparable chapeau mou noir. Voyant passer devant lui, Justin tempêtant toujours, appelant la vengeance, lançant l'anathème contre quelqu'un, il voulut l'arrêter.

« D'où venez-vous C... ? (*L'interpellé ralentit le train*)... Que faites-vous ?

- Je ne sais pas.
- Je vous répète, d'où venez-vous ?... Que faites-vous ?
- Je ne sais pas... » Et de continuer à courir en direction du Poste 3, tout proche.

Bon chef, homme de cœur, connaissant son subordonné et subodorant une certaine mésaventure imposée, Monsieur D... se contenta de hausser les épaules.

Justin enfin atteignit son lieu de travail. Hors d'haleine, suant, rouge de colère, il se jeta sur le banc de bois, son siège à l'intérieur du poste. Il n'en ressortit que pour quelques manipulations indispensables.

Heureusement pour tout le monde, l'heure de la relève sonna vite. Ainsi fut évité un drame. Que se serait-il passé si Desp... (L'épouvantable) s'était présenté avec sa locomotive pour demander la voie ?

L'incident fit le tour de la gare (il se trouve toujours de fichus mal intentionnés pour dauber sur les malheureux) et même déborda jusqu'en ville. On en fit quelques gorges chaudes. Puis tout tomba dans l'oubli.

La première rencontre entre Desp... et Justin ne fut certainement point placée sous le signe de la grande aménité. Mais le différend finit par s'arranger. Justin étant plus râleur que rancunier et surtout un gourmand impénitent donc facile à prendre par ce péché mignon.

Puisque nous avons fait allusion à quelques propensions de Justin, ajoutons qu'il amusait ceux qui le savaient amateur de plage. Un amateur bien spécial. Un voyeur en quelque sorte pour débusquer les jolies « fumelles »⁽³⁹⁾. Il éprouvait un plaisir évident à s'installer sur la promenade du bord de mer et jumelles devant les yeux, à contempler les naïades de l'époque. Il le faisait en savourant une jouissance non dissimulée, un appétit de chair qui prêtait à sourire. Sa concupiscence n'était certes pas difficile à contenter puisque aussi bien les appâts féminins se cachaient fort à l'époque. Les maillots de bains, souvent d'une seule pièce, couvraient la plus grande partie de l'anatomie. Bras, jambes, visages étaient dénudés. Un point c'est tout. Tout ce qui semblait tentant, évocateur, vulnérable était couvert.

Qu'aurait dit notre amateur s'il vivait au temps des seins nus et des slips réduits ? Nous ouvrons là un chapitre qui touche d'assez près à la morale. Abordons la question

³⁹ Terme familier et non péjoratif, en gascon, pour désigner des femmes assez jeunes, en général.

avec beaucoup de circonspection, tout en nous gardant –comme en beaucoup de matières- de conclusions hâtives, de condamnations faciles et un tantinet prétentieuses.

N'est-ce point là un restant de sexisme désuet, exagéré, une mise sous surveillance d'une partie notable –l'essentielle sur beaucoup de plans- du genre humain ; de faire de ses membres des objets réservés en voulant condamner à l'ensemble la vue de ce qui est naturel, par égoïsme étroit plus que par ridicule pudeur ? Pourquoi ne pas s'insurger contre les mâles qui simplement affublés d'un cache-sexe exhibent sur nos plages une peu esthétique bedaine ? Quand encore ils ne la caressent point ostensiblement avec un sans-gêne évident !

Pourquoi un être –souvent charmant- parce qu'un peu différent comme construction ne pourrait-il pas (ou plus précisément ne pourrait-elle pas) montrer une poitrine nue alors que Monsieur a tout loisir pour le faire, en offrant en plus une végétation pileuse fournie et d'un très contestable bon effet ?

Puisque le mâle cache ce qui pendouille qu'à la rigueur on ne présente point le triangle velu, soit... Mais qu'y aurait-il de si blâmable dans le cas contraire ?

Le désir ne naît-il pas le plus fréquemment de l'enveloppe. Le linge fin, brodé ou non, ne suscite-t-il pas, par convoitise ou manque, un appel plus grand chez beaucoup de voyeurs ? N'éveille-t-il pas chez des obsédés des sentiments de possession peu nobles. Ne trouble-t-il pas leurs sens frustrés, de façon anormale, voire dangereuse ?

Question d'époque, question d'éducation. L'hypocrisie en l'occurrence ne joue-t-elle pas un grand rôle ? Ils sont plus nombreux qu'on ne le pense dans le sexe dit « fort » ceux qui recherchent et éprouvent une jouissance toute spéciale devant le séchoir où les parures féminines intimes sont exposées. Que d'éveils, de sentiments équivoques... qui peuvent pousser à de véritables névroses. Les viols ne sont-ils pas préparés par la perturbation des sens venant du supposé ? Le caché n'appelle-t-il pas la curiosité malsaine et la lancinante idée de la possession ?

Si l'on fouillait un peu on trouverait que la pruderie exagérée n'a jamais été bonne conseillère. Avec leurs impératifs restrictifs, les religions –en général- ont contribué à la pousse des laides pensées et des troubles de la sensualité. Ceci ne saurait être un plaidoyer pour l'érotomanie, ni l'acceptation d'une dépravation des mœurs. C'est un appel à la mesure, à l'équité. Une condamnation sans équivoque de l'épouvantable tartufferie.

« Cachez ce sein » dit le faux dévot, le laid jouisseur, le cupide, l'hypocrite, l'imposteur. Terrible antiphrase qui condamne son auteur (ses auteurs, plus nombreux qu'on ne le suppose).

* *

*

« On nous gare ici, ce soir ? (*question en apparence anodine bien que comportant un étonnement manifeste et une légère protestation quant à un service inachevé*).

- Va-t-en chier, bougre de con (*réponse aigre, fusant à la seconde, péremptoire en diable et au demeurant touchant à la scatologie*) ».

Le cadre de la confrontation : entre les postes 3 et 4, sur une voie, en soirée.

Les antagonistes : le questionneur : Monsieur Gui... représentant la Compagnie du Midi, en territoire espagnol, à Irun. Ici, à Hendaye, on disait tout simplement le Chef de Gare français d'Irun. Un être un peu à part du commun des cheminots, Monsieur Gui... Mieux mis, portant pour le travail col dur montant, cravate et manchettes avec boutons bien apparents. Son comportement général dénotait une bonne formation, une solide éducation. Il faisait très monsieur en comparaison avec l'ensemble du personnel.

Distant de façon très naturelle, sans se forcer, sans emphase, sans recherche d'effet. Son langage châtié ; la grossièreté lui paraissant étrangère, à la limite de la grandiloquence ; était la manifestation d'une instruction au-dessus de la moyenne.

Grand, sec, et le visage en permanence rubicond. Pas celui d'un amateur d'eau minérale ou pas, en tous les cas. Le démon, il est vrai, se trouvait à Irun, avec les vins espagnols si tentants. Monsieur Gui... ne s'en privait point, pas plus que son état-major (quatre ou cinq subordonnés) avec lesquels il se trouvait précisément lors de la fameuse apostrophe.

Qui avait lancé cette dernière ? Vous y êtes... Notre connaissance Justin C... ; qui, le hasard jouant parfois des tours perfides aux hommes ; se trouvait au pied d'une aiguille, très près de l'endroit, où la rame qui revenait d'Espagne avait stoppé contrairement à une habitude bien établie. Il faut savoir que ; à l'exception de certaines périodes comme lors de la guerre civile de 1936 ; les trains en provenance de Bordeaux et de Paris, les express, les rapides, font une incursion en territoire espagnol jusqu'à Irun. Les convois ibériques leur rendent la politesse. Mon père opérant ce jour-là au Poste 4, ne se trouvait pas loin non plus du point litigieux. C'est lui qui vit se manifester à la fenêtre d'une portière de wagon de première classe, Monsieur Gui... la figure congestionnée, bien plus qu'à l'accoutumée et qui réagissait ainsi sous le coup de l'affront. Monsieur Gui... connaissait bien mon père. Nous étions voisins à la Rue du Port où Monsieur Gui..., alors célibataire, vivait avec sa mère âgée et sa sœur une grande infirme mentale.

J'appréciais Madame Gui... mère pour ses gâteaux, de gros boudoirs, et ses bonbons au chocolat ou acidulés. Disons qu'à mon égard la brave femme ne se montrait point avare. Aussi étais-je toujours ou presque volontaire pour lui rendre quelques menus services, en lui faisant des commissions qu'elle me rétribuait largement, les boîtes de biscuits ou de confiseries s'ouvrant facilement et largement. J'étais également toujours prêt pour lui livrer les œufs frais de notre petit élevage. Monsieur Gui... en était grand consommateur. Chaque soir, pour son dîner, il en gobait deux ou trois, crus. Sa seule subsistance avant le coucher. Peut-être un antidote des « Rioja » ou des « Valdepeñas ».

« Monsieur Paguessorhayé, vous avez entendu ? Quelle scandaleuse attitude !

- N'y faites pas attention Monsieur Gui... Vous connaissez C... Ce n'est pas un méchant bougre... Vous payez peut-être, pour quelqu'un contre qui il en a...

- Par exemple (*Monsieur Gui... ne prêtait, semble-t-il, qu'une oreille fort distraite au plaidoyer*). Je ne m'en suis jamais entendu autant... de mes propres oreilles. »

Le train étant enfin refoulé pour s'arrêter à son emplacement coutumier la protestation cessa faute de plaignant.

« Qu'est-ce que tu as fait Justin ? demanda mon père sur le ton le plus innocent. Tu sais qui tu as engueulé ?

- Qu'il s'en aille chier (*à nouveau cette pensée tenace de défécation*). Ce n'est pas parce qu'on s'appelle Gui... que l'on peut se croire tout permis. Je l'emmerde (*toujours l'expression coprophage à la bouche*).
- Calme-toi donc, mon vieux. Surtout qu'il risque de porter le pet (*là mon père inventait*).
- Lui, le Chef de Gare, je les emmerde. (*Une constante dans l'expression basse... Justin voulait donc aggraver son cas*).

Heureusement pour lui, il ne passa devant aucune Cour de Justice. Monsieur Gui... par la suite, ne parla plus de l'offense. Même ses aides de camp n'y firent pas allusion.

Justin résidant rue de Fontarabie donc à proximité de la Rue du Port devait rencontrer souvent Monsieur Gui... Mais comme il advient avec de nobles âmes comme l'injurié, face à des âmes simples comme le grossier personnage, tout finit par s'étouffer. Le dossier ne fut jamais rouvert. Le temps passa. Avec lui la rancœur. Ce fut très bien ainsi. Mais Justin C... devait conserver son caractère aisément irascible.

* *

*

La gare d'Hendaye avait son Tartarin. Moins bedonnant que son célèbre devancier de Tarascon. Petit de taille, toutefois. Paul B... connu pour ses exagérations sur des sujets divers et notamment en ce qui concernait le carnier et le panier de pêche. A l'entendre, un ravageur de la mer et de la rivière aussi bien qu'une terreur pour le gibier à poils et à plumes.

On ne peut jamais nettement définir ce qui pousse des êtres volubiles à exagérer leurs exploits voire à créer de toute pièce des récits où ils s'attribuent toujours un moment de gloire, en manifestant une maîtrise peu commune, dans la spécialité quelle que soit d'ailleurs cette spécialité.

Est-ce là mythomanie, sorte de maladie pour épater et au surplus, tout en le prouvant à autrui, se prouver que l'on est « quelqu'un » de plus de valeur, de mérites qu'il ne paraît. Besoin d'éblouir, de gommer une insuffisance dont au fond, de manière vivace ou confusément, on a conscience et qui fait souffrir.

Comme si la jactance pouvait irrévocablement élever et par le seul fait de sa manifestation. En allant plus loin il n'est pas exclu de déceler chez le vantard une timidité qui handicape, un manque d'assurance qui limite les possibilités. Pour pallier ces insuffisances ou défauts, on cherche la voie du « plein la vue » et pour cela on se pique d'audace. On y met tellement de conviction, il entre dans cela tant de désir d'être autrement que l'on ne s'aperçoit qu'à peine ou pas du tout de l'ironie, de l'hilarité que l'on suscite dans l'entourage. Le sentiment de ridicule, pourtant manifeste semble étranger à qui bluffe.

Les situations les plus abracadabrantes, les faits les plus impossibles abondent dans les récits marqués par l'irréalité ou la démesure. Quand cela n'est que le lot de farceurs qui parlent, parlent, avancent, avancent sans souci de la plus élémentaire vraisemblance, on peut ne pas trop déconsidérer les auteurs et appréhender, au contraire, qu'ils se payent la tête de qui les écoute de trop près, tout oreilles, buvant les paroles, croyant dur au récit. Et si l'on se faisait en tant qu'auditeur le complice de l'exagération pour rire un bon coup ensemble.

La vantardise, cette mise en avant de ses mérites peut aller jusqu'à l'échauffement inconsidéré de l'imagination qui, au demeurant, devient alors dérégulée, touchant à la chimère, ce qui lorsque l'esprit est fécond peut encore passer, séduire ; mais qui n'aboutit qu'au grotesque quand il manque à Arias ⁽⁴⁰⁾ un don de création pittoresque.

La vantardise peut plonger dans la cécité et la surdité. L'être tout à ses exploits extraordinaires ne saisit point les lazzis qu'il suscite. Il passe... imperturbable... comme ailleurs... transcendé.

La vanité comporte un essentiel de futilité par manque réel d'importance, de réel. Vouloir en tirer quelque profit confine à l'absurde. Si encore le vantard pouvait se faire fort de ce qu'il avance d'une manière quelconque. Mais pas de moyen, pas d'ouverture pour offrir un commencement de manifestation probatoire.

Il en est qui par leur manque de sérieux, d'irréalité frôlent la logorrhée tellement leurs plaidoyers sont tumultueux et abondants. La schizophrénie avec ce qu'elle comporte de rupture d'harmonie, d'incohérence semble être l'aboutissement pour quelques individus

⁴⁰ Type de vantard (La Bruyère)

qui exagèrent outrancièrement, qui paraissent évoluer dans un monde tout autre, avec des motivations différentes.

La paranoïa est à évoquer aussi puisque aussi bien un orgueil exagéré, une soif inextinguible de se mettre en évidence font partie des motifs de cette psychose.

Classer Paul B... dans un de ces compartiments n'aurait présenté qu'un relatif intérêt ; tant de puérilité venant innocenter notre « marchand d'histoire ». Quelques anecdotes, dont son sac était pourvu comme celle que nous allons narrer, à titre d'exemple, suffisent à situer un être, proie facile pour la dérision engendrée par ses prétentions exagérées d'impossibles exploits avec, pour encore alimenter la chronique de ceux qui se payaient de bonnes pintes de rire, les échos que l'on colportait sur les infortunes conjugales du petit héros.

« Raconte la dernière Paul... (Ainsi conviait-on le « bluffeur » à la démonstration). Il ne se faisait point prier.

- Je me trouvais à la chasse.
- Où ça ?
- Dans mon Pays (*nulle précision sur ce lieu sans doute béni des Dieux, pour avoir vu naître un tel illustre personnage*).
- Quand ?
- L'an dernier, pour le congé.
- Tu chassais seul ?
- Avec des voisins, des copains d'enfance.
- De bons fusils comme toi ?
- Oui, oui, d'excellents chasseurs. Mais je les dominais.
- Dominais en quoi ? lança un railleur.
- Mes chers si vous continuez à m'interrompre, à rendre impossible ma narration.
- Vas-y... vas-y. Raconte.
- Nous étions donc en action de chasse. Mes amis s'égaillèrent par les champs et par les sous-bois. J'optai pour un petit tertre que je connaissais bien et que je savais être un lieu fréquenté par le gibier.
- Quel gibier ? (*Toujours un fâcheux pour faire l'intéressant*)
- A plumes et à poils... Me voilà donc sur le petit raidillon au pied d'un bel arbre, aux fortes branches. Je fais le guet. Pas longtemps. Soudain (*les auditeurs se poussaient du coude, le bonhomme démarrait, on allait rigoler*), j'entendis au-dessus de ma tête un grand froissement, un de ces froufrous qui se terminent par un coup sec. Une palombe perchée juste sur moi. Je pensai à l'ajustement, avec cette rapidité d'esprit que nous avons, nous, les vrais Nemrod. (Paul B... était lancé). Je levai mon arme. Au même instant à mes pieds l'herbe frissonna. Oh ! Merveille ! Les belles oreilles qui pointèrent. Un capucin, et du meilleur aspect, qui se restaurait et demeura là, à portée, juste à la verticale sous moi. Habitué aux mille caprices de Diane (*P. B... se piquait d'érudition mythologique*).
- Qui c'est ça Diane ? Ta chienne, interrompit un fâcheux, un rustre, un ignorant.
- Mais notre déesse, notre protectrice à nous chasseurs. Comment peut-on ne pas savoir cela... Il est vrai que tu n'as rien de commun avec un fin fusil. Donc, habitué aux situations les plus imprévues et les plus fantasques, je ne perdis ni mon sang-froid, ni partant mon temps. En homme pratique je me dis : le salmis est bon, le civet aussi. Allons-y pour les deux prises. Je relevai le canon de mon

Hammerless ⁽⁴¹⁾ cependant que le talon tombait bien perpendiculairement vers le sol. Exécution... Simultanément, j'appuyai sur la gâchette et assénai un coup formidable sur le crâne du rongeur. Un léger et court vagissement. Raide mort cependant que le colombidé...

- Le quoi ? questionna un autre farceur.
- La palombe, andouille... cependant donc, que la palombe tombait foudroyée près du lièvre. Je n'eus qu'à me baisser pour ramasser les deux proies. Deux beaux morceaux, je vous le jure.
- Ne jure pas trop, murmura un troisième intervenant que Paul B... n'entendit pas ou feignit de ne point entendre.
- Mes amis, quelle fête à la maison ! Ma femme accommoda les deux bêtes selon ce qui convenait le mieux pour chacune d'elles. Quel repas !
- Et X... y était-il ? lança quelqu'un. *(X était le concubin, un cheminot également, célibataire en pension chez Paul B... que Madame soignait particulièrement. Un veinard qui du même coup trouvait le toit, la table et la couche accueillante. X en qui Paul B... ne voyait qu'un cher ami).*
- Naturellement, chez moi répondit la belle âme, qui ne saisit pas le sous-entendu de la question par ignorance de son infortune, chez moi on partage avec les vrais copains. »

Et le récit s'acheva sur ces mots d'altruisme manifeste.

Paul B... se rengorgeant, confiant dans l'effet produit par sa narration, s'en alla vers le fond de la gare.

« Bravo Paul, lancèrent les collègues pour le récompenser de sa peine et le remercier pour l'excellent moment passé à écouter les fariboles alimentées par des propos farfelus... A quand la prochaine ?

- Bientôt, bientôt... Je vous le promets. »

* *

*

⁴¹ A l'époque un fusil coté avec sa percussion centrale et son manque de chiens apparents.

C... n'avait rien d'Adonis. Mais qui peut, au demeurant, se targuer de posséder à l'instar du jeune de Byblos le canon de la beauté physique ? C... n'aurait point inspiré Chardin par la régularité de ses traits.

C... appartenait à cette catégorie d'individus que la nature n'a pas privilégiés quant à la douceur de leur visage. Disons que l'ensemble de ces affectés ne présentent rien qui puisse répugner. Ils n'offrent, tout au plus, que des bizarreries qui prêtent à rire. Sans mauvais esprit. Ce sont des originaux. Sans plus. Des comiques, naturellement. Pour peu que le verbe soit abondant –pour beaucoup c'est une sorte de compensation à l'altération du masque- spirituellement abondant et pour maintes c'est le succès assuré. On recherche leur compagnie. Ils amusent. Ils font rire. Tout, chez eux s'y prête. Faciès, voix, saillies. Point de raillerie à leur rencontre. Mais ils portent avec eux une telle charge de drôleries qu'on les recherche comme compagnons indispensables à une bonne, à une saine gaieté.

On pourrait disserter à longueur de jours et de pages sur la beauté et partant sur son contraire, la laideur. Trouver un vaste consensus à ce sujet demeure tentative vouée à l'échec, tant les avis « les goûts et les couleurs » sont partagés. Chacun a son idée là-dessus. Et puis à moins d'être confronté à l'atroce difformité –cas très rare- qui peut être sûr de son jugement ?

Certaine grande dame de scène qui à première vue semble laide, saisit par le feu de son regard ; deux étoiles qui brillent.

Tel grand comédien a porté avec tant d'aisance et de brio une apparente « disgrâce » qu'il en a retiré sa gloire et aussi une forme particulière de beauté.

J'ai connu un Professeur (une Dame) fille d'un grand Universitaire, sœur d'un résistant du haut de la gamme, sur le passage de qui des balourds, des benêts devaient se retourner pour dire « qu'elle est moche ! » Dès que l'on prenait contact avec elle, on oubliait ce visage peu harmonieux, ces gros verres de myope, ce dos voûté pour ne retenir que cette intelligence hors de pair, cet esprit brillant qui paraissaient enjoliver tout ce qu'ils touchaient. Son érudition, son sens de l'humour lui créaient une sorte d'auréole. Que comptait le physique auprès de tant d'éclat intellectuel ! On était conquis ; sous le charme. N'était-ce point là beaucoup mieux que ce qu'aurait pu faire, qu'aurait pu susciter une personne d'une infinie beauté mais d'une navrante pauvreté de l'esprit ?

C... n'était donc pas beau. Le visage ravagé. Une dentition qui ressortait sous les lèvres car d'une longueur anormale. Une mâchoire inférieure d'un prognathisme prononcé. Une paire d'oreilles aux pavillons flottants et éléphantins. Un corps maigre, tout en avant, comme en poursuite constante de quelque chose. Mais l'être était sympathique.

Un jour, il se trouvait à la gare, à la porte de départ, au poste de poinçonneur. Le chef de service n'avait point songé au côté peu décoratif de son subordonné. Il est vrai que la Compagnie avait d'autres préoccupations que celle d'offrir de « jeunes premiers » à sa chère clientèle.

C'était jour de fête. A l'époque, pour accéder aux quais, il fallait montrer son billet aux cerbères de la pince... le composteur se trouvant encore à de nombreuses décennies de son intention et de sa mise en service.

Un jour de fête ! Un après-midi, C... à son poste fumait un gros « puro » ⁽⁴²⁾ un de ces havanes avantageux ; un « barreau de chaise » qui situait un influent, un rupin ; un de ces londrès à la tripe longue et grosse déjà fort prisés bien avant que Sir Winston l'anglais ou Fidel le Cubain en fissent leur compagnon de prédilection.

Les voyageurs ne devaient pas, cet après-midi, manquer d'être étonnés de voir un tel ornement buccal présenté par un employé de rang fort modeste. D'aucuns durent grogner, le manque de tenue étant flagrant. Un cadeau sûrement pour un service rendu, avec empressement, à un voyageur fortuné.

Tout en faisant des trous dans les billets C... se délectait. Ah ! Les précieuses gou-lées. Ah ! Les belles volutes. Et cet arrière-goût d'excitante amertume ! La vie était belle, l'instant fort doux.

« Dites donc C... est-ce là une tenue quand on est de service et surtout à la porte ? interrogea le Chef de Gare, surgissant à l'improviste.

- Monsieur... Monsieur, bredouilla le pris en faute, avec le peu de possibilité vo-cale que lui laissait le bâton obstruant, en permanence, dans la bouche.
- Allez... Jetez-moi ça... Et n'y revenez pas. Sinon je serais obligé de sévir.
- Bien... »

Le Chef tourna les talons. C... enleva le corps du délit d'entre ses dents, frotta la partie allumée sur le mur de la porte sans prêter attention à la trace noirâtre qu'il fit.

« Ah ! Il ne faut pas fumer... et bien, chiquons » se dit-il, à lui-même, à mots très couverts. Il enfourna le cigare et le sectionna avec ses dents. Un corsaire n'aurait pas fait mieux pour en préparer « une bonne » à mâcher.

Déjà bien jaunie la dentition de C... n'en sortit pas blanchie. Mais l'honneur était sauf.

* *

*

⁴² Gros cigare d'Espagne

Qui diable peut pousser des subordonnés vers un grade où ils trouveront une autorité même légère, une rémunération en augmentation bien que limitée ; un cadre modeste, civil, religieux ou militaire vers la marche supérieure, vers le « bâton de maréchal », le poste-clé ou la mitre flamboyante ? Le désir tenace d'accéder plus haut, toujours plus haut. Une vraie obsession, motivée fort souvent, chez beaucoup, par une jalousie maldive, peu honorable ; par le besoin vif, tenaillant de briller, d'en mettre « plein la vue » ; le penchant manifeste pour le commandement à tout prix, ce qui suppose dans ce cas un manque total de justice car on infériorise ses pareils, alors que la chose n'est pas si évidente ; par un esprit de lucre abusif, par la soif de considération, recherche fallacieuse s'il s'en trouve, et par l'incoercible penchant pour dominer.

Que ne met-on en branle, alors, pour arriver au but convoité, pour gravir les inéluctables échelons, pour se hisser à l'étage supérieur ?

Quand il est question de travail acharné, de mise à l'épreuve de son intelligence, on n'a qu'à s'incliner, trouver la démarche, le cheminement normal et fort louable.

Las ! Cela n'est pas aussi simple, ni souvent en conformité avec la loi morale. La recommandation (le fameux piston) joue dans nombre de nominations un rôle déterminant. Dans beaucoup de boîtes, d'administrations, malheur à qui n'est point dans « la manche ».

« Qu'importe ton mérite, qu'importe ton talent, sois d'une coterie » a-t-il été écrit quelque part, à quelque chose près. Les passe-droits sont plus qu'une injustice. Ils sont stupides, malfaisants car ils privent souvent une organisation de cerveaux, de cadres de valeur, d'exécutants experts en leur matière et ce, au bénéfice d'individus moins doués, moins formés, donc moins rentables.

Ce qui s'avère fort blâmable dans la poursuite de l'avancement, c'est la rouerie dont on peut user pour arriver à ses fins. Alors on use d'un grand déploiement de flagornerie, envers le patron, du discrédit, de la délation au détriment du compagnon de travail devenu soudain un redoutable concurrent. Cela est bien bas du point de vue comportement. Cela le devient encore davantage quand s'y ajoute la platitude. Quoi de plus laid, de plus ridiculement laids que ces thuriféraires (le populo moins soucieux d'euphémisme dit carrément ces lèche-culs). La plupart du temps ces peu reluisants aspirants lorsqu'ils accèdent à un poste d'autorité, se transforment en insupportables petits chefs, tremblant d'un côté devant leurs supérieurs mais se montrant d'une exigence anormale envers ceux qu'ils commandent. Dans tout adjudant Flick se trouve un mélange d'obséquiosité, de manque de personnalité, de pusillanimité et aussi de propension à tourmenter. Cela paraît un impératif inéluctable : plus on « lèche » ou on a « léché » et plus on fait montre d'autoritarisme au détriment des malheureux que l'on a sous sa coupe.

On aurait classé à quelque nuance près, entre 1920 et 1930, le chef d'équipe B... de la Gare d'Hendaye dans cette peu reluisante dernière catégorie. Le Chef d'équipe c'était en quelque sorte le sergent ayant sous son commandement des hommes non gradés, les manœuvres, ceux du bas de l'échelle.

B... n'était pas peu fier de son bout de galon. Pour l'obséquiosité il avait été à bonne école. Celle de valet de chambre. Venu d'une campagne des bords de la Bidouze, jeune il avait offert ses plats services à des maîtres de maison à Bordeaux et à Dax.

Ses manières affectées, il les tenait de sa première fonction. Etant un gros bonhomme, il n'en paraissait que plus ridicule. Entré comme simple employé au Midi, il apporta avec lui ce sens très poussé de l'humilité devant le gradé mais aussi le désir vivace de percer, de commander, à son tour. Pas en haut, au grand quartier général évidemment, mais à un poste très idoine pour prouver sa domination. Le plus grand travail de l'équipe à B... consistait à pousser des wagons. A pallier l'absence de machine en quelque sorte. Sous certains couverts, sur des quais intérieurs dans la grande ou petite vitesse, (endroits où l'on poussait, déchargeait ou chargeait des colis, des objets devant être véhiculés rapidement ou pouvant attendre un long cheminement).

Lorsqu'on se trouvait loin des chefs, en bordure de la Bidassoa, le travail s'effectuait sans heurts, sans éclats. B... alors laissait ses cordes vocales en paix. Il ne criait pas davantage qu'il ne poussait. Mais attention ! Si l'opération se déroulait aux abords de la gare ou si la silhouette d'un supérieur pointait, alors notre homme qui ne manquait point de coffre, se mettait à hurler littéralement.

« Allons-y... Poussons dur ! Poussons dur ! Oh hisse... Poussons ! Poussons ! » Avec le même aplomb que ceux qui parlant de leur club de prédilection disent le jour de la victoire « on a gagné » pour se contenter d'un restrictif « ils ont perdu » dans le cas contraire.

B... passait fier, heureux, certain de ses effets. Cela ne prenait pas avec tous. Il se trouve heureusement des chefs qui prisent fort peu les simagrées. B... essaya quelques déconvenues. Il n'en eut cure. Il persévéra. Il eut sa petite récompense puisqu'il fut nommé au même grade à Bayonne, où la gare avait une classe supérieure à celle de la frontière.

Son départ ne fit pas des malheureux à Hendaye. Il ne fallut pas une grande sébile pour récolter l'argent nécessaire à un cadeau. Il n'y eut pas de cadeau.

* *

*

Quelques sobriquets –parmi tant d'autres- que l'on entendait en gare : Bamboula touchait un homme somme toute assez vulgaire, sans grande caractéristique hormis un rictus buccal qui lui faisait décaler les mâchoires. La bouche de travers classique. Pas dangereux en fait, mais d'une agressivité verbale, au-dessus de la moyenne. Une réplique le montre tel qu'en lui-même. A un père de famille luzien venu se plaindre de la trop grande approche du fils du cheminot hendayais, vis-à-vis d'une de ses filles, (avec promesse de fruit) il fit cette affirmation péremptoire. « J'ai lâché le coq. Vous n'aviez qu'à garder la poule. »

Pourquoi Bamboula, un nom dont on a doté les natifs d'Afrique Noire ? Inconséquence et mystère des appellations gratuites. Ne point élucider, c'est bien mieux.

Trompe-la-mort, un Béarnais que l'on croyait, sans cesse, en passe de faire le grand saut. Aspect maladif avec une maigreur persistante. Mais d'une résistance à tous crins. Un nargueur d'Atropos. Du moins pour un temps.

Pittarou, un autre Béarnais. Celui dont nous avons parlé lors des agapes nocturnes imposées par les deux « culottés » pandores. Pittarrou : de pitter, lécher, suer, aimer plus que de raison le jus de la treille.

Caporal. Rien à voir avec le pétun du même nom. Peut-être le rappel d'un grade, au ras de terre, lors du service militaire ou de la guerre...

Et tant d'autres. Tant d'autres qui prirent forme, passèrent vite ou durèrent un peu plus. Tous, donc, puisés aux meilleures sources mais connaissant des fortunes diverses, des succès différents.

Tableautins

L'excentrique, le perturbé et le discoureur



Ils eussent pu, à Hendaye, passer pour des gens de la société bien comme il faut ; celle qui tire considération, admiration, fonctions, titres du nombre d'arpents au soleil ou d'autres signes de richesses apparents. Ils possédaient, en effet, un vaste plateau, avec vue splendide et imprenable d'un côté sur le Golfe de Biscaye, et de l'autre, sur la montagne basque avec ses deux reines la Rhune et les Trois Couronnes. De leurs terres, également, on plongeait

dans le Pays Basque celui de la Côte et celui de l'Intérieur. Cela côté France. L'œil franchissait la frontière sans difficulté et l'on apercevait Irun et au fond de sa vallée, en plein Guipuzcoa, les dernières pentes pyrénéennes.

Oui, des propriétaires qui eussent pu, non seulement faire fructifier leur bien, mais en jouir comme panorama exceptionnel.

Mais voilà, comme par un fait exprès, ce que la nature –ou l'héritage- leur avait donné d'une main, et le refus à quelque chose d'essentiel de l'autre. Ainsi trois fonciers ne retiraient aucune estime de leur situation mais fâcheusement leurs réputations procédaient de leurs comportements.

Une sœur et ses deux frères. Déjà pas de la première jeunesse.

Elle : une célibataire, du genre grosse bonbonne et dont l'accoutrement aurait retenu la plume de Germaine Acremant.⁽⁴³⁾ En tout cas, notre demoiselle Sask... exhibait toujours des chapeaux d'une forme extravagante et d'une surcharge de fleurs et de fruits à les faire considérer comme des vases renversés qui laissaient pendre leurs ornements. Avec des robes peu convenables pour une personne mûre, pincées sur sa grosse taille, des bottines de couleurs trop voyantes et une ombrelle peinturlurée, des affectations exagérées dans les manières, elle était plus munie pour déclencher le fou rire que pour créer un quelconque transport d'extase.

L'un des frères passait souvent par les rues, en trombe, hurlant, proférant toutes sortes d'imprécations, interpellant toujours quelqu'un qui ne se trouvait point là, gesticulant en fonçant. Sask... le fou, disait-on. Il s'en allait comme il était venu. Il disparaissait aussi vite qu'il était apparu. Jamais on ne songea à le mettre à l'abri. On le disait inoffensif. Le fait est que personne ne passa de vie à trépas par sa faute.

L'autre Ignacio s'avérait le moins affligé des trois, le mieux, celui que l'on pouvait admettre, et même rechercher dans son cercle de conversation. Il ne boudait point cette dernière, d'ailleurs. Doté d'un bon « crachoir », pouvant pérorer de longues heures, philosopher à sa manière, abondamment et ratiociner le reste du temps –ce qui n'était point

⁴³ Les dames aux Chapeaux Verts

incompatible puisque complémentaire- il faisait la joie de ceux qui avaient une minute à perdre. Terminant sa carrière, non fixe, comme porteur de bagages à la gare, il n'était pas difficile à débusquer. Il ne lui fallait point une pressante invitation pour qu'il consentît au débat. Point sourcilleux, non plus, quand on le laissait en plan.

Bref, trois cas, trois détachés des futiles possessions de ce bas monde.

Eux partis, tous n'eurent pas la même éthique. Et le plateau devint un très rentable terrain de camping.

Phaéton, commentateur et critique

Noël se trouvait souvent en stationnement devant la gare. Avec ses collègues cochers. Pour eux tous, pas question de l'apparat vestimentaire, en honneur chez les fiacres parisiens. Ici, la tenue de tout un chacun. Celle qui colle au pays. Béret basque rivé sur le sommet du crâne, fort naturellement. Noël n'était plus un jeune. Plutôt fort, la voix rocailleuse et affligé –si le terme convient étant donné le comportement bizarre du meneur de jument- d'une dureté du tympan. Quand il le voulait, affirmaient de mauvaises langues.

« Noël, paies-tu un coup ? » (*Mutisme du cocher, affectant le détachement absolu de celui qui n'a rien entendu*).

« Noël, viens-tu boire un coup ?

- Oui, oui, tout de suite... Sois sage » disait-il alors, à l'adresse de son animal patient.

Cela prenait à toutes les fois. Invariablement, le scénario se renouvelait. Noël n'en éprouvait aucune fausse honte.

Fort épris de sport, de rugby et de pelote basque surtout, le descendant de l'Aurige faisait montre d'une érudition remarquable pour tout ce qui touchait au ballon ovale et à la balle de cuir.

Grand lecteur de quotidiens et périodiques spécialisés il était un puits de renseignements sur les rencontres passées ou à venir. Il ne les gardait point pour lui. Il les exposait aisément. Dans la cour de la gare... dans les buvettes avoisinantes. Chez Hontanx, aussi. Hontanx était le marchand de journaux et de revues, tenant boutique en ville, Boulevard de la Plage. Dans cet endroit exigü, au milieu des paquets de journaux et de revues, Noël y allait de son commentaire avec un plaisir évident. Esprit étendu, il passait en revue les écrits des journalistes sportifs parisiens, bordelais et bayonnais, insistant, prolongeant le bon moment lorsque ces derniers couvraient de louanges le Stade Hendayais dont Noël était un ardent supporter.

L'habitude avait été prise par les amateurs. Quand on savait Noël chez Hontanx, on s'y pressait pour l'entendre commenter, lire, critiquer, affirmer. Notre homme en retirait une notoriété certaine, bien que limitée. Mais en ce temps de moins grande propagation des nouvelles et critiques, il semblait quelqu'un. D'ailleurs ne sommes-nous pas fort nombreux à être « quelqu'un »... même dans le superficiel.

Le vieil et difficile aficionado ⁽⁴⁴⁾

Lorsque les journées étaient belles –heureusement en grand nombre dans notre cité, dussent enrager les détracteurs étrangers- on apercevait sur les gradins de Gaztelu un octogénaire, coiffé d'un canotier dont le blanc avait depuis longtemps perdu de sa fraîcheur pour devenir d'une patine « nicotinique ». Le couvre chef datait. Comme son propriétaire.

Que faisait ce vieil homme à cette même place et durant de longues heures. Méditait-il ? Goûtait-il seulement à la chaleur alors que l'ombre et le soleil se remplaçaient ? Revenait-il toujours sur le théâtre de ses anciens exploits de pelotari pour repenser ses moments de gloire, cadre à l'appui. Certainement un peu de cette dernière hypothèse.

Le père Bir... ne demeurait pas longtemps dans la solitude. Il lui fallait des acteurs. Il n'en manquait point. La Place connaissait alors les nombreuses et piaillantes fréquentations des enfants. Les jeunes gens, les adultes prenaient le relais. Le choc sec de la balle ne cessait sur le mur. Les parties les plus prisées étaient celles des mains nues. Quelques-uns usaient d'instruments : pala ou chistéra. C'était les moins nombreux et aussi les mieux nantis en portefeuille car les appareils coûtaient cher. On peut toutefois affirmer qu'à Gaztelu Zahar la main nue était de pratique courante. Une sorte de petite reine. Les parties organisées ou tumultueuses se succédaient pour s'éteindre au moment de l'Angélus du soir, si respecté au Pays Basque.

Le père Bir... n'était pas un spectateur comme les autres. Il avait dû pratiquer excellentement, il y a fort longtemps. On le sentait à la science du jeu, des jeux pour être plus précis.

Rivé à son poste, mais point muet, il s'avérait un critique impitoyable, un procureur difficile, un lanceur d'anathèmes, d'interdits, implacable. Plus rarement il applaudissait. Ses sorties étaient redoutées des pratiquants. Surtout qu'elles paraissaient toujours émaner d'un homme en colère. Ses charges contre les maladroits ou les mal placés étaient terribles.

« Mannequin... sors toi de là si tu ne sais pas jouer » lançait-il dans un français sensiblement altéré, la langue euskarienne lui convenant mieux et s'avérant pour lui d'un maniement plus ancien et plus facile.

Ses désapprobations, par gestes, tenaient davantage du comique qui détend que de la charge qui fait honte. On s'en amusait bien. A sa manière, il participait à la fête. Car c'en était une ; chaque soir renouvelée. De jeunes apprentis venus au fronton le taquinaient bien un peu, manquant souvent, à dessein, leur coup, pour provoquer ses tonnantes réactions.

« Quand on ne sait pas se servir de ses mains, on se cache, on reste à la maison. Qui m'a foutu des pelotaris comme ça. »

Quelques loustics s'approchaient du coléreux et impénitent contempteur pour l'exciter encore davantage. Ce qui ne manquait jamais d'arriver. Et l'on assistait alors à de passionnantes passes d'armes car le père Bir... pas sot et pas tombé d'une récente pluie

⁴⁴ En Pays Basque on use de ce terme tauromachique pour parler aussi des amateurs de pelote basque.

comme ces blancs-becs, voyait bien où ils voulaient en venir, et les remettait vertement à leur place.

La belle saison achevée, on ne l'apercevait que très peu par les rues et encore moins au fronton. Fini le canotier. Le père Bir... restait sans nul doute au magasin, au rez-de-chaussée d'une belle maison bourgeoise, pierre et belle façade, où sa fille et sa petite-fille avec qui il vivait se tenaient en permanence. ⁽⁴⁵⁾. Il lui arrivait bien de faire quelque échappée vers la menuiserie Argoïty, toute proche. Là, il était assuré de retrouver une jeunesse qu'au fond il affectionnait bien. Un échange de propos pittoresques, naissait de telles rencontres, pimentés par ce parler spécial dont nous avons entrevu les formes.

« Tiens Monsieur Bir... disaient les jeunes (*des joueurs de rugby de l'équipe réserve du Stade Hendayais*), hier, on a été joué à Puyô.

- Comment ? Par le train ?
- Non, en autocar.
- En cocar qu'est-ce que cé qué ça ? Nous, pour aller jouer à la pelote à Urrugune ou Biriadou, on allait à pied. (*Le pauvre homme était en froid avec la géographie*). Et je parie qu'ils vous ont encore foutu la branlée.
- Bien sûr, affirmaient en chœur les arpètes même si le résultat du match avait été en leur faveur.
- Ouil ama. Vous n'avez pas honte. Aller en cocar pour avoir la rouste. Cachez-vous, restez à la maison. »

Personne ne s'indignait de ces propos peu amènes. Les lascars l'aimaient bien, le père Bir... Ne serait-ce que parce qu'il les amusait. Quant à lui, il les recherchait comme s'ils étaient une évocation de ses jeunes années.

⁴⁵ On y vendait des produits, en cuir, de haut prix et de la fine marqueterie, toutes sortes de bibelots de luxe.

Canular ou réalité d'une candidature

Chilar n'avait rien d'un impétueux, d'un claironnant. Où qu'il se trouvât ce n'est point lui qui aurait haussé le ton de sa voix. Il passait avec une certaine discrétion et n'avait aucune disposition pour s'immiscer dans un groupe pour y pérorer. Sauf, peut-être, avec les enfants. Mais que l'on ne se le figure point comme un être falot, dépourvu de mots, hostile à la conversation.

Avec une certaine douceur, il excellait dans l'art de la mise en boîte. Point grossier dans son langage, il maniait l'ironie et l'exagération avec une aisance naturelle. Certes, il brodait. Ses récits n'en retiraient que plus de saveur. On le connaissait pour avoir accompli quelques exploits qui sortaient de l'ordinaire. C'est du moins lui qui les révélait.

Ce qu'il aimait répéter ; et qui frappait nos jeunes imaginations ; c'est la part qu'il avait prise à une élection en Pays Basque.

Il avait été candidat au Palais Bourbon contre l'homme influent de l'époque, le député élu. Il y a eu depuis de nombreuses candidatures que l'on ne peut considérer que comme fantaisistes. Nous en avons pris l'habitude. Mais, alors Chilar briguant une écharpe de représentant du peuple, cela nous paraissait presque une gageure. Mais un pari sur qui, sur quoi, pour qui ? Et avec qui ?

Notre auditoire, enfantin, ne voulait point connaître le pourcentage des suffrages que Chilar obtînt. Il avait eu son nom, en grand, sur les affiches des murs ; dans les journaux ; sur ces petits papiers lourds de promesses et de désillusions qu'on appelle bulletins de vote. Certainement il avait pris la parole ; en tribune consommé devant de belles assemblées. Cela nous ne pouvions en douter.

Son programme, par contre, nous échappa. En eut-il un ? Qui commandita sa campagne ? Qui appuya sa candidature fantaisiste ? Emit-il des propositions originales ? Promit-il des leçons de mus dans les classes, un service gratuit de « chopers », de verres de cidre aux ouvriers après le boulot, un tunnel sous la Rhune pour aller facilement en Espagne, la suppression du corps des douanes, une porte en fin de Bidassoa pour tenir toujours la Baie de Chingudy pleine, comme le font les candidats farfelus, qui n'ayant rien à espérer de l'urne, recherchent la notoriété par l'originalité ?

Chilar ne fit rien pour nous éclairer, nous dire la vérité. Il fit bien. Pour lui, nous continuâmes à le considérer comme un personnage. Pour nous, qui fûmes les familiers d'un candidat, le rêve se trouvait au bout.

Chilar n'était pas son nom. De qui le tenait-il ? Mystère ! Certainement pas d'un autre Chilar, d'un grand Chilar, d'un vrai Chilar, d'un authentique champion de pelote basque.

Bel athlète mais vulnérable

Che Martin : une force de la nature. Un homme dans son plein épanouissement, à un âge où l'on possède –ou semble posséder- dans toute leur ampleur, la vigueur, l'énergie bien formées, bien développées, fort loin encore d'être corrodées par une quelconque attaque de mal le quel ne fait qu'annoncer un déclin fatal.

Un « macho » ⁽⁴⁶⁾ dans toute l'acception du terme. Un homme ayant passé la trentaine, tout nerf et tout muscle. Brun, d'un pigment naturel qui aurait fait se pâmer ou rendre jaloux tous les fanatiques du solarium ou du bronzage sur les plages ; anatomie, même disgracieuse, dénudée le plus possible. Avec cela d'un système pileux qui prouvait (du moins l'assure-t-on) sa virilité. Des poils fournis sur les bras, bien apparents avec les manches courtes du joueur de pelote. Un matelas noir sur la poitrine, que l'on voyait rapidement apparaître sous la fine étoffe mouillée par l'effort, qui devenait d'une transparence quasi absolue.

Che Martin : un bourgeois hendayais, un marchand de vins à grande clientèle, riche d'un important établissement. Surtout un grand passionné de sport. Ayant hérité d'une situation bien assise, il s'en remettait aisément à Thomas, le maître de chai, pour la bonne marche d'une affaire qui jusque là n'avait fait que prospérer. Deux cordes à son arc : le football et la chistera. Il avait opéré avec un brio évident dans le onze premier de la Real Union d'Irun, au poste d'arrière, de défenseur. La robustesse de son physique avait plus que rempli le contrat. Irun jouait alors en première division, rivalisant avec bonheur avec les grands clubs d'Outre-Pyrénées. Che Martin tint donc sa place fort honorablement.

Mais c'est la pelote qu'il adorait pratiquer, la chistera, le grand gant surtout. Grand seigneur, il arrivait parfois à Gaztelu au volant d'une grosse décapotable, genre auto de course, engin peu commun à Hendaye et qui forçait l'admiration ou la jalousie. Che Martin n'en avait cure. L'important, pour lui, c'était la parade.

Il fréquentait assidûment la place libre du Vieux Fort, y retrouvait des « faire valoir » tout honorés de participer à l'entraînement d'un joueur classé en bonne catégorie et qui ne s'en sortait pas trop mal dans les compétitions. Il lui arrivait aussi par manque de partenaires, d'adversaires de lancer, relancer, avec son grand ongle d'osier, le petit boulet de cuir contre le mur, de fort loin ou de près.

En parties ou jouant tout seul, il avait son gros lot d'admirateurs. Comme par hasard, la jeune faune ouvrière, en rupture d'atelier, au moment qui suit le débrayage. La brigade d'acclamations entrait vite en action.

- « Bravo Monsieur Iri...
- Quelle sûreté !
- Quel beau coup !
- Bien !...
- Magnifique cette cortada !
- Et quel renvoi ! »

Ainsi pleuvaient les louanges. Le paon éclatait. La partie s'achevait. Les vivats fusaient toujours du même coin, celui des loustics flatteurs.

⁴⁶ Macho : terme hispanique synonyme de costaud ; un être plein de virilité et qui la manifeste.

« Venez chez moi... Je paie un bon coup... disait le généreux héros. Le chai n'était pas loin. Les quémanteurs –c'en était d'authentiques- la bouche encore pleine de leur collation où chichons, ventrèche, lourd fromage collaient au pain- la gorge sèche d'avoir clamé, si haut, les mérites du bienfaiteur en puissance, ne se faisaient point prier. Leurs applaudissements, leurs flatteries appuyées n'étaient point gratuits. Leur but était d'ouvrir le chemin du chai et dans la fraîcheur ambiante d'absorber, sans bourse déliée, plusieurs godets de ce vin capiteux que la maison Iribarne savait créer : un mélange de vin espagnol lourd en alcool et de français plus fluide, moins corsé.

« Merci, encore merci Monsieur Iribarne.

- A la prochaine », leur répondait le maître du lieu encore tout en nage.

Prendre l'élémentaire précaution de se changer après l'effort lui était fort pénible. Ce manque de hâte à le faire devait lui coûter la vie. Après une partie de pelote, il s'en alla tout suant, au volant de sa décapotable, le soufflet rabattu. Ce qui devait se produire arriva. Une belle congestion, perfide et qui eut facilement raison d'une nature pourtant solide et bâtie pour durer longtemps.

Pour en revenir à la dégustation à bon marché ; beuverie par un certain côté, disons que cependant que Che Martin jouait à l'échanson prodigue, son maître de chai, Thomas, boudait dans un coin. Lui se serait bien passé de ces intrus effrontés, de ces gourmands impécunieux –ou se prétendant tels-, de ces bruyants venus troubler la paix d'un sanctuaire où le grand-prêtre élaborait de sublimes breuvages.

D'autres acteurs pittoresques, d'autres histoires originales, bien de chez nous, il y en eut.

Je n'ai évoqué que ceux dont je me souviens avec une mémoire fidèle les traits, les actes. Comme dans toute invitation on fait forcément des jaloux, par oubli. Je suis tranquille en ce qui me concerne. Je n'encours aucune réprobation. Qui saura jamais avoir été cité ou laissé dans l'ombre ?